TOME IX. N° 4 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 MAI 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le stupide dix-neuvième siècle

Dogmes et marottes scientifiques.

Il est très faux que les savants (tout au moins ceux des sciences touchant à la vie) puissent échapper complètement à la subtile ambiance de leur âge. Il y a un air moral, comme un air physique, composé de besoin d'originalité et de besoin d'imitation, diversement dosés suivant les générations. Cet air pénètre partout jusque dans les laboratoires les plus secrets, les *templa serena* et les tours d'ivoire. Nul n'y échappe, et ceux qui prétendent s'y soustraire en sont quelquefois les plus profondément imprégnés. Je n'ai, pour ma part, jamais connu de savant, si spécialisé fût-il, qui n'eût son coin de prétention encyclopédique. L'homme rêve toujours, même réveillé, et son rêve a la couleur de son milieu. Par contre, j'ai connu beaucoup de savants, chez qui la passion politique et antireligieuse était vive et avouée. Ils foisonnaient au temps de mes études. Le type n'en est certainement pas perdu.

Ce qui reste du transformisme et de ses prétendues lois est déjà bien faible. Qu'en subsistera-t-il dans dix ans? Autant que du déterminisme peut-être, c'est-à-dire un souvenir historique.

La notion de l'hérédité, de la transmission congénitale a

paru, de son côté, faire un bond vers le milieu du dix-neuvième siècle, et elle se retrouve dans tous les travaux biologiques, médicaux, psychologiques notamment, qui vont de 1860 à 1914. Dans les deux volumes (*l'Hérédo, le Monde des images* (1) que j'ai consacrés au rôle de l'hérédité dans l'homme, l'esprit humain et l'imagination créatrice, j'ai négligé volontairement la courbe historique du problème que j'agitais, et qui se présente maintenant tout autrement qu'à ses origines. L'hérédité m'apparaît aujourd'hui, après trente ans de réflexion, d'observation sur l'homme et de lectures, comme un attribut, constant et permanent, de la vie, comme la principale force qui meut les êtres animés, et comme la génératrice de cette grande mémoire congénitale, dont la mémoire individuelle n'est qu'une subdivision. On pourrait dire, sans trop d'hyperbole, que l'hérédité, c'est la mémoire. Elle est associée à la trame de l'être et souvent en lutte avec ce qui constitue sa personne, et ce que j'ai appelé son *soi*.

Or, pendant tout le dix-neuvième siècle, deux points (qui semblent aujourd'hui capitaux) ont été méconnus, ou passés sous silence, dans l'étude de la transmission des caractères héréditaires : la partie non héritée de la personnalité, qui fait que celle-ci diffère essentiellement de ses ascendants ; le rôle de la reviviscence mentale héréditaire dans la faculté appelée imagination, et dans l'accord ou la lutte de celle-ci avec la raison. Ce sujet si grave et important, se trouvait ainsi tronqué et diminué, et l'hérédité en était presque réduite au point de vue extérieur en quelque sorte, botanique, zoologique ou pathologique. C'est ainsi que Darwin, Galton et leurs émules et successeurs n'ont fait à mon avis que l'effleurer. On voit les conséquences : l'éducation exige une rectification constante de principes héréditaires défectueux. La volonté peut modifier les phénomènes héréditaires, en agissant sur les images intérieures. Enfin, la liberté humaine est capable de surmonter, au prix d'un effort constant, ce qu'on a appelé la fatalité héréditaire, ce que j'appelle la mémoire héréditaire. Mais, du même coup, tombe le matérialisme commode, dont on s'est contenté pendant soixante-dix ans et davantage, que nous avons vu requérir l'Évolution, que nous verrons requérir les localisations cérébrales, et qui

(1) Nouvelle Librairie nationale.

marque l'apogée de l'abrutissement dans l'enseignement supérieur de nos Facultés.

Constatons que presque autant de sottises ont été solennellement proférées et professées, quant à l'hérédité, au dix-neuvième siècle, qu'il en a été proféré et professé quant à l'Évolution et au Progrès. Les mêmes doctes personnages, qui posaient la loi du progrès continu et indéfini par la science comme réelle, affirmaient eux aussi l'inéluctable fatalité héréditaire, sans s'apercevoir de la contradiction. L'homme asservi dans sa lignée, l'humanité libre et indéfiniment ascendante, telle était l'antinomie sur laquelle vécurent les deux générations de 1870 et de 1900. La rigidité de l'univers a comme corollaire la servitude héréditaire de l'espèce humaine, elle-même descendant du singe. Ce n'est que vers la fin du siècle que la philosophie française commença à envisager, timidement, la contingence des lois de la nature, nullement rejointe par la psychologie, la physiologie et la clinique, qui en demeurent au « tel père, tel fils » et à la chaîne congénitale infrangible. A l'époque où je concourais pour l'internat des hôpitaux (1891), et qui marquait l'apogée des insanités triomphantes, issues de la Réforme et de l'Encyclopédie et portées sur les ailes de la politique, le monde animé et la nature humaine, le premier créant le second, étaient ainsi considérés comme une sorte de bagne héréditaire, tendant néanmoins au progrès et au bonheur. On disait : « C'est la forme moderne de la fatalité antique, mais tout cela finira très bien. » Il ne faut pas s'étonner, dans de telles conditions, de la proportion, croissante et formidable, des aliénés de toute sorte, telle que, chaque jour, on construisait de nouveaux asiles. Ce qui semble extraordinaire, c'est que l'aliénation, avec de telles doctrines en circulation, n'ait pas encore été plus répandue.

En effet, la pression psychosociale, sur les esprits mal défendus, ou non défendus par une foi, ou une conviction profonde, est, avec le tréponème, une des grandes causes des diverses folies, cycliques ou non, actuellement classées. Le délire de la persécution s'alimente de la captivité héréditaire. Le délire de la grandeur s'alimente de l'évolution et du progrès continu. Les psychiatres ont mis sur le compte de l'alcoolisme (lequel a bon dos), ou de la neurasthénie aiguë (terme vide de sens), une multitude de dérangements cérébraux, dont la cause véritable est dans l'am-

biance intellectuelle et morale. Ces savants étriqués et ces observateurs de l'immédiat ne tiennent pas compte du vertige général, qui résulte (même chez les demi-ignorants et les primaires) de la contradiction de deux notions fortes et universellement répandues. Je prétends que l'illusion du poids de la chaîne héréditaire est à l'origine de la plupart des mélancolies ; je prétends que cette illusion, jointe à celle du déterminisme, a jeté un voile sombre sur l'immense multitude des pensées serviles, depuis une cinquantaine d'années. J'entends par pensées serviles celles qui acceptent (par les journaux, les livres, les conférences, les conversations) des principes directeurs qu'elles n'examinent pas et qu'elles sont incapables, ou peu capables, de critiquer, puis de surmonter.

Le philosophe allemand Nietzsche, qui mourut paralytique général, parle quelque part de ces « papillons fatigués », qui meurent de lassitude mentale, après s'être promenés de thèse en thèse, sans pouvoir rencontrer, une seule fois, la reposante certitude. De tels papillons, égarés ou morts sur place, les vitres des cinquante années dont je parle sont pleines, à travers lesquelles ne filtrait plus (de 1870 à 1914) aucun soleil réchauffant. Ou alors, c'était, comme le bergsonisme, une lumière artificielle, plus triste que ce bas crépuscule. Amoindrissement et disparition progressives d'une élite critique. Affaissement de l'esprit de Faculté et de l'enseignement supérieur. Affaissement des humanités, qui défendent l'imagination contre les innovations abrutissantes, stériles ou déréglées. Maboulisme des thèses scientifiques et philosophiques prédominantes. Doute non corrigé par le doute du doute. Telles étaient les origines de ce vertige, qui peupla et qui continue à peupler les asiles, établissements hydrothérapiques et sanatoria de toute catégorie.

Il y a quelques mois, combinant le plan du présent ouvrage, je me trouvais, par une admirable matinée d'automne, sur la route des Antiques, qui va de Saint-Rémy de Provence aux Baux. L'air était pur comme une âme d'enfant. Le ciel d'un bleu angélique. D'un vieux couvent désaffecté, converti en maison de fous, me parvenait, de temps à autre, un cri aigu et monotone, que je reconnaissais bien, pour en avoir entendu de semblables, jadis, à Sainte-Anne (service du docteur Ball), Bicêtre, la Salpêtrière, etc. Le cri sans substance des aliénés, comme suspendu au-dessus du

vide, est caractéristique. Il remue le cœur, ainsi qu'un deuil immense et latent. Je songeais, en l'écoutant, aux âmes de mes contemporains, et des pères et grands-pères de mes contemporains, assiégés par la demi-douzaine d'insanités solennelles, doctrinaires, dogmatiques que j'analyse ici, assaillies et désorbitées et se réfugiant dans ce cri suprême de l'humain qui se déshumanise. Avec une remarquable lucidité, due sans doute à la transparence de l'atmosphère, et aux lignes des vieux et mystérieux monuments triomphants, posés là par les proconsuls romains, je me disais : « C'est bien cela. Où le religieux priait, dans une cellule visitée par la haute raison, qui distingue et équilibre l'homme, la folle crie aujourd'hui, la pauvre folle sur qui pèsent, sans qu'elle s'en doute, des années et des années de docile abrutissement par l'ambiance. A force d'affirmer la servitude héréditaire, ces docteurs de néant ont fini par la créer. Déjà nous voyons monter les suicides d'enfants, dernier terme, aboutissement fatal de la pression psychosociale ; car l'enfant est le grand réactif du milieu. » Ainsi songeais-je ; et peu à peu, comme dans un cauchemar, le ciel divin se décolorait, et l'heure et le lieu perdaient leur magie, ainsi que pour les malheureux enfermés, les déplorables victimes de leur temps absurde. Je m'arrachai à ma contemplation et retrouvai avec plaisir le Saint-Rémy du poète Roumanille, tranquille et blotti dans sa lumière léonardienne, avec ses figues, ses olives, son pain crémeux et son vin clair.

On ne saurait croire à quelle profondeur a diffusé (par la presse quotidienne à un sou), vers la fin du dix-neuvième siècle, la notion fausse de l'hérédité tyrannique. Quelques mois avant la guerre, sortant de l'imprimerie de *l'Action française*, ma femme et moi, vers minuit, par une belle soirée de printemps, nous rencontrâmes un maigre gamin, qui boitillait, chargé de journaux : « Tu vas vendre ça à cette heure ci? — Non, j'ai fini, je rentre chez nous. — Quel âge as-tu? — Neuf ans. — As-tu mal à la jambe? Tu boites. — Non, j'ai des grosseurs comme aux mains (il les montra, déformées en effet par des exostoses). Mon père était alcoolique. Alors, vous comprenez... » Cet enfant de neuf ans, chétif, misérable, avait entendu parler des médecins et lu des articles sur l'hérédité alcoolique ! Je l'imaginais dix ans plus tard, s'il vivait, en proie à l'obsession, à la folie pseudo-héréditaire, à moins qu'il n'eût rencontré quelqu'un pour

lui ouvrir l'espérance et le désabuser. Mais ce sont là de ces bonheurs qui n'arrivent guère que dans les contes de fées.

Le romancier anglais Thomas Hardy a peint, dans son célèbre ouvrage *Jude l'Obscur*, un ouvrier courageux, opprimé et comme meurtri par les obscures chimères de son temps. Je pense que ce type est devenu extrêmement fréquent. Mais, quand nous en rencontrons un, sournois, inquiet ou rageur (et ce personnage ne manque pas dans les grandes villes), nous devons toujours voir, derrière lui, la théorie des hauts pédagogues, des professeurs de Faculté et d'hommes de lettres et de médecins illustres, qui ont jeté sur lui la chape de plomb et fait son malheur intérieur. Le mal que causent, et se propageant, les grandes erreurs, est toujours descendant. Chaque âge a eu les siennes ; mais celles du Stupide ont trouvé un terrain exceptionnellement favorable à leur propagation ; alors que les vérités, luttent contre ces erreurs, voyaient (par la politique révolutionnaire et libérale, la seconde pire encore que la première) se dresser contre elles mille obstacles. Les docteurs fols engendrent les primaires, auxquels il faut préférer, et de beaucoup, les illettrés complets. L'illettré sait qu'il ne sait rien (du moins de ce qu'on appelle le savoir), alors que le primaire croit qu'il sait tout. Le primaire est un produit du dix-neuvième siècle et un élément de perturbation considérable. Il y a des primaires dans tous les milieux. On peut beaucoup apprendre au contact de l'illettré, qui n'est pas forcément un ignorant ; alors qu'il n'y a rien à apprendre du primaire.

La notion fausse de la prison héréditaire en est arrivée, en quarante ans, à oblitérer, chez beaucoup, le sentiment de la responsabilité. Elle a créé l'esthétique basse et bornée de l'instinct. Elle a fait croire qu'il était beau de ravaler la dignité humaine. Cela s'est passé dans une zone obscure, entre la littérature vulgaire et la science vulgarisée.

C'est ainsi que la conjonction de ces deux erreurs, le transformisme et son appendice, la descendance simiesque de l'homme (flanqués de la lutte pour la vie et de la sélection sexuelle), puis la fatalité héréditaire insurmontable par la volonté, ont abouti, dans le dernier tiers du Stupide, à diminuer l'homme, la spécificité humaine, sur tous les plans. Aux regards du haut enseignement, comme de la philosophie, comme des sciences, il était devenu un animal comme un

autre, le dernier arrivé dans la série, le plus élevé sans doute, mais chez qui un acquis appréciable dans l'intelligence se trouvait compensé par une perte fondamentale dans l'instinct. De même que les États et les hommes qui se disent pacifistes aboutissent à déchaîner ces tueries énormes, qu'ils prétendent conjurer, de même l'affirmation solennelle des droits de l'homme et de la liberté politique et sociale a abouti, après moins d'un siècle (c'est-à-dire de quelques gouttes de l'impondérable durée), au rabaissement et ravalement de la dignité humaine et à l'exaltation de l'instinct animal. La stupidité ne consiste-t-elle point à aller donner précisément dans les écueils que l'on prétendait éviter ! C'est par une telle voie contrariée que la Terreur est sortie, sanglante, de la bergerie vicieuse de Jean-Jacques.

Le but de ces études n'est point de démolir, pièce par pièce, cet échafaudage évolutionniste, à l'intérieur duquel il n'y avait que la plus vieille constatation de la philosophie grecque sur l'écoulement universel. Je renvoie, pour le détail, mon lecteur aux ouvrages spéciaux qui, chaque année, chaque mois, chaque semaine, viennent porter la hache dans les décombres du darwinisme et de ses applications. Il en est de même pour la fatalité héréditaire et la méconnaissance du soi personnel, et non congénital ni transmissible, qui ont pesé, d'un poids si lourd, sur les générations d'avant guerre. Nous sommes en plein déménagement, et le piano est dans l'escalier, je veux dire la musique et les chœurs d'évolution-progrès, dont on nous rabattait les oreilles. En retard d'environ dix ans sur la pensée générale, la presse à grand tirage ignore encore ce bouleversement, si gros de conséquences pour notre pays. C'est que la presse à grand tirage (que je connais bien, faisant moi-même depuis quatorze ans le dur métier de directeur de journal, aux côtés de Maurras) est devenue un appareil d'étouffement, bien plutôt qu'un appareil de divulgation.

La diminution de l'humain, théorique, pratique, est source de démoralisation. On s'aperçoit ici encore, bien que d'une façon détournée, que l'intellectuel commande le sensible. Par une voie qui n'a rien de mystérieux aujourd'hui, la théorie de la descendance simiesque de l'homme aboutit, en trente années et moins, à la multiplication des crimes d'enfants, de même que la théorie de la fatalité héréditaire peuple les asiles d'aliénés et les peuplera demain (s'il n'est

vigoureusement réagi) de *jeunes* aliénés. L'oiseau qui salit son nid est un sale oiseau, dit le proverbe. L'homme qui salit l'humain est un sale individu. Le siècle qui salit le siècle est un sale temps.

Immédiatement après l'Évolution, la « loi » du Progrès et celle de la fatalité héréditaire, quel est le faux dogme qui s'avance? Celui des localisations cérébrales et notamment de la localisation du langage articulé au pied de la troisième frontale gauche. C'était la suite de la théorie « phrénologique » et matérialiste de Gall sur les protubérances et bosses craniennes. Ici, fermant les yeux, je me reporte à trente-cinq ans en arrière, à l'époque où je commençais mes études de médecine, dans l'enivrement du début. La pseudo-découverte de Broca, reprise par Charcot, étendue à une analyse (que l'on croyait complète) du langage articulé, tenait le monde scientifique. Charcot l'avait philosophée dans le schéma fameux de la cloche (que l'on trouve dans ses leçons sur le système nerveux) et agrandie par la reconnaissance d'autres centres, tout aussi illusoires, correspondant à l'écriture, au mot vu, au mot entendu, au mot articulé, etc. Or, Broca et Charcot participaient du matérialisme anticlérical de leur génération, la plus médiocre, sans doute, du Stupide, et celle qui la caractérise le plus complètement ; attendu que les insanités antérieures y ont eu leur floraison et leur épanouissement naturels. Ces deux savants se jetèrent avidement sur une doctrine qui flattait leur marotte « antidieu » (je ne vois pas de définition plus exacte de celle-ci) et construisirent, d'après elle, un fonctionnement de l'esprit humain, comparable à un tableau de sonneries électriques dans une antichambre de banque. A telle faculté, ou partie de faculté, correspondait une zone corticale de l'encéphale. Je vois encore les pains à cacheter, rouges, jaunes, bleus, verts, collés sur les circonvolutions de Sylvius, Rolando, etc., signifiant cette attribution, tout arbitraire, fondée sur des observations fausses et incomplètes (parce que passionnées) de ces deux maîtres et de leurs élèves.

Quand je dis « passionnées », j'emploie (sans le secours de ma troisième frontale gauche) le mot qui convient. Je n'ai pas connu Broca, dont la frénésie « antidieu » était célèbre et, paraît-il, comique. Mais j'ai connu, avec le professeur Charcot (qui avait par ailleurs des parties de génie et une vaste et pittoresque culture), presque toute l'école de la Salpê-

trière. La plupart de ces médecins, d'une ignorance totale en politique, en métaphysique et en théologie, avaient cependant des opinions bien arrêtées sur la politique, la métaphysique et la théologie..., très arrêtées et infiniment puériles et sommaires : celles de leur temps. Ils s'imaginaient commander aux phénomènes, qu'ils interprétaient à leur façon, et constataient et commentaient souvent de travers. Leur infatuation (à l'exception de quelques-uns) était égale à celle de leurs patrons. Bref, si l'illusion de la circonvolution de Broca et de Charcot eut cette vogue immédiate, et bientôt européenne, cela tient à ce que sa révélation flattait la manie anticléricale de l'époque et soulevait des passions venues de loin, de l'Encyclopédie (Helvetius, Condillac, La Mettrie et compagnie) et, à travers eux, de la Réforme. Si je devais énumérer ici les innombrables travaux, thèses, articles, bouquins, dictionnaires, controverses (d'émulation, non de discussion), adhésions enthousiastes, considérations philosophiques, thérapeutiques, histologiques, anatomopathologiques, chirurgicales et autres, auxquels donna lieu cette petite farce de topographie cérébrale, linguistique et matérialiste, il me faudrait, sans exagérer, une dizaine de volumes de douze cents pages. Songez donc : on connaissait le siège, presque la formation héréditaire, monsieur, hé-ré-di-tai-re du verbe, considéré comme le suprême refuge de l'immatériel, et capté, cette fois, dans des cellules ramifiées et ramifiantes (le neurône, personnage éphémère et illusoire, lui aussi, hélas ! ne devait intervenir que plus tard)... du verbe désormais adhérent à un atome de la matière, naissant, évoluant et mourant avec cet atome. Ça y était ! Le scalpel avait rencontré l'âme. Il n'y avait plus qu'à tirer les conséquences d'une aussi irréfutable démonstration de la non-existence de Dieu.

Je me rappelle encore la solennité avec laquelle le professeur Charcot (qui avait pioché son schéma, certes ingénieux, mais vain, de la cloche, jour et nuit, pendant un mois) annonça un jour, à ses disciples, que Nothnagel adhérait à la doctrine. Ce Nothnagel était un assez vague savant viennois, si j'ai bonne mémoire, demeuré rétif, pendant de longues années, à la sonnerie de l'antichambre, à la troisième frontale, à la définitive explication du langage articulé, et qui bouchait le germanisme à l'admission de la merveilleuse découverte. Nothnagel une fois conquis, le reste de l'univers

marcherait comme sur des roulettes. Quelque temps après, en effet, parut le livre où Nothnagel, faisant amende honorable, en remettait avec un zèle tout néophytique, et distribuait, à tort et à travers, le long de l'écorce cérébrale, une multitude d'autres localisations normales et pathologiques, auxquelles n'avaient songé ni Broca, ni Charcot. Sacré Nothnagel, qu'est-il devenu? Mort ou vif, je voudrais bien avoir de ses nouvelles, et savoir si ses doctes travaux ont rejoint, dans la baratte aux pseudo-découvertes, ceux de ses illustres émules français.

Les esprits simples s'imaginent qu'une aussi audacieuse affirmation que celle de Broca et de Charcot (et dont l'enfantillage et le sommaire, en une affaire aussi complexe que le langage, eussent dû sauter aux yeux) souleva, dès qu'elle apparut, mille critiques et réfutations. Quelle erreur ! L'autorité despotique des deux célèbres pontifes était telle et l'atmosphère médicale d'Antidieu si compacte, que le nouvel et inconsistant évangile fut accueilli dans un respect total ; que dis-je, avec une vénération prosternée. D'abord, il y allait de la carrière des jeunes agrégés, admis à vérifier la branlante certitude, et des médecins des hôpitaux qui auraient eu la velléité de la contredire, en s'avérant ainsi « calotins ». J'ai entendu la phrase, je ne l'invente pas : « Seuls les calotins pourraient nier, aujourd'hui, la circonvolution du langage ! » Ensuite, la critique philosophique était nulle, dévastée par le kantisme et le spencérisme. Les philosophes de quelque valeur, un Lachelier, un Boutroux, étaient inhibés de respect devant cette Salpêtrière, où la force de persuasion de Charcot fabriquait, à la douzaine, des hystériques, des somnambuliques, des cataleptiques, ainsi que des autopsies d'aphasiques, porteurs obéissants de leur lésion à la Broca et conformes au schéma de la cloche. Il ne se trouva pas un critique de quelque envergure (je dis *pas un*) pour démontrer l'absurdité préliminaire d'une thèse localisant la fonction du langage articulé dans tel ou tel groupe de cellules nerveuses, de ces cellules dont on ignore, du reste, le fonctionnement. Cette acceptation, en bloc, d'une simili-explication baroque, bonne pour des sauvages des Iles-sous-le-Vent (sous le vent de l'erreur), fut accueillie, les yeux fermés, par les instituts, les facultés, les académies. Les psychologues s'y conformèrent. Les métaphysiciens ou prétendus tels (nous avons vu qu'il n'y eut pas de métaphysiciens au dix-neuvième

siècle) en tinrent compte. Les gens du monde et salonnards s'y rangèrent avec empressement, comme aujourd'hui aux théories d'Einstein. Il n'y a pas de plus bel exemple d'accès de crédulité scientifique en commun, de ruée à la servitude intellectuelle, que l'installation de cette doctrine de misère au milieu de la culture française et européenne, depuis l'autopsie de Leborgne par Broca (1861) jusqu'en 1906 environ, soit quarante-six ans !

Car, chose admirable, le pauvre bougre, dont le cerveau servit à Broca pour sa démonstration initiale, s'appelait Leborgne. Or, celui qui utilisa cette frontale, pour y planter le drapeau du matérialisme, n'était pas borgne, mais aveugle. Il avait la cécité de l'Antidieu.

C'est ici que commence le conte de fées, car toutes ces aventures intellectuelles du siècle buté et borné ont des solutions imprévues mais exemplaires : il y avait, parmi les élèves de Charcot, un médecin aimable, discret, modeste et sage, d'une rare soumission aux doctrines du maître, et que l'on appelait Pierre Marie. Jamais, pendant les polycliniques, on ne l'avait vu se dissiper, ni rire, comme l'avait fait parfois Brissaud, gardien fidèle du pédoncule cérébral. Pendant de longues années, Pierre Marie, docilement, avait accepté, les yeux fermés, l'évangile matérialiste de Broca et de Charcot ; ou du moins, rien, dans la conduite de ses travaux, n'avait laissé supposer qu'il commettrait un jour le sacrilège inouï de nier le tableau de sonneries dans l'antichambre, et de déchausser de la faculté du langage articulé le pied de la troisième frontale gauche. C'est cependant ce qui arriva.

Le mercredi 1er mars 1922, paraissait dans la *Presse médicale*, résumant de lents et patients travaux sur la question et de nombreuses observations, une leçon magistrale de Pierre Marie, qui sonnait le glas de la grande erreur. Cette leçon était ainsi intitulée : *Existe-t-il, dans le cerveau humain, des centres innés ou préformés du langage?* Après une forte et lumineuse discussion, d'une irrésistible logique, appuyée sur le bon sens et de multiples cas cliniques et coupes anatomiques, l'auteur concluait que non, que de tels centres n'existent pas. C'était le déboulonnement de l'idole, au milieu de la stupeur consternée, mais silencieuse, de ses derniers adorateurs. Car, depuis dix ans, un sourd travail de délitement s'accomplissait dans les profondeurs du temple. Les fidèles adeptes de la Broca-Charcot entendaient des voix

mystérieuses, qui murmuraient : « C'est une chimère. On s'est trompé. On vous a trompés. Il n'y a pas de localisation cérébrale du langage articulé. »

Voici la conclusion de Pierre Marie. Il faut en dégager les suprêmes concessions, faites par le disciple émancipé aux idées professées dans sa jeunesse.

Car mon avis est que *toutes* les localisations cérébrales, les motrices comme les psychiques, sont destinées à disparaître, dans une interprétation toute différente des expériences sommaires qui les avaient fait admettre. Il faut en retenir l'essentiel, qui est le sciage du pivot central de l'erreur, de l'arbre de couche du néo-matérialisme :

Il faut absolument nous dégager des anciennes conceptions, qui tendaient à admettre, pour certains processus psychiques, notamment pour ceux du langage, des centres aussi étroits que pour les fonctions motrices. On sait que, pour ces dernières, le point de départ semble bien être dans certains groupes cellulaires, d'où naissent des fibres de projection qui transmettront, directement ou indirectement, aux organes moteurs périphériques, les excitations et les injonctions nécessaires. Pour les processus psychiques, il en est tout autrement : ceux-ci prennent naissance par une sorte de vibration des éléments nerveux, et ces vibrations se propageraient, par une série de réactions élaboratrices, à un très grand nombre de cellules, qui seraient ainsi mises en action par l'excitation initiale, volontaire ou réflexe. Ce serait notamment une erreur de penser, comme on l'a fait autrefois, que telle ou telle cellule, ou tel ou tel groupe cellulaire, constitue un centre pour une des parties du discours : substantifs, adjectifs, verbes, etc., ou même pour la syntaxe qui régit l'emploi de ces différentes parties.

Ces lignes rejoignent celles que j'écrivais, en 1916, dans *l'Hérédo* :

Il n'est pas vrai que l'organisme dispose de l'esprit. C'est l'esprit qui domine l'organisme et peut à l'occasion le transformer. Il n'y a aucune espèce de raison pour que le cerveau soit (comme on le répète) le siège exclusif de la pensée. Il y a toute raison d'admettre que la pensée est diffuse à travers l'organisme qu'elle commande. Le cerveau n'est qu'un grand central de communications, allant à tous les points de l'organisme, et en venant, qu'un laboratoire de transformation des hérédismes par l'instinct génésique. Il est quelque chose comme un ganglion plus volumineux et plus compliqué.

Il est inadmissible que telle partie du cerveau soit le siège de telle faculté, comme le langage, ou d'une partie de telle faculté. Expression d'une partie de la pensée, le langage est diffus, comme elle, à travers l'organisme.

En d'autres termes, le coup de pioche, porté par Pierre Marie dans l'édifice vermoulu du matérialisme médical du dix-neuvième siècle, est le premier. Il ne sera pas le dernier.

Lorsque le pain manque, on dit en Provence que « la table tombe ». La chute définitive de la localisation cérébrale du langage articulé fait tomber, avec elle, toutes les théories adjacentes, *c'est-à-dire toute la psychologie, prétendue physiologique, des soixante dernières années.* La philosophie, dont le premier axiome était le support de la pensée humaine et du langage par des régions déterminées de l'encéphale, va rejoindre au néant la vaine philosophie spiritualiste, de sens contraire, de Cousin et de Jouffroy, à laquelle elle faisait vis-à-vis. Chaque jour on a pu constater, pendant la guerre, des blessures de la troisième frontale gauche, non accompagnées d'aphasie, des ablations étendues de la substance cérébrale, non suivies de troubles intellectuels ; et, inversement, des aphasies et des agraphies, des cécités, des surdités verbales, non accompagnées de lésions de la région de Broca-Charcot. En fin de compte, le lien matériel, qui semblait rattacher le cerveau à la pensée par le verbe, est rompu. Quelques rares zélateurs du passé essaient encore de cacher la nouvelle, de présenter comme revisible l'arrêt fatal de Pierre Marie. Vains efforts. De tous côtés se dressent des confirmations.

Comble de désastre, voici que disparaissent, comme par magie, ces cas de grande hystérie (léthargie, catalepsie, somnambulisme) sur lesquels, depuis quarante ans, roulaient tous les travaux concernant la suggestion hypnotique, la suggestion tout court, et qui avaient repris, à cent ans de distance (dans les limites du Stupide) le baquet de Mesmer et les passes magnétiques de ses successeurs.

Dès le 17 janvier 1912, vingt ans après la mort de Charcot, le professeur Chauffard écrivait dans la *Presse médicale*, à propos des stabilités et des conditions des espèces morbides :

Nous aussi, nous avons, sous l'influence d'un autre maître, Charcot, connu une grande époque de l'hystérie, et pendant des années, nos services nous ont montré, chaque jour, les plus beaux types de l'hystérie, telle qu'on la décrivait à la Salpêtrière.

Prenons l'exemple de l'hystérie mâle. En la seule année de 1889, *dans mon service de Broussais, mon interne d'alors, mon collègue d'aujourd'hui, M. Souques, relevait, dans une salle de trente-deux malades, vingt-six cas d'une authenticité « indiscutable », avec anesthésie sensitivo-*

sensorielle, partielle ou généralisée, anesthésie pharyngée, rétrécissement concentrique du champ visuel; et, à ces stigmates classiques, s'ajoutaient tous les accidents possibles de tremblement, d'hémiplégie, monoplégie, hémispasme glosso-labié, attaques apoplectiformes, etc.

Et Broussais n'était pas, croyez-le bien, un hôpital privilégié en matière d'hystérie masculine. A la même époque, dans le service de M. Raymond, à Saint-Antoine, huit cas étaient observés, dans les deux seuls mois de février et mars 1890*; à Bordeaux, dans le service du professeur Pitres, en quatre années, dans une salle de clinique générale de trente-huit lits, passaient vingt-deux cas d'hystérie mâle indiscutable.*

Et maintenant? Par un singulier changement à vue, il n'y a presque plus d'hystérie dans nos services, pas plus chez les femmes que chez les hommes, et, pour ma part, je crois bien qu'il y a plus de dix ans que je n'en ai observé un cas sérieux dans mes salles.

C'est que depuis Charcot, nos idées se sont profondément modifiées, en grande partie par le fait de la critique objective à laquelle M. Babinski a soumis la doctrine de l'hystérie. Ces hystériques si nombreux, si démonstratifs, si typiques, c'est nous, médecins, qui, par nos méthodes imprudentes d'examen, en faisions la culture artificielle et intensive. Aujourd'hui que nous sommes avertis, l'hystérie a à peu près disparu de notre clinique hospitalière, pour se réduire à un substratum mental sur lequel l'avis des plus compétents que moi est encore très partagé.

On sait que l'éminent docteur Babinski (qui a d'ailleurs conservé le culte de son illustre maître Charcot) a baptisé « pithiatiques » les phénomènes fonctionnels de suggestion et de persuasion, groupés naguère sous le nom d'hystérie. La notion, introduite par lui, de pithiatisme médical est une des plus fécondes qui soient. Elle a permis, pendant la guerre, de récupérer un nombre considérable de simulateurs sans le savoir, de ceux qu'en 1889 on aurait qualifiés d'hystériques et traités (*id est* cultivés) comme tels. Or, la force persuadante et même fascinante était, au plus haut point, en Charcot. Elle émanait de lui, avec une vigueur quasi irrésistible. Elle s'imposait à ses élèves ; elle s'imposait à ses malades. C'était un puissant modeleur de la volonté d'autrui, si puissant qu'il forgea des symptômes et des syndromes fragiles, sur lesquels la psychologie et même la philosophie de son temps échafaudèrent d'orgueilleux systèmes, maintenant abattus ou branlants.

Il n'y a pas qu'à l'hystérie que puisse s'appliquer la notion critique, si féconde, du pithiatisme, du développement morbide par persuasion. Dans ces vingt dernières années, principalement en Allemagne et en Autriche, les anomalies

redoutables de la *Psychopathia Sexualis*, avec toutes leurs conséquences familiales et sociales (de ce que j'ai appelé l'aliénation mentale) ont donné lieu à une littérature considérable. C'est une question de savoir si cette bibliothèque, tirée à des milliers et des milliers d'exemplaires, n'a pas propagé le mal qu'elle prétendait définir et combattre. Il faut tenir compte, en effet, du sentiment orgueilleux, lequel pousse tant de gens, même compréhensifs et cultivés, à développer en eux un penchant funeste qui les met à part de l'humanité courante, leur semble faire d'eux des damnés d'un caractère spécial et facilite ainsi tous les narcissismes.

Tout médecin sait à quel point la fréquence du goitre exophtalmique, ou maladie de Basedow, s'est développée au cours de ces dernières années. Quelle est la raison de cette multiplication? J'ai remarqué, en interrogeant certains « Basedow » de ma connaissance, qu'ils ont presque toujours été profondément frappés, quelques mois ou quelques années avant qu'eux-mêmes tombassent malades, par un cas de goitre singulier dans leur entourage, accompagné du symptôme classique de l'accélération cardiaque, du tremblement, de l'amaigrissement, de l'insomnie, etc. Tout se passe comme si une force obscure, agissant en eux, avait modelé, en les déformant, les organismes à la ressemblance de ces symptômes morbides. Autre forme d'autopithiatisme, avec une période incubatoire imaginative verbale.

Nous ignorons encore les réactions de notre organisme sous l'influence d'une idée fixe, prolongée pendant la veille et le sommeil, quelquefois d'une façon latente, et sous la couverture du spectacle changeant de la vie. Quand cette idée consiste en une image normale ou pathologique appliquée à tel ou tel organe, il n'est pas téméraire de supposer qu'elle devienne motrice, et susceptible d'impressionner les tissus. Ainsi s'expliquent quelques observations d'enfants influencés avant la naissance, à l'état de fœtus, par telle ou telle difformité ou bizarrerie qui avait ému, frappé la mère pendant la gestation, et reproduisant cette difformité, ou cette bizarrerie.

Au résumé, et sans qu'il soit besoin de poursuivre indéfiniment cette énumération, chaque être humain possède en lui le moyen d'agir, soit sur ses propres tissus, soit sur ceux de ses semblables, par une irradiation de sa personnalité, plus ou moins vive selon les sujets. Il y a en nous une force, aussi

mal connue que pouvait l'être l'électricité, il y a deux cents ans, que j'appellerais, faute d'un meilleur terme, psychoplastique, capable d'agir sur nos tissus, notre organisme, les tissus, l'organisme de nos semblables et aussi sur les substances organiques, animales ou végétales, destinées à modifier le milieu intérieur. Cette force n'est aujourd'hui, ni différenciée nettement, ni mesurée. Nous savons seulement qu'elle varie en intensité, qu'il y a un indice psychoplastique et physioplastique, et que ces variations sont fonction de la personnalité elle-même, ou des circonstances qu'elle traverse. Les efforts faits pour la recueillir expérimentalement et la multiplier, comme on recueille et multiplie, à l'aide d'appareils spéciaux, la forme électrique, n'ont pas encore été couronnés de succès. Ce sera (tout donne à le penser) une des découvertes de demain.

La notion du pithiatisme (du grec πείθειν, persuader), dégagée tout récemment par le premier neurologue du vingtième siècle commençant, ne s'applique pas seulement aux maladies. Elle s'applique aussi, pour quiconque réfléchit, aux doctrines en vogue, concernant la cause de ces maladies et leurs traitements. Elle explique le don de fascination qui est en certaines personnalités et leur permet d'exercer ici-bas, sur la pauvre orgueilleuse humanité, une action bienfaisante, ou malfaisante. Si nous prenons trois hommes dont les noms ont rempli les arches du Stupide (ce pont entre deux immenses hécatombes), Bonaparte, Victor Hugo, Pasteur, nous reconnaissons aussitôt en eux trois types de pithiase caractérisée : le premier, de pithiase exaltante et sanguinaire ; le second, de pithiase exaltante et perturbante ; le troisième, de pithiase bienfaisante.

Avec la persuasion bienfaisante d'un Pasteur, évidemment convaincu lui-même, le cher homme, de la vérité absolue de ses doctrines, nous touchons, en effet, un cas de pithiase imaginative d'aspect rationnel. Il y avait certes un substratum, réel et génial, dans le magnifique roman scientifique, échafaudé dans l'esprit de Pasteur et embaumé dans son Institut. Mais, la gloire pastorienne agissant moins, vingt-sept ans après la mort du maître (nous avons vu que la durée moyenne d'une théorie scientifique, dans l'ordre biologique, est d'environ trente ans), les méthodes antiseptiques et aseptiques, les virus, les sérums eux aussi, commencent à donner des résultats moins satisfaisants, des signes de

grande sénilité. Les croyants disent : « C'est parce qu'ils sont préparés avec moins de soins qu'autrefois. Les plats sont devenus moins savoureux parce que la cuisinière est moins bonne. » Je ne le pense pas. M. Roux passe, à bon droit, pour un savant considérable et d'une science à toute épreuve. Je n'en dirai pas autant de feu Metchnikoff, inventeur de l'ingénieuse phagocytose (laquelle tient encore à peu près, comme explication commode et partielle de la purulence), mais primaire exalté et dont les écrits « philosophiques » sont burlesques. Il m'apparaît plutôt que le soleil pastorien se refroidit, que la foi dans les microbes et dans la cuisine anti-microbienne est moins vive, et, conséquemment, que les remèdes, issus de cette foi et porteurs de cette foi, deviennent moins efficaces. Les sérums, comme les vins trop vieux, radotent.

Certains sceptiques (qui n'auraient pas osé parler ainsi il y a seulement dix ans) commencent à murmurer, dans les parages mêmes de l'institut Pasteur, que presque tous les sérums agissent à peu près de la même façon ; qu'introduits dans l'organisme par la bouche, au lieu de la voie sous-cutanée ou intraveineuse, ils produisent exactement les mêmes effets. D'autres déclarent hautement, qu'à l'origine des grandes diathèses il y a certainement autre chose que les infiniment petits, que la miniflore et la minimofaune, que l'étiologie uniquement bacillaire ou bactérienne est une vue de l'esprit trop simpliste, que Peter (l'adversaire acharné de Pasteur) n'avait pas si tort que ça. Des cas assez nombreux de rage, après traitement, auraient été notés... d'aucuns disent de plus en plus nombreux. Une tendance générale commence à se dessiner, qui attribue aux altérations chimiques du sang (dont l'importance était devenue secondaire) un rôle pathologique essentiel, retiré d'autant aux microbes. Bref, nous avons là tous les signes avant-coureurs d'un vaste déménagement ; et le piano, cette fois, est déjà dans l'antichambre, s'il n'est pas encore dans l'escalier.

Comment cela s'explique-t-il?... Par le pithiatisme.

Nous pouvons nous faire une exacte idée de Pasteur par la plutarquienne biographie que lui a consacrée pieusement M. Vallery-Radot. C'était un homme simple, concentré, assez timide, chaste, d'une imagination certainement formidable, et qui ne la dispersait ni en ordres et contre-ordres comme Bonaparte, ni en vocables et métaphores comme

Victor Hugo. Une tension extraordinaire et précise de sa volonté présidait à ses expériences poursuivies lentement, patiemment, d'après une idée préconçue. Dès la première heure, comme il arrive aux persuasifs de son espèce, il eut des dévots, des fanatiques, irrités contre ses contradicteurs, ou ceux qui seulement doutaient. Quand il tint sa conception microbienne, elle l'absorba tout entier et fit de lui un somnambule, un personnage en état second, en transe imaginative, tranquille mais drue, un aimant en marche. De même que les spirites convaincus finissent par soulever la table, à force de vouloir son soulèvement, et transmettent au bois leur désir ardent de lévitation, de même les premiers pastoriens, penchés sur leurs bouillons de culture, ayant au milieu d'eux leur maître fascinant, communiquaient à ces bouillons et courts-bouillons une vertu curative d'une durée moyenne de dix années. Du moins je suppose que les choses se sont passées ainsi. Les chroniqueurs assurent que, du vivant de Sydenham, et encore plusieurs années après sa mort, son vin d'opium aromatisé (quel sale vin !) guérissait quantité de maladies. A toutes les époques, des remèdes nouveaux, administrés par des médecins célèbres ou de mystérieux rebouteux, ont guéri de très nombreuses maladies. Puis, dans d'autres temps, ou d'autres mains, ils n'ont plus rien donné. D'où le conseil ironique et sage : « Prenez-en, pendant que ça guérit encore. » J'ai terriblement peur que les petits jus de l'Institut Pasteur, si ingénieusement combinés, d'après une formule générale si séduisante, ne soient proches du bout de leur rouleau. On dit aujourd'hui, pour expliquer l'insuffisance d'antiseptiques jadis réputés, que le microbe s'est habitué à eux. Ne serait-ce pas plutôt que le temps les a désaimantés du fluide pastorien, du fluide pithiatique qui agissait en eux?

Je ne me dissimule pas ce que ces remarques, que j'estime justes, ont de pénible pour les savants convaincus de la pérennité, de la continuité des doctrines qui ont bercé leur jeunesse et à l'abri desquelles ils ont passé leurs examens et vécu, en réfléchissant ou sans réfléchir. Leur tort a été de croire, avec leur temps, que la science et l'homme faisaient deux, que la science était une sorte de mine à plusieurs compartiments, d'où l'homme laborieux extrayait, une fois pour toutes, des quartiers de sagesse, du minerai de vérité. Mais non ! Une grande partie de la science vient de l'homme et

participe à la brièveté et à la faillibilité humaines. L'homme agit beaucoup plus qu'il ne croit, et qu'il ne voudrait, sur ces enfants de son esprit et de la nature, qu'il appelle les lois de la science.

Pendant une grande partie du moyen âge, une valeur thérapeutique fut attribuée aux pierres précieuses. On employait, contre la fièvre, la turquoise et le lapis. Le béryl était utilisé dans les affections hépatiques. L'hyacinthe guérissait l'insomnie, la topaze la folie furieuse. Les colliers de perles étaient infiniment répandus. Tout le long du seizième siècle, et jusque sous Louis XIV, l'or et le bouillon d'or tinrent l'emploi de panacées. Les mêmes personnes, qui administrent consciencieusement les sérums actuels, et qui ont bien raison de les administrer, puisqu'ils agissent ou semblent agir, rient de ces antiques remèdes de bonnes femmes. Mais il est bien certain qu'ils n'étaient pas, ces remèdes, à l'époque de leur vogue, moins efficaces que les sérums à la nôtre. Leur pouvoir théraporadiant était réel. J'ai connu, il y a quelques années de cela, un pauvre garçon atteint d'un cancer à la face, auquel furent faites, sur mon conseil, plusieurs applications de radium. C'était un de mes collaborateurs à *l'Action française*, il avait grande confiance en moi et j'avais eu soin de lui vanter (en m'adressant à son intelligence qui était vive) la puissance d'action du nouveau remède, alors en pleine vogue. Les premiers résultats furent surprenants. En quinze jours, la tumeur qui englobait, comme une pieuvre, la branche montante du maxillaire inférieur gauche et gagnait l'oreille, avait diminué de moitié. Le malade en crachait sans cesse des fragments mortifiés. Puis, au bout de ce temps, vers la sixième ou septième séance, un de ses amis, médecin, l'ayant rencontré, défit innocemment mon travail pithiatique, et lui démontra par A plus B que le radium était inopérant, dans les tumeurs en général et celles de la face en particulier. A partir de ce moment, l'action bienfaisante cessa net, le mal empira à vue d'œil et mon malheureux collaborateur mourut en quelques semaines, asphyxié par une projection cancéreuse laryngée. J'ai pu saisir là, sur le fait, l'action incontestable du moral persuadant sur le physique.

Nous avons tous connu des rebouteux, qui traitaient, avec un extraordinaire succès, dans les campagnes, des entorses, des névralgies, des ulcères rebelles. Les cures du zouave

Jacob sont demeurées célèbres. Il n'est personne qui ne puisse citer quelque exemple d'une affection, réputée incurable, et qui cédait à tel traitement d'un empirique renommé, ou même contesté. Lorsque j'envisage la courbe ascendante, puis stationnaire, puis descendante, des traitements pastoriens, je me dis que ce grand Pasteur était le mélange d'une imagination exceptionnellement vigoureuse et d'une aimantation personnelle infinie. Cette aimantation impressionnait favorablement les savants et les simples. Elle s'est propagée intacte pendant quelque temps, une vingtaine d'années environ après la mort du maître, grâce à la foi communicative des disciples, grâce à leurs travaux bactériologiques, à leurs efforts méritoires, à leurs recherches, aux résultats obtenus. Puis il en est advenu de ces vaccins et sérums si ingénieux comme des théories auxquelles ils s'appuyaient, et qui commencent à chanceler par la base. Ils ont agi moins, en attendant de ne plus agir du tout. Seulement il faut compter avec la période du doit-on le dire, et aussi avec les mouvements récalcitrants qui se produisent toujours autour d'un dogme scientifique en régression ; car il est naturel que les zélateurs, les héritiers, les bénéficiaires de la défaillante pensée du patron ne se laissent pas dépouiller de leur auréole sans crier.

Est-ce à dire que tout soit destiné à tomber à la fois de ces méthodes thérapeutiques qui, aux environs de 1892, semblaient destinées à guérir rationnellement tous les maux humains contagieux? Nullement. Il est très possible que le sérum de Roux, par exemple, continue à agir fort longtemps sur la diphtérie, comme il est possible qu'il perde, avec les années, de son efficacité, ou qu'il soit remplacé par un autre remède, issu d'une autre conception pithiatique et paré des chances aimantées de la nouveauté. Le laudanum de Sydenham n'a pas perdu toute action contre la colique et la douleur en général, bien qu'il soit de moins en moins employé. La colchique agit encore, assure-t-on, sur la goutte, qui d'ailleurs tend à disparaître chez nous. On m'affirme que la spartéine n'amende plus les troubles cardiaques, alors que la digitale continue à tenir bon. Notons qu'il s'agit ici de médicaments d'expérience, issus du long tâtonnement des âges, non de médicaments issus d'une théorie générale, comme tels, infiniment plus fragiles. Le traitement par les substances végétales, empiriquement choisies, dites « les

simples » est le modèle du traitement par persuasion prolongée, et transmise de générations en générations, en quelque sorte traditionnellement. Il arrive que, transplantés de village en village, ces mêmes simples cessent d'agir, ou agissent moins, de même que les sérums, d'une génération (trente ans) à une autre.

Un savant, qui est un très singulier mélange d'enfantillage et de génialité, le docteur Charles Richet, a fait une étude spéciale des cas d'anaphylaxie, ou de rébellion organique, quant à certaines substances et à certains remèdes, qui s'opposent aux cas de mithridatisme, ou d'accoutumance. L'anaphylaxie s'entend des rougeurs qui accompagnent, chez certaines personnes, l'injection d'une seule fraise des bois, aux accidents, quelquefois graves, du renouvellement d'une piqûre de sérum antitétanique, ou autre, à des années de distance. On peut se demander si le pithiatisme ne joue pas aussi un certain rôle là dedans. Ce qui est vrai, c'est que l'imagination peut être, à notre avis, considérée comme une faculté, non seulement intellectuelle, mais somatique, répandue dans tout l'organisme, et donc susceptible de le modifier (voir *le Monde des images* déjà cité). Le docteur Paul Sollier, mon ancien condisciple, qui est un des premiers observateurs de notre temps et auquel on doit, entre autres choses, le traitement méthodique et rationnel des intoxications chimiques, a décrit, sous le nom d'endoscopie, la faculté qu'ont certains malades de *voir* et de décrire le siège d'une lésion interne, d'une altération de la vésicule biliaire par exemple. Ces faits et d'autres, que ce n'est pas le lieu d'examiner ici, m'ont amené à considérer la faculté des images comme un phénomène de la personnalité totale (morale et physique), c'est-à-dire comme un continuel déroulement en nous des formes ancestrales et héréditaires, comme une véritable gravitation de nos ascendants.

Vous voyez où je veux en venir : sa science, dont le dix-neuvième siècle est si comiquement vain, ne l'a pas conduit, n'a pas conduit ses savants, à aucun moment, à examiner le côté humain, c'est-à-dire caduc (très instructif en même temps), de ses découvertes. Il n'a cessé de dogmatiser celles-ci, et, à mesure qu'elles s'édifiaient, puis qu'elles s'écroulaient, d'inscrire sur elles des *ne varietur*. Cette manie prépare à notre génération, et à celle qui va nous suivre, d'extraordinaires surprises et déconvenues. Elle est la conséquence,

même chez des gens accoutumés à juger les effets et les causes, d'une certaine débilité de l'entendement, jointe à un immense orgueil. Il m'a été donné d'être, pendant quatre ans, l'élève d'un homme d'une bonté célèbre, mais qui m'apparaît, en outre, aujourd'hui comme le plus grand savant peut-être du dix-neuvième siècle, pour des raisons que je vais dire, et qui était le professeur Potain. Jamais le professeur Potain (qui n'avait cependant rien d'un sceptique, au sens « dix-neuvième » du mot) ne généralisait à contre-temps. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, comme Charcot, découper arbitrairement des syndromes, les créer, par sa volonté, chez les malades, agir pithiatiquement, inventer, classer et étiqueter des diathèses cardiaques, pulmonaires, rénales, etc... Il ne l'a jamais fait. Ses affirmations, très fortes et catégoriques sur le plan où il les émettait, étaient aussi très prudentes. Je m'étonnais, étant son élève, des limitations volontaires qu'il apportait sans cesse à sa merveilleuse imagination clinique, et que d'autres considéraient comme un manque de génie. Je les comprends et je les admire maintenant. Il avait peur du séduisant invrai, de la forgerie spontanée, captivante et arbitraire, et il avait fait, de sa timidité naturelle, un précieux contrôle de soi-même. C'était le temps où les méthodes et les théories pastoriennes, entrant en gare dans la crédulité scientifique académique, faisaient un bruit du diable et bousculaient tout sur leur passage. M. Potain demeurait à leur endroit attentif, certes, mais réservé, comme il était demeuré assez réticent quant aux transports fictifs de la grande hystérie. En d'autres termes, M. Potain était un homme qui connaissait l'homme.

Il est bien entendu que jamais Pasteur n'a prétendu apporter un système de guérison de tous les maux contagieux, pas plus que Darwin n'a affirmé, en aucun endroit de ses ouvrages, la descendance simiesque de l'homme, pas plus que Claude Bernard n'a codifié le déterminisme, ni Galton l'hérédité. L'affirmation extensive, entêtée, césarienne de Charcot (si fortement marquée du coin du mauvais siècle) n'est pas leur fait. Mais ils ne se sont pas méfiés de leur temps, ni de leurs élèves, qui ont déifié leurs romans et les ont rangés tout de suite dans la catégorie de l'absolu. Ils ne se sont pas méfiés de l'ambiance, qui distinguait farouchement la science de l'art, attribuant à la première la solidité inébranlable et la pérennité, avec le sérieux, faisant du second un

amusement. L'art n'est pas un amusement, c'est une issue ; et nous venons de voir qu'il est infiniment plus stable et durable que les tâtonnements, d'ailleurs très souvent sympathiques, de la science, de toutes les sciences.

Le seul critique (et qui était aussi un savant et un poète) qui ait eu quelques aperçus justes et profonds sur les rapports de la science et de l'art avec la personnalité humaine, au dix-neuvième siècle, semble bien avoir été Gœthe. Héritier du dix-huitième, mais infiniment trop grand pour verser dans la honteuse encyclopédie (honteuse par excès de niaiserie), Gœthe ouvre les portes du dix-neuvième à deux battants, comme pour le plus impressionnant des spectacles ; et son œuvre, du début à la fin, respire l'enthousiasme de l'espérance. Elle est sereinement instructive, comme le confluent de deux tendances, qui vont courir le monde : l'artistique, la scientifique. Avec cela il est naturellement philosophe. Il va tout de suite à l'essentiel des problèmes posés, avec un enjouement solennel. Équilibre merveilleux des sens qui entraînent, et de la raison qui freine, du moi et du soi ! J'ai passé dix ans de ma vie laborieuse dans le contact de ces deux gaillards : Shakespeare et Gœthe, me reposant de l'un par l'autre et voyant, dans le second, ce qu'aurait pu être le dix-neuvième siècle, s'il avait eu plus de tête. Puis, au milieu du dix-neuvième siècle, nous eûmes notre Gœthe méconnu, dans la personne de Mistral, lumineux effort de l'esprit d'oc pour arracher l'esprit d'oïl aux aventures..., Mistral, ce soleil du bon sens, érudit, épique et lyrique...

LÉON DAUDET.

L'Histoire religieuse de la Nation française

M. Georges Goyau est un des plus nobles esprits de notre temps, des plus religieux et des plus avertis, historien et penseur, politique et croyant. Il ne fallait pas moins qu'une telle somme de qualités, rarement associées chez un même être, pour accepter sans outrecuidance cette délicate et lourde tâche : présenter en un volume de six cents pages, ornées, mais aussi réduites en leur texte par près de trois cents images, la synthèse de l'histoire religieuse de la France, depuis l'époque druidique jusqu'à nos jours, synthèse appuyée sur les faits, car, en un tel ouvrage, — l'*Histoire de la nation française* (1), — il va sans dire que l'on ne saurait se contenter de considérations générales, quelle qu'en soit la portée.

L'histoire religieuse de la France, ai-je dit, non pas l'histoire de l'Église de France.

N'est-ce point, en effet, l'originalité de la grande publication dont M. Gabriel Hanotaux a pris l'initiative et assumé la direction que de faire passer sous nos yeux, en une succession de tableaux, dont chacun forme un tout, les formes diverses de la vie de la nation française : la France politique, la France littéraire, la France religieuse et le reste?

(1) Par M. Georges Goyau. T. VI de l'*Histoire de la Nation française*, publié par M. Gabriel Hanotaux. Illustrations de Maurice Denis. Paris, Plon-Nourrit.

Système qui a ses inconvénients puisqu'il supprime dans l'exposition le synchronisme réel et nécessaire des idées et des faits et ne montre pas l'habituelle concordance de l'ordre chronologique et de l'ordre logique, mais qui offre aussi de précieux avantages. Avec combien plus de force en effet ne saisit-on pas la fécondité, la suite, la puissance de chacune de ces manifestations de vie ainsi isolées et prises à part?

Jamais, j'ose l'affirmer, je n'ai mieux senti ce que le christianisme est en France et ce que la France est dans le christianisme qu'en lisant d'affilée ces pages de M. Goyau. On en demeure pénétré, ému, comme si, pour la première fois, on se trouvait en présence de ce monument imposant et superbe. On ne visite pas le temple par fragments : on le découvre d'un coup tout entier. Sensation qu'il serait impossible d'éprouver, soit que cette histoire religieuse se partageât par époques, au cours d'une histoire générale de notre pays, soit qu'elle se répandît, riche de détails, en de nombreux volumes. Cette sensation, ou, si l'on préfère, cette impression d'ensemble, tel sera le service capital que rendra aux lecteurs, français ou étrangers, le volume de M. Goyau.

Vue sous cet angle, on conçoit aisément que cette histoire apparaisse comme une manifestation de l'âme française, de la façon dont elle a réagi sous l'influence de la doctrine révélée, et de l'action qu'elle a elle-même exercée, non sur le fond divin de cette doctrine, mais sur la manière de la comprendre, de l'appliquer et de la répandre.

De quel sens religieux, mais aussi de quel flair historique, M. Goyau ne fait-il pas preuve quand il attache beaucoup plus d'importance à certains faits mystiques, d'ordre d'abord intime et caché, qu'à telles crises extérieures qui ont momentanément bouleversé le monde, par exemple le fameux différend entre Philippe le Bel et Boniface VIII, ou les grandes querelles qui enflammèrent l'opinion au temps de Louis XIV?

Combien par leur lointain retentissement l'emportent sur celles-ci les révélations si longtemps méprisées ou à peine mentionnées par les historiens d'une Marguerite-Marie Alacoque!

Grâce à elles, écrira M. Goyau, la vie cachée de l'Église de France, entre 1673 et 1689, eut plus d'importance que sa vie publique pour

l'avenir religieux. Gallicanisme, jansénisme, quiétisme ne sont aujourd'hui que des archaïsmes. Dans l'herbier des doctrines religieuses, ils sont étiquetés. Le grand courant de piété auquel a donné lieu, dans l'Église universelle, la dévotion au Sacré-Cœur, prit alors sa source dans un monastère de France, dans une âme de nonne, insoupçonnée des autres nonnes ; et l'esprit de patriotisme religieux qui souvent entretint les susceptibilités gallicanes ignorait qu'un jour la catholicité saluerait en Paray-le-Monial, coin de France, un lieu choisi par Dieu. Tandis que le quiétisme se flattait d'aller à Dieu sans regarder longuement l'humanité du Christ, tandis que le jansénisme reculait Dieu sur l'horizon, sainte Marguerite-Marie Alacoque, au monastère de Paray-le-Monial, revoyait son humanité souffrante, saignante, se rapprocher des hommes, et l'entendait réclamer, lui homme, pour son cœur de chair humaine, le regard de ses frères humains. Ainsi l'histoire religieuse du règne de Louis XIV se déroula-t-elle sur deux plans, dont l'un, pour l'instant, fut à peu près inaperçu du monde. Il est de l'essence de certains grands faits religieux, la mission d'une Jeanne d'Arc, l'extase d'une Alacoque, de n'être pleinement compris qu'à la longue ; c'est seulement en mai 1920 que les jugements de Rome consacreront ces deux grands faits, en achevant de les éclairer ; ils sont eux aussi de l'histoire.

Qu'on me pardonne cette longue citation ! On y saisit sur le vif la philosophie de l'histoire religieuse telle que la conçoit justement l'auteur et elle donne la clé de l'originalité de sa méthode.

Silence donc aux purs érudits qui se plaindraient du peu de place accordée à certains problèmes qui les passionnent, du défaut d'appareil critique ou de l'absence de ces minuscules trouvailles qui donnent à un travail historique l'apparence de la nouveauté. « Il faut en écrivant, disait Joubert, penser que les lettrés sont là, mais ce n'est pas pour eux qu'il faut écrire. » La maxime peut s'appliquer aux érudits. M. Georges Goyau n'oublie pas qu'ils sont là, mais ce n'est pas pour eux qu'il écrit. Il pense qu'ils sont là et c'est aux meilleures sources qu'il va puiser sa science. On demeure étonné qu'un même homme puisse aborder et exposer sans erreur appréciable les époques les plus diverses de vingt siècles d'histoire, les origines chrétiennes de notre pays, le rôle de tous les papes et de tous les rois, la vie des saints, la physionomie et l'action des ordres religieux, la naissance, le développement, les heurts des doctrines, les conflits.

d'ordre politique, depuis ceux des temps mérovingiens jusqu'aux péripéties du ralliement sous la troisième République, toutes questions sur lesquelles on trouvera, à quelques nuances près, la note juste : quelle information cela suppose et quelle puissance de réflexion !

Pour exprimer et condenser sa pensée, M. Georges Goyau dispose d'une langue précise et colorée. Ainsi qu'Étienne Lamy, il a le goût des formules, même à la Tacite ; la plupart sont très heureuses ; beaucoup sont frappées comme des médailles antiques et mériteraient de figurer dans les meilleures anthologies. Quelques-unes pourtant me paraissent artificielles et visant trop à l'effet : *concetti*, serait-on tenté de dire, si la justesse du fond ne persistait sous un vernis trop brillant. Traitant de sujets constamment graves, laïque écrivant pour le grand public, non pour des prêtres, ou pour des dévots accoutumés à certaines formes traditionnelles, l'écrivain a eu le souci de réveiller, d '« aguicher » l'attention par des expressions neuves et inattendues ; ne l'en blâmons pas ; il faut se faire lire, même par des lecteurs un peu légers ; si quelquefois des mots trop modernes traduisent des choses et des pensées très antiques, songeons que beaucoup de nos contemporains ont besoin de cette traduction ; et si M. Goyau « mobilise » quelque chose ou quelqu'un, même le bon Dieu, je ne dirai pas presque à chaque page de son livre, mais bien souvent, n'oublions pas que ces pages ont été tracées au cours, ou au lendemain de la guerre. Mais ne « dévalons » pas, suivant une expression très chère aussi à notre auteur, vers d'infimes remarques, quand tout ce livre nous porte vers les hauteurs.

* * *

Déjà je l'ai laissé entendre, c'est surtout par d'admirables tableaux d'ensemble que vaut l'*Histoire religieuse de la nation française.*

En toutes les époques de cette longue histoire, M. Goyau se plaît à relever ce qu'il y a d'universel et de romain, en même temps que de national, de social et d'apostolique, c'est-à-dire de naturellement catholique, dans le génie chrétien de notre pays.

Même quand nous paraissons momentanément faire défaut, nous détacher, nous singulariser, nous gardons un

étonnant souci de l'unité et de l'expansion, non seulement de la foi chrétienne en elle-même, mais de l'Église catholique.

Témoin, dès le second et dès le quatrième siècle, le rôle d'un saint Irénée de Lyon, ou d'un saint Hilaire de Poitiers.

Plus encore, à la fin du huitième, au début du neuvième, celui d'un Charlemagne.

Être théologien, pour Charlemagne, c'est compléter son rôle d'avoué de Dieu. Il veille avec ses évêques sur les frontières de la doctrine, comme avec ses chevaliers sur celles de la chrétienté ; il a ses idées sur la défense de la foi comme sur celle de l'Elbe ou de l'Ebre. Lorsqu'il a l'air de jouer au Père de l'Église, regardons-y de plus près : nous verrons que ses campagnes théologiques sont beaucoup plus des épisodes tactiques que des élaborations doctrinales : il voit des périls, hérésies qui montent, préjugés à dissiper, menaces pour le bon renom de l'Église ; il convoque ses évêques, mobilise, livre bataille. Et si, même en prenant l'avis du pape, il ne s'y astreint pas toujours, vous ne le verrez jamais développer, à l'appui de sa liberté d'action, des théories d'indépendance doctrinale. Dans la mesure où déjà on peut le prendre pour un gallican, il l'est sans le savoir, sans le vouloir. Il collabore avec la Rome de son temps pour régler la façon dont aujourd'hui encore l'Église prie Dieu ; il devance la Rome du onzième siècle dans sa façon de chanter le *Credo*.

Au douzième siècle, à la demande de Frédéric Barberousse, un antipape fera de Charlemagne un saint. Cette caricature d'hommage rendu par un César allemand rebelle à Rome n'était qu'un contresens. On transformait en un saint allemand et de fabrication schismatique l'homme qui avait porté sur le trône des Francs et de l'Occident la pensée même de saint Boniface : civiliser les Germains par la culture romaine et l'esprit romain. Il y avait plus de sens historique, si légendaires qu'elles fussent, dans les curieuses généalogies qui faisaient descendre Arnulf de Metz, le saint ancêtre des Carolingiens, d'une vieille famille de la Narbonnaise, gallo-romaine et chrétienne. Les imaginations franques qui se laissaient séduire par ces arbres généalogiques imprévus témoignaient d'une exacte notion de ce qu'il y avait de romain dans la personne de Charlemagne, dans sa vocation, dans son œuvre et dans la façon même dont il concertait sa collaboration avec l'Église de Rome et le règne de Rome sur l'Église franque.

Vainement le désordre de l'Église au quinzième siècle

aura suscité des théories en apparence contraires à la suprématie du pape ; ces théories mêmes n'auront d'autre but que le rétablissement de l'unité toujours désirée, toujours cherchée. Vainement nos rois proclameront-ils, beaucoup plus contre l'empereur que contre le pape, qu'au temporel ils ne relèvent que de Dieu, « l'exemple de Charlemagne et de saint Louis, le titre unique de noblesse chrétienne, par lequel le roi de France se sentait distinct des souverains ses pairs, lui rappelaient sans cesse certains devoirs et spécialement celui d'être orthodoxe. C'était nécessaire, puisqu'il était le roi très chrétien. Et cette nécessité même, le concordat une fois conclu, devait toujours amener nos rois, lors même qu'ils appelleraient le gallicanisme ecclésiastique à la rescousse de leur gallicanisme politique, à surveiller et à contenir les opinions trop exaltées. Au demeurant, si exaltées qu'elles fussent, elles redoutaient les extrémités : « Nous vou- « lons demeurer vrais enfants, sujets et obéissants de l'Église « romaine, et n'entendons aucunement diminuer l'honneur « et l'autorité du pape, » ainsi parlaient en 1502 les universitaires parisiens, protestant contre la levée d'un décime. Moins de cent ans après Bâle, ces mots attestaient que décidément le gallicanisme ne voulait pas chercher sa norme dans la rupture ni sa loi à l'écart de l'unité ».

Louis XIV prétendra comme Charlemagne à la collaboration du « capitaine », le roi, et du « pilote », le pape, dans la conduite du vaisseau de l'Église, mais il ne saura point éviter les écueils ; le schisme apparaîtra menaçant ; néanmoins c'est encore dans un discours sur l'*Unité de l'Eglise*, suivi, après quelques années, de la déférente soumission du roi, que se résoudra le conflit ; Bossuet aura su « empêcher l'irréparable en coopérant à l'inévitable ». En tant qu'organe de la foi française, il aura rendu « un hommage grandiose à deux traditions : tradition chrétienne sur la valeur souveraine de la foi romaine, tradition gallicane sur la nécessité *de ne pas se diviser d'avec le Saint-Siège* et de *conserver jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le chef* ».

Le déchirement religieux de la France accompli par la Constituante au nom des maximes gallicanes aboutira, suivant la remarque du gallican Frayssinous, au « plus grand acte de puissance pontificale qui se fût produit depuis dix-huit siècles ». Pie VII, en vertu de sa pleine souveraineté,

dépossédera de leur siège quatre-vingt-un évêques français. « Prodige politique et moral ! » confessera Portalis. Par le concordat de 1801, Bonaparte rendra la France à l'unité romaine et consolidera l'ascendant du pape sur l'Église universelle.

La République radicale de 1905 prononcera la séparation de l'Église et de l'État et tentera de ruiner la constitution hiérarchique de l'Église : sur un seul mot du pape, tous les évêques, tous les prêtres, tous les fidèles s'inclineront et, vouant leur Église à la pauvreté, répéteront la parole de Pierre à Simon le Magicien : « *Pecunia tua tecum sit!* Gardez votre argent ! »

*
* *

Collaboratrice du Siège apostolique, combien de fois la France ne l'a-t-elle pas été, et non pas seulement par l'action de ses souverains !

Au dixième siècle par exemple, la royauté française est bien faible, et, d'autre part, jusque dans l'armature de la chaire de Pierre, le ver rongeur s'est glissé ; les grandes familles féodales romaines, puis les empereurs germaniques, prétendent disposer de la tiare. Comment, dans tout l'Occident, échapper à l'asservissement de l'Église par le système féodal? Quel instrument sera assez fort pour extirper les abus qui compromettent la hiérarchie ecclésiastique et l'autorité papale elle-même, pour aider ensuite cette autorité régénérée dans ses urgentes besognes d'assainissement? C'est en France que l'instrument se forgera et il portera dans l'histoire le nom glorieux de Cluny.

Et si l'institution régénératrice défaille à son tour, un homme se lèvera qui se dira lui-même « la chimère de son siècle », qui, voué par goût à la solitude, à la réclusion, à l'ascétisme, sera un manieur d'hommes dont tout son temps prendra conseil et qui mènera le monde chrétien, mené lui-même par une destinée qu'il n'avait pas voulue, mais que la soumission à la volonté quotidienne de la Providence lui avait imposée ; « trente ans durant, le maître du siècle, parce qu'il fut au jour le jour l'esclave de l'heure » ; on a reconnu saint Bernard, le moine de Clairvaux, le directeur d'Eugène III, « vicaire du Christ, Christ du Seigneur, sans égal sur terre ».

Voici venir, à l'aube du treizième siècle, le plus imposant,

le plus puissant des papes, celui que, dans ses rêves les plus grandioses devait contempler Léon XIII, Innocent III ; il ramasse, sous son regard, la vaste chrétienté ; « il fallait qu'elle fût bien à lui, pour être bien à Dieu ». Et du même coup, la vie de l'Église de France « prend l'aspect d'une collaboration constante, et qui ne sera pas toujours sans heurts, entre les églises locales et le gouvernement pontifical ».

N'est-ce pas dans notre France que « l'esprit de croisade » trouve ses origines? Écoutons encore M. Goyau :

Le Champenois Urbain II avait son dessein, bien français et bien clunisien : c'était d'appeler à la défense de Dieu les bras et les muscles des chrétiens. Pour claironner un tel dessein, il fallait venir en France. Solennellement, en octobre 1095, il inaugura la nouvelle basilique de Cluny ; et puis, le 27 novembre 1095, l'immense multitude qui campait aux portes de Clermont répondit à ce que demandait le pape en criant : Dieu le veut !

La France fournit à la croisade ses plus gros contingents ; et

lorsque, le 14 juillet 1099, les assaillants de Jérusalem purent prévoir que le lendemain cette Bastille de l'Islam serait à eux, ils avaient pour chefs Godefroy de Bouillon, Eustache de Boulogne, Tancrède, Robert Courte-Heuse, Raymond de Saint-Gilles, chevaliers de Lorraine, ou de race normande, ou de Provence. La civilisation franque tout entière fut transportée sur cette terre auguste, avec sa hiérarchie, ses coutumes féodales, son architecture clunisienne. Les constructions mêmes du Saint-Sépulcre portèrent l'empreinte de la France... Tandis que les épopées germaniques faisaient mouvoir tout un monde de héros à la recherche du trésor des *Niebelungen*, les imaginations françaises magnifiaient Charlemagne « d'avoir parcouru la terre entière en combattant ceux qu'il voyait rebelles à Dieu ». On enrageait au delà du Rhin de cette pieuse gloire que s'acquéraient les croisés français — les *Francons*, — comme les appelait dédaigneusement, au douzième siècle, certain archidiacre de Mayence. Mais cette jalousie trouvait à qui parler. Guibert, noble de Beauvaisis, abbé de Nogent-sous-Coucy, écrivait entre 1100 et 1120 une histoire de la première croisade. L'intérêt du livre : *Gesta Dei per Francos*, répondait à la splendeur du titre ; on y voyait naître l'esprit national et s'épanouir l'idée de la vocation religieuse de la France. Même sous le règne du libertin Philippe Ier, qui avait accueilli Pas-

cal II menacé par l'empereur Henri V, la France, aux yeux de Guibert, était dans la chrétienté la puissance religieuse par excellence.

Pourquoi notre treizième siècle brille-t-il dans l'histoire d'un éclat vraiment unique, avec lequel seul notre dix-septième pourrait tenter de rivaliser? Précisément à cause de cette admirable fusion du national et de l'universel, où nous nous plaisons à reconnaître la caractéristique de l'esprit français. « La France du seizième siècle, a dit M. Émile Mâle, fut la conscience de la chrétienté. » En cette phrase, ajoute M. Goyau, toute l'époque resplendit ; et il a raison. Il se garde d'ailleurs des idéalisations où s'est laissé entraîner un certain romantisme catholique ; il sait que le treizième siècle, tout comme le dix-septième, eut ses tares ; il est trop impartial et trop consciencieux pour les cacher. N'empêche qu'au-dessus de tout le reste trois faits émergent. L'initiative papale, par la constitution et les privilèges de l'Université de Paris, par la victoire que, dans leur conflit avec les maîtres séculiers, elle assura aux ordres mendiants, mit la France en mesure de faire rayonner sur le monde la pensée chrétienne. De Paris, le bienheureux Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, subjuguèrent la chrétienté. L'initiative française donna le branle, en France et hors de France, à la double traduction de la pensée chrétienne par des œuvres de beauté et par des œuvres de miséricorde. L'initiative d'un roi, d'esprit franciscain, saint Louis, prodigua les exemples et les leçons d'une souveraineté chrétienne, toujours en travail pour la construction d'une cité de Dieu. « De même que jadis, commentait une voix, la tribu de Juda reçut d'en haut une bénédiction toute spéciale parmi les fils de Jacob, de même le royaume de France est au-dessus de tous les autres peuples, couronné par la main de Dieu lui-même de prérogatives et de grâces extraordinaires. » C'était Grégoire IX en personne qui proclamait ainsi la prééminence chrétienne de la France.

Issus du peuple qui avait conçu l'idée de croisade, les papes d'Avignon ne cessèrent jamais de regarder vers les frontières de la chrétienté avec la préoccupation de les dilater. « La Chine, explorée par les Frères mineurs, recevait de Clément V une hiérarchie épiscopale, avec Pékin pour métropole. Jean XXII installait l'Église en Perse, et l'Asie, à sa mort, était partagée entre autant de provinces

de missions qu'elle comptait de souverainetés politiques. L'union des « Frères unis d'Arménie » et des Frères prêcheurs pour l'évangélisation de l'Asie occidentale, préparée par Jean XXII, était réalisée par Innocent VI. Maroc et Égypte, Abyssinie et Nubie, intéressaient Avignon. A distance, ces papes semblent jeter un pont entre la papauté médiévale, instigatrice des croisades, et la papauté moderne, organisatrice de la propagande : ils prolongent celle-là, annoncent celle-ci. »

Au dix-septième siècle, notre catholicisme rajeuni, revivifié, par l'admirable réforme que résument les noms à jamais mémorables des François de Sales, des Bérulle, des Condren, des Olier, des Vincent de Paul, se vit une fois de plus chargé par Rome du glorieux mandat de porter la foi au monde. « Elle avait, à la fin du quinzième siècle, réparti entre l'Espagne et le Portugal les océans tentateurs et les terres encore inconnues. Mais elle sentait que les méthodes politiques de ces deux puissances compromettaient l'apostolat religieux. Justement anxieuse, elle créa, sous Grégoire XV, la Congrégation de la propagande ; et déjà, pour l'aider, l'initiative française était à l'œuvre... En France même, la propagande trouvait un agent hors pair, le père Joseph », le père Joseph, le confident, le conseiller de Richelieu. Jésuites, Capucins, Lazaristes, Sulpiciens, Prêtres des missions étrangères, se partageaient l'Amérique et l'Asie.

Quelle armée de missionnaires la France du dix-neuvième et du vingtième siècles, ordres anciens, ordres nouveaux, n'a-t-elle pas expédiée jusqu'aux extrémités de la terre? De quelle empreinte elle marque les pays où elle se pose ! Le Canada vit de la France religieuse du dix-septième siècle ; l'Afrique du Nord de celle du dix-neuvième ; le nom de Lavigerie sera célébré à l'égal de celui de saint Boniface, le jour où l'Afrique aura pleinement pris sa place dans la société civilisée.

Pour servir l'idée, pour servir la puissance spirituelle dans laquelle cette idée s'incarne, l'âme française est agile et elle est ardente. Tous les fondateurs d'ordres qui voulurent rayonner sur l'univers sentirent qu'ils avaient besoin d'elle : désert de Chartreuse et désert de Prémontré, monastère de Prouille et crypte de Montmartre, furent des endroits d'élection où l'Allemand Bruno et l'Allemand Norbert, l'Espagnol Dominique et l'Espagnol Ignace de Loyola

vinrent poser leurs rêves grandioses, et ces rêves, sur sol de France, commencèrent de devenir réalité. Deux fois dans l'histoire un cri d'alarme parti de Rome prescrivit à l'Église universelle de se réformer, et deux fois, pour répondre à cet appel, une nation suscita des hommes, organisa des institutions ; cette nation, c'est la France... En chargeant ainsi l'âme française d'interpréter et de propager leurs instructions, les papes consacraient nos gestes d'apôtres, de chevaliers de l'Évangile auxquels d'un bout à l'autre de notre histoire notre esprit d'initiative nous induisit.

Mais, ne l'oublions pas, la grandeur, l'universalité de notre rôle dans la vie générale de l'Église catholique ne fut pas et n'est pas uniquement le fait de nos missionnaires, « ces professionnels de l'apostolat ».

La France pensante et la France artiste, la France intellectuelle, la France « interprète de vérité et ouvrière de beauté », a jeté, sous la direction de Rome, à toutes les époques, et par milliers, les germes les plus féconds au sein de la société chrétienne.

Dans tous les ordres, que d'hommes et quels hommes ! M. Georges Goyau a su le dire, notant d'un trait juste et profond la physionomis de chacun. Ces brèves lignes sur Pascal en donneront l'idée :

Il écrivait pour son temps, tout comme Arnauld, tout comme Nicole ; mais une autre gloire l'attendait. Lorsque les générations françaises seront lasses d'avoir vu lutter le jansénisme contre le molinisme, et le déisme contre la révélation, et le matérialisme contre le déisme, les reliques laissées par la plume de Pascal attireront en pèlerinage, au dix-neuvième siècle, au vingtième, toutes les âmes inquiètes, souffrantes, impatientes de savoir quelque chose de Dieu qu'elles appellent, et joyeuses de s'entendre dire que, puisqu'elles cherchent, elles ont déjà trouvé.

Que d'hommes et quels hommes ! ai-je dit. Je n'oublie pas cependant que, lorsqu'il s'agit, non de la vie naturelle, non de la vie politique, non de la vie sociale, non de la vie intellectuelle d'un peuple, mais de sa vie religieuse, les hommes ne suffisent pas ; il y faut des « surhommes ». Les surhommes sont les saints. Par les béatifications, par les canonisations, la Chaire de Pierre a proclamé que « si le surnaturel vit partout dans le monde, il vit surtout en France » ; cette parole est de Pie X. « Mère des saints »,

ainsi Benoît XV a-t-il qualifié la France en 1921 et ce fut un de ses derniers mots concernant notre patrie. Sur dix-huit prêtres séculiers du dernier siècle qui sont déjà saints, bienheureux ou vénérables, neuf sont des Français, dont Vianney, curé d'Ars, mène le chœur ; parmi les religieux et religieuses devenus vénérables figurent au moins huit Français et une dizaine de Françaises, fondatrices d'ordre.

Dans les circonstances solennelles où le Vatican veut mettre en relief des gloires de sainteté, il se trouve que tout de suite la France est en honneur.

Je m'arrête. Je devrais encore louer M. Goyau d'avoir su unir au souffle puissant qui circule à travers ces six cents pages et qui parfois va jusqu'à l'enthousiasme, non seulement le sens critique aiguisé que j'ai signalé dès le début, mais la sagesse et la modération des jugements. Catholique ardent et convaincu, M. Goyau n'a rien d'un fanatique. Il sait admirer chez les autres ce qui mérite l'admiration et blâmer chez les siens ce qui est digne de blâme. La largeur de ses jugements a sa source dans les profondeurs de sa charité.

Ce n'est pas sans motif qu'il a donné pour épilogue à son livre la parole touchante du père Charles de Foucauld :

Je veux habituer tous les habitants chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme un frère, le frère universel. Ils commencent à appeler la maison *la Fraternité* et cela m'est doux.

Façon très catholique et très française de concevoir la religion. D'âge en âge, au cinquième siècle, au neuvième, au seizième, au dix-septième, nous voyons la théologie subir les assauts successifs d'un rigorisme inhumain, rétrécissant tout ensemble le champ de la liberté de l'homme et celui de la grâce de Dieu. Contre ces assauts, notamment ceux du calvinisme et du jansénisme, les vrais et authentiques représentants de notre âme religieuse ont tenu bon et finalement triomphé. C'est pourquoi la France est excellemment dans le monde, ce que fut le père de Foucauld, « le missionnaire de Dieu et le missionnaire de l'idéal ».

Rendons grâce à M. Goyau d'en avoir multiplié les preuves et d'avoir tracé de la vie religieuse de notre pays un tableau tel qu'après l'avoir contemplé il est impossible, d'abord de

ne pas aimer davantage la France et l'Église, fût-on le plus endurci des incroyants, ensuite de ne pas reconnaître à quel point leurs destinées sont inséparables depuis des siècles et quel risque on courrait à tenter de les séparer.

L'étranger même en a conscience. Tandis que je lisais l'*Histoire religieuse de la nation française*, j'entendais sourdre au fond de ma mémoire l'éloquent aveu qu'au début de la dernière année de la Grande Guerre, la force de la vérité faisait sortir des lèvres de l'incomparable apôtre du Sacré-Cœur, le père Matteo Crawley, jadis si sévère pour la France qu'il ne connaissait que par ouï-dire et que maintenant il appelait « l'évangéliste mondiale ».

Un pays qui possède ces trésors, ces réserves d'énergie et de vie, ne peut pas, écrivait-il, ne doit pas périr, car il se doit à l'Église et à la société chrétienne. Et voilà pourquoi nous, les catholiques étrangers, nous ne pouvons pas vouloir l'affaiblissement, et moins encore la ruine de la France ; il en résulterait un vide plus grand que ne le sont ses gloires littéraires et militaires, vide immense comme la somme de ses gloires chrétiennes.

Puissent tous les Français, particulièrement ceux qui nous gouvernent, éclairés par le très beau livre de M. Georges Goyau, rendre à la France chrétienne le même hommage que cet étranger clairvoyant et comprendre à quel point « la somme de ses gloires chrétiennes », celles d'aujourd'hui, comme celles d'autrefois, contribue à donner à notre patrie la place qu'elle tient dans le monde et qu'elle doit y garder.

Alfred Baudrillart,
Recteur de l'Institut catholique de Paris,
de l'Académie française.

L'Amour, les Muses et la Chasse[1]

C'est au cœur du mois d'avril 1895 que je fus envahi. Je ne peux trouver que ce mot pour exprimer ce que je voudrais dire. Une explosion simultanée de toutes mes puissances lyriques se produisit en moi. Je ne sais pas comment je ne suis pas mort de ce souffle dont une aile violente semblait me frapper, et dont mon poème *Un Jour* est né. Toutes les fontaines, tous les ruisseaux, tous les angélus, toutes les clarines chantèrent dans mon âme, des lilas fleuris s'y épaissirent jusqu'à faire la nuit, des étoiles s'y levèrent, puis pâlirent, laissant l'aube en pleurs lui succéder, et le plein midi bleu s'y étala. Au milieu des moissons spirituelles, la fiancée, qui est et qui n'est pas, venait de surgir dans un parfum d'eau pure et dans une ardente innocence.

Un Jour fut bientôt édité par Alfred Vallette auquel je rends un juste hommage ici. Bien des œuvres qu'il a publiées blessèrent en moi, à vif, trop souvent, mes croyances les plus sacrées, mes sentiments les plus intimes. Néanmoins, je dois à son intelligence, à sa probité commerciale, à la dignité de ses rapports avec les auteurs, à son goût de l'art, à son affection, à sa générosité, la moitié de ma gloire.

Ce petit événement littéraire, et aussi l'occasion que m'en

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 avril, 1er mai 1922.

fournit mon cousin Laurent Deville, me fit entreprendre mon premier voyage à Paris qui ne fut pas suivi de beaucoup d'autres. Je pars donc et j'arrive. Une dédicace d'Henry Bataille sur sa *Chambre blanche* m'autorisait à l'aller voir. Lui et l'une de ses amies me reçoivent très aimablement avenue Frochot. Le poète étonne, par ses transformations, le provincial que je suis. A deux heures, il avait l'air d'Hégésippe Moreau se rendant à l'hôpital pour y expirer : chapeau de paille bâillant et déséquilibré, foulard à la François Coppée, vareuse et culbutant dignes de Glatigny, godillots que Verlaine eût désavoués. A quatre heures, il entrait dans la chambre blanche pour en ressortir quelques instants après, coiffé d'un mirobolant haut de forme mil huit cent trente d'où s'échappaient des coques de cheveux à la Musset, vêtu d'un raglan à la Lamartine, d'un pantalon à sous-pieds qui eût rendu jalouse George Sand, ganté comme Barbey d'Aurevilly, et faisant voltiger la badine du comte d'Orsay. Nous nous quittâmes le soir dans les meilleurs termes, mais, le lendemain, il refusa de me recevoir et, le surlendemain, lui et moi avions cinq ou six duels en perspective : lui avec moi ; son ami de Bermingham avec lui ; Eugène Rouart avec M. de Bermingham ; M. de Bermingham avec le directeur d'un théâtre ; et, par ricochet, moi encore avec M. de Bermingham, en outre.

Trente ans après, Paris est toujours le même : on s'y amuse, on s'y dispute, et l'on ne s'y bat pas. Je regrette que Bataille ait suivi la carrière dramatique. C'était un poète, mais il aurait dû vivre à Castelnaudary ou à Moux, comme moi à Orthez ou à Hasparren.

J'eus le plaisir, durant ce bref séjour à la capitale, d'assister, à Saint-Philippe du Roule, au mariage d'Henri de Régnier avec Mlle Marie de Hérédia. J'ouvrais tout grands les yeux, mais pas tant que l'auteur des *Trophées* qui les avait comme deux pruneaux des îles. Sa fille répandait un grand charme exotique, tout enveloppée d'une spirale de vieilles dentelles, dont on eût dit d'un flot se dressant sur la mer Caraïbe. Albert Samain était venu prendre place à mon côté, non loin de Vallette, et il me nommait les gens de la noce. D'emblée, j'avais deviné l'époux, si différent du témoin Brunetière qui, avec son cordon de binocle passé derrière l'oreille, son habit qui le gênait, avait l'air d'un professeur de seconde obligé de couronner son plus mauvais élève.

Henri de Régnier venait de publier *Tel qu'en songe*, l'un des livres les plus colorés de la langue française, suite de vitraux que seul il pouvait peindre aussi royalement. Je vis Georges Rodenbach, sa pâle tête encadrée d'une brume de cheveux blonds qui semblait s'évaporer au-dessus des yeux d'un bleu de glace, et la figure solide et nourrie de Francis Vielé-Griffin. Ceux-là étaient les planètes de la cérémonie, entre d'autres planètes et parmi des soleils que je ne connaissais pas. Et il y avait aussi de fulgurantes comètes dans ce monde où l'Académie ne donnait pas toute seule. Mais on voyait, par contre, des jeunes aux mollets flageolants, aux longs cheveux, qui se faisaient remarquer par quelque étrangeté dans le costume, et qui semblaient porter, sous leurs fronts de vieillards prématurés, d'innombrables sonnets.

Combien me fussé-je senti perdu, au milieu de cet univers infiniment varié, si je n'avais eu, pour me rassurer, la bonne face de Vallette et celle si douce de Samain qui n'eussent point juré avec la physionomie générale du Cercle d'Orthez ! J'avais vu Samain longuement, la veille au soir, au café, dans la compagnie de son ami Raymond Bonheur. Tous deux, que je ne connaissais point jusqu'alors, ayant su que j'étais de passage à Paris, s'étaient efforcés de me joindre, parce qu'il avaient découvert sur les quais la plaquette éditée par Ollendorff, et, ensemble, ils s'étaient épris de mes vers.

L'auteur du *Jardin de l'infante* avait l'air d'un de ces beaux hérons que j'ai vus se poser au bord du gave et qui ont, dans les mouvements de leur cou et de leurs membres grêles, une flexible élégance. Il était humble et fier. Le cher ami qui l'accompagnait était digne de lui. Raymond Bonheur était un de ces délicieux vieux garçons, que Paris seul connaît, ou a connus, sceptiques vis-à-vis de l'amour quand ils en parlent, tout faits d'esprit de finesse, de discrète ironie, de retenue, mais au fond sentimentaux comme des cœurs de trottins. Ils sont avertis de tout, jugent avec un bon sens aiguisé des situations les plus spécieuses, demeurent artistes dans l'ordinaire de la vie à laquelle ils s'adaptent continuellement, sans jamais détonner, que ce soit sous la glycine de Paul de Kock ou sous les lustres des Nucingen. Il a écrit la musique d'*Un Jour*, et bien d'autres pages encore dont les plus difficiles de ses confrères ne parlent qu'avec vénération, et, peut-être, un peu trop à voix basse. Pour-

quoi? C'est que Raymond Bonheur, avec ses yeux bleus en boule de loto, son nez souvent gelé, sa barbe de maryland, est affligé de la plus grande tare, que l'époque actuelle ne saurait tolérer de crainte que la contagion ne s'étendît et ne la gagnât : le respect de soi-même. Il a été l'ami fraternel de Samain comme il l'a été d'Eugène Carrière, et je suis fier qu'il soit le mien.

Je fis, dans ce même voyage, la connaissance de Marcel Schwob. Je déjeunai chez lui en compagnie de Marguerite Moreno à qui il me présenta. Elle était une élégie longue et souple. Lui avait cette pâleur d'ouate dont il vivait entouré, continuellement sous le couteau des chirurgiens ; sa voix était la plus mélodieuse que j'aie entendue. Son savoir était extraordinaire. Mais il avait ce don exquis de se mettre à votre portée.

Ma fugue à Paris me procura de dormir trente heures de suite, excepté, m'a assuré ma mère, qu'entre deux gémissements j'ai avalé une côtelette que l'on déposa sur mon oreiller. Mais, peu après ce bienfaisant sommeil, l'air vif me fouetta, je repris mon train habituel et mon fusil, et gagnai les bas-fonds désolés de Saint-Boès. Le chasseur de petite ville adopte volontiers, pour quartier général de ses exploits, la partie de la campagne qui lui permet de se montrer le moins possible dans la rue. Notre vieille baraque était située à l'ouest de la ville, et c'est vers l'ouest surtout que je portais mes pas. Errer des jours entiers par ces déserts qui s'étendent vers la lande, telle était ma joie profonde et sauvage. Et si, par hasard, je rencontrais âme qui vive dans ces quartiers solitaires, que l'on dit traversés par l'ancien lit de l'Adour, et recéler des nappes de pétrole, je ne l'oubliais jamais. C'est ainsi que, venant d'abattre une sauvagine, je liai connaissance avec un paysan digne de l'anthologie grecque. Il se nommait Caügt, était âgé de quatre-vingts ans, élevait de beaux coqs et soignait toutes ses infirmités en buvant de l'eau de son sucrée.

Au mois de mars 1896, je reçus une lettre inattendue d'Eugène Rouart. Il se proposait un simple voyage en Algérie, mais, au moment de l'entreprendre, il se sentait pris de panique. La terreur qu'il a toujours eue de la mort a fini par lui donner cette santé florissante qui prouve aussi bien pour l'excellence des produits agricoles de son domaine de Saint-Jory. Je l'ai connu une fleur de serre, il est devenu un pied

trapu de maïs. Dans sa missive, il me pressait de partir avec lui, il m'en sommait presque. Je crois que son âme, alors assez enfantine, entrevoyait une Afrique des *Mille et une nuits*, toute pleine de mauvais enchanteurs, de cachots, de poisons subtils. Il me prescrivit d'emporter un pistolet pour le défendre. A Marseille, il fit mille dévotions dans la crainte où il était de rencontrer là-bas l'oncle d'Aladin. Nous embarquâmes par un beau temps ; nous fûmes à Alger quelques heures après, et, le surlendemain, à Biskra, où nous trouvâmes le jeune ménage André Gide qui connaissait Rouart et lui avait donné rendez-vous. Je n'avais jamais vu André Gide, mais j'ai dit qu'il s'était comporté avec moi, lors de l'édition d'*Un Jour*, de la manière la plus amicale et la plus délicate.

Quelques heurts de caractères, peu graves d'ailleurs, s'étant élevés entre Rouart et moi, très vite après notre arrivée à Touggourt, je le laissai avec ses deux amis et je poursuivis seul mon voyage.

M'étant donc séparé à Touggourt de ceux qui devaient être mes compagnons de route, je remontai vers le nord par la même voie que j'avais prise pour en descendre. Je revis plusieurs fois le phénomène observé à l'aller, auquel on donne le nom de mirage.

Lorsque j'étais petit garçon, je me représentais le mirage comme une vision dans le désert, due à la fièvre ardente du voyageur. Celui-ci tombait accablé sur le sable tandis que son dromadaire considérait d'un œil morne l'horizon où lui aussi entrevoyait peut-être des cascades neigeuses qui ne le désaltéraient pas, hélas ! Depuis longtemps asséchées, les outres pendaient aux flancs de la bête. On n'avait plus qu'à attendre la mort.

Je dus en rabattre de cette jolie explication des magazines. Que nous veulent tous ces savants? Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu que je me crusse en proie à ce merveilleux délire, et d'en avoir guéri par un privilège tout spécial qui m'eût permis de vous en dépeindre les fantasmagories? Mais on me dissuada en me parlant de réfraction et d'angle d'incidence. Et j'ai dû faire semblant d'admettre, pour ne point passer pour un Touareg, que cette mer dont les dentelles venaient se déchirer à mes pieds, en se brisant sur des roches qui me rappelaient celles de Biarritz, ces voiles latines inclinées et frémissantes, ces Bagdads et ces

Mossouls aériennes, ces palmiers d'une noirceur brutale, n'étaient que le reflet de choses et de lieux réels, mais si lointains que l'on ignore leur situation. Je rengainai ma quinine et me tins pour satisfait.

L'attelage qui m'emportait à travers les sables étant parvenu à un relais vers midi, je m'apprêtais à déjeuner de quelques vivres tirés d'un panier, lorsque vint me solliciter de le suivre, et de prendre chez lui mon repas, un colon qui élevait des autruches. Comme j'hésitais, par discrétion, à accepter son offre : « Vous ne sauriez croire, monsieur, me dit-il, quelle joie nous donnent les très rares voyageurs qui passent par cette oasis, quand ils consentent à venir s'asseoir à notre table de famille. Ma résidence est à huit cents mètres. J'ai un cabriolet. Je vous promets de vous ramener ici dans deux heures pour que vous puissiez reprendre votre courrier. »

La demeure de mon amphitryon était réduite au strict nécessaire, mais d'une propreté parfaite. Il me marqua son regret de ne pouvoir me servir d'un plat dont j'aurais eu l'aubaine la veille : un œuf d'autruche que l'on avait dû utiliser pour l'alimentation, un serviteur maladroit l'ayant légèrement fendu. Ce craquelage n'avait pas empêché que l'on ne l'eût mangé à la coque. A cette fin, l'aïeule avait taillé des mouillettes d'un demi-mètre que les membres de la famille avaient alternativement plongées dans l'énorme et blanche sphère, jusqu'à ce qu'albumen et vitellus fussent épuisés. Je regrettai d'être arrivé un jour trop tard pour prendre part à ce sport culinaire. On me servit surtout des conserves.

Avant de me reconduire : « Venez, me dit mon hôte, que je vous montre notre bibliothèque simplifiée mais instructive. » Et, tout à côté de la salle de bains, il me montra, sur des rayons de bois d'eucalyptus, d'assez nombreux ouvrages de même format. « C'est, me dit-il, toute la collection des *Annales politiques et littéraires*. Elle nous tient au courant de tout ce qui se passe dans notre France que nous n'avons pas revue depuis douze ans. Il y a là-bas de bons écrivains, mais aucun ne peut y faire avec Francisque Sarcey. »

Sur ces paroles, je pris congé de l'aimable famille et regagnai le plein désert... A Biskra, je fis la connaissance d'un vénérable colon, fort pittoresque, mille fois plus intéressant que l'éleveur d'autruches. Il avait nom M. Colombo. Il habitait

une maison qui n'était au dehors qu'un pan de chaux éclatante rongée par l'ombre violette et gaie des bougainvilléas. M. Colombo m'introduisit dans son comptoir sans quitter son chapeau de panama sous lequel, tandis qu'il parlait, montait et descendait sa barbe blanche. Le seul ornement, au mur du bureau, était une carte démesurée représentant des sondages effectués dans le Sahara. M. Colombo allait sous peu gagner le Souf pour y faire un essai de culture : celle du coton égyptien. M. Colombo en avait, à ce moment, contre le conseil municipal de Biskra qui, par ses manœuvres, desséchait les séguias et empêchait ainsi la belle venue des dattiers. M. Colombo me dit avoir reçu la visite d'André Gide avant que celui-ci partît pour Touggourt. M. Colombo me dit éprouver la plus vive sympathie pour ce jeune Français qui avait acheté un lopin de terre en Algérie pour pouvoir partager la douleur des propriétaires. Je l'ai vu, ajoutait M. Colombo, pleurer dans mon comptoir parce que le niveau de l'eau baissait. Il a failli interpeller le maire.

Me souvenant aujourd'hui de cette lointaine conversation avec M. Colombo, je songe que c'est peut-être pour bafouer la partie coupable du conseil municipal biskri, que, dans l'une de ses plus belles proses, Gide a cité la ruisselante expression de Virgile :

Sat prata biberunt.

Je remontai vers El-Kantara pour gagner Constantine. Jamais de ma vie mon corps n'avait ressenti un tel besoin d'eau. J'étais comme les palmiers de M. Colombo. Le Sahara m'avait sursaturé de sa poussière, de son sel magnésique. Ma barbe, à force de sécheresse, je n'osais plus la caresser. Je craignais qu'elle ne fût devenue friable comme l'on dit de celle des momies prêtes à retourner en poussière. Dès que je fus dans la belle cité qui surplombe le Rummel, je me précipitai chez un épicier à qui j'achetai une livre de savon de Marseille et, à corps perdu, dans une baignoire. Je la vidai et la remplis quatre fois, m'y ébrouant comme un phoque. Mes ablutions terminées, je passai chez le coiffeur et, de chez le coiffeur, à l'hôtel où je m'apprêtai pour dîner. Comme j'entrais à la salle à manger : « Où puis-je me placer? » demandai-je? — « Vous vous trompez », me dit le monsieur en habit noir que j'avais pris pour un serveur. Et il ajouta : « C'est égal ! Je me croyais plus distingué ! »

Je me trouvai assis à table auprès d'un voyageur de commerce assez confortable qui me répéta quatre ou cinq fois : « Je fais le chapeau, excepté le chapeau. » Je me demandai ce que signifiait une formule aussi extraordinaire. Nous allâmes au café ensemble. Là il reprit sa phrase : « Je fais le chapeau excepté le chapeau. » — Qu'appelez-vous, lui demandai-je, un chapeau sans chapeau? » Il me répondit : « Les plumes et les rubans. »

Je rembarquai. La traversée fut très mauvaise. Je reconnus sur le pont du bateau M. de Tréverret, de la Faculté de Bordeaux, le même qui m'avait gratifié d'un zéro à l'oral de mon baccalauréat parce que j'avais ignoré la donnée de *Vert-Vert*. Comme il était professeur d'anglais, on le chargeait du français qu'il savait comme l'anglais. Dix ans ne l'avaient point changé. Les mêmes favoris grisonnants lui donnaient l'air de nager parce que le vent, comme eût fait l'eau, les balayait en arrière. Il lisait un livre cartonné, en tenant la tête si haut, et le livre, que je ne pus m'empêcher de lui demander la raison d'une attitude aussi singulière. Il me répondit du bout de ses lèvres minces, qu'un sien collègue lui avait appris que, pour échapper au mal de mer, il n'est qu'un moyen : distraire son esprit par la lecture, tout en se promenant dans le sens du tangage, et en regardant de temps à autre l'extrémité du mât. Je l'interrogeai sur l'œuvre qui le passionnait ainsi. A bras tendu, il me tendit l'opuscule. Je lus ce titre : *Vert-Vert*.

Le seul résultat sensible de mon voyage en Algérie fut que j'en revins avec les yeux bleus, ce qui fit pousser des exclamations à ma mère et à ma sœur quand elles me virent descendre de la diligence à Estang, pays de mon beau-frère. Il ne fallut pas moins de six mois pour que le ciel du Sahara consentît à me délivrer de ses myosotis.

Une rime à ces fleurs charmantes naît tout naturellement dans mon esprit, appelle un charmant village des environs d'Orthez : Castétis. Je m'y rendais souvent chez des amis, les Raymond-Barbey, qui possédaient la propriété la plus estivale qu'il m'ait été donné de parcourir. En juillet, c'était, au-dessus des froments mûrs et des bois d'ombre, une vaste aspiration du ciel bleu. Je m'étonne que les savants, qui étudient le va-et-vient de la mer, n'aient pas de moyens d'investigations pour nous donner la loi de ce souffle invisible de l'été dont l'homme aux sens affinés ressent les fluc-

tuations heureuses. A Castétis, il semblait que, par instants, la vie des champs demeurât élevée dans la chaleur comme une vague arrivée à son point culminant, qui va s'épandre. On eût dit d'un archet suspendu dans l'immense symphonie. Et la cigale même, durant quelques secondes, semblait plongée dans la mort. Le ruisseau qui traversait le parc était bourré de myosotis, et le promeneur retrouvait avec délices, le long des berges, adoucie et réfléchie, l'incandescente lumière que son regard ne pouvait fixer longuement au-dessus de lui. J'ai passé avec les amis qui me recevaient là, et avec ceux qui y étaient conviés, des jours charmants. J'y ai vu de longues et souples jeunes filles cueillir des fleurs et jouer aux grâces. Leurs yeux sous les charmilles, bleus ou noirs, luisaient comme des scarabées sur des roses roses ou d'un blanc mat. Oh ! Comme il a neigé sur nous depuis lors ! Mais voilà ce qu'on ne dit pas, ce qu'on n'a jamais dit, ce que l'on n'ose pas dire, encore que chacun le pense : « J'étais si jeune que je ne le savais pas. » Vieille société de province, je t'aime malgré tes faibles, je t'aime pour le fond chrétien de tes femmes, pour ces pudeurs qu'elles savent garder et qui les gardent. Aux débauchés que parfois nous étions, elles offraient je ne sais quoi d'indéfinissable qui commande le respect et que connaissent tous les fils de famille : ce quelque chose dans la lumière du front et dans le pli droit de la robe.

Tant d'attentions des uns et des autres pour moi, et dans un milieu si choisi, m'apprivoisaient peu à peu. Je sais que la plupart de ceux qui me connaissent prétendent qu'en grattant un peu mon enveloppe on découvre un sauvage. Il se peut, mais un sauvage qui aime que dans ses bois on vienne de temps à autre le couronner de jacinthes ou de roses. N'est-ce pas une pensée de La Rochefoucauld, celle-ci : que le dédain que l'on a de certains éloges n'est que le secret désir d'en recevoir de plus délicats?

Si je me plaisais à Castétis, je trouvais aussi beaucoup d'agrément au domaine d'Orion, situé d'un tout autre côté, dont le paysage était moins doux, mais plus grandiose. Des jeunes femmes charmantes l'habitaient tout au moins durant les grandes vacances, dont l'une avait épousé le peintre Ernest Bordes. Celle-ci, je l'avais connue jeune fille, avec des boucles sur le dos, gracieuse comme une branche de saule, montant de beaux chevaux pour traverser les bois. Sa

famille était marquante dans ce pays qui n'a guère de titres nobiliaires, mais qui possède souvent mieux, et de plus loin. J'aimais à rencontrer, dans leur vaste maison, tous les membres de cette famille béarnaise autour de l'aïeule imposante et bonne, souriante et grave, qui gardait le foyer toute l'année. Les uns revenaient de lointains voyages, les autres tout simplement de Paris dont ils me rapportaient les échos plus ou moins atténués. Parmi ceux-ci, le professeur Paul Reclus qui s'était allié à cette aristocratique famille, malgré son soi-disant mépris des castes. Au demeurant, c'était un mandarin très raffiné qui avait l'éclat et le caractère incisif d'un bistouri, la minceur aussi. J'ai rarement entendu mieux causer. Lorsqu'il n'enfourchait pas un dada, comme l'affaire Dreyfus par exemple, sa voix d'une inflexion mélodieuse, la propriété des termes, l'élégance de son tour d'esprit séduisaient : moins en profondeur qu'en surface. On m'a trop affirmé, pour que j'en doute, qu'il fut de tout temps un apôtre de la libre pensée, doublé du plus irréductible des sectaires. Mais, dans aucune circonstance, et même à cette époque où mon indifférence religieuse ne laissait point prévoir mon évolution, pas un mot ne lui échappa devant moi qui eût pu seulement chatouiller un catholique. Bien mieux, peu de temps avant sa mort, il me rendit visite à Orthez dans la même baraque où son père, pasteur d'une église archi-réformée, s'était fait tailler le costume dont j'ai parlé qui lui permît d'attendre dignement la fin du monde. Il me dit alors tout le respect qu'il portait à ma religion et que, malgré l'impitoyable direction qu'avait reçue son enfance, il n'avait jamais pu se déprendre d'une sorte d'attirance pour le catholicisme le plus aigu. Et il était vrai qu'en me faisant cette profession de foi il ressemblait, tout de noir vêtu, énergique et onctueux en même temps, à quelque membre de la Compagnie.

Son ami Brissaud, que je rencontrais souvent à Orion où il était reçu comme un fils, était bien différent. Son matérialisme avait une forme plus rude, et son physique aussi. Cette tête rejetée fréquemment en arrière, cette expression tantôt gouailleuse, tantôt attentive, jamais alarmée, étaient pour rassurer. Les cheveux tiraient sur le bronze foncé, les yeux sur un châtain de velours. La bouche très fine sur la moustache en brosse attendait dans un sourire que le malade angoissé eût énuméré ses troubles. J'ai été bien des fois

témoin de ce phénomène : que des personnes de ma connaissance, elles étaient nombreuses, qui venaient le consulter durant ses villégiatures à Orion, s'en retournaient guéries, sans ordonnance. Son regard semblait épouser les symptômes décrits, les réduire à rien. On a dit de certains grands docteurs qu'ils ne croyaient pas à la médecine, je me demande si Brissaud croyait aux maladies sinon comme à des bénéfices de la nature, comme à des incidents très normaux dont la cause le plus souvent résiderait dans une habitude de la pensée, habitude qu'il faut détruire par la confiance. J'ai vu un homme, miné depuis des mois par un mal qu'il pensait mortel, se relever soudain, et d'une manière durable, parce que Brissaud, après l'avoir entendu et ausculté, lui ordonna en riant de boire du vin de Porto. J'ai connu une dame qui se croyait au dernier degré d'une affection de la moelle, son entourage la voyait depuis six mois immobile et souffrant à crier, on étendait de la paille devant chez elle pour éviter à ses nerfs le bruit des voitures. Elle ne parlait plus, semblait ne plus entendre. Brissaud vient, et lui intime l'ordre de prendre, le soir même, le train pour Paris et qu'elle ne manque point, le lendemain, d'aller à l'Opéra. Toutes prescriptions qu'elle accomplit aussitôt, et sans la moindre difficulté.

Eh bien ! ce même Brissaud, dans son particulier, était le plus faible des hommes quand il s'agissait de sa propre santé. Et il fallait que quelqu'un jouât auprès de lui le même rôle qu'il jouait auprès de ceux qui le consultaient. Cette personne était sa femme qui usait d'ailleurs de la même méthode qu'il employait pour ses clients. Elle lui donnait un bâton de réglisse à sucer en lui disant que là était le salut. Et il était guéri. Mais il est venu pour lui, prématurément, hélas ! le jour, cruel aux siens et à ses amis, où la puissance de l'homme sur l'homme est vaine.

C'était la grande amitié qui, depuis leur adolescence, liait Reclus à Brissaud qui ramenait ce dernier périodiquement à Orion. Orion ! Quel nom chantant et étoilé ! Du haut de la pelouse en pente, la vue n'avait pas un heurt jusqu'à l'immense chaîne déployée à l'horizon. Là, c'était le radieux balancement de la neige et de l'azur. Et, du seuil de la maison jusqu'à la montagne, les champs et les bois se succédaient si nombreux, et avec une telle harmonie, que non seulement de saison en saison, mais de jour en jour et d'heure en

heure, on observait leurs variations comme on suit celles de la mer.

Orion est situé dans la région de Sauveterre-de-Béarn, à quelques kilomètres de Rivehaute où j'allais de temps à autre me livrer à une chasse plus mouvementée que celle qui me retenait d'habitude. Je dis plus mouvementée, mais bien qu'il s'agisse du sanglier, il n'est pas, quand on veut s'y livrer en conscience, de sport cynégétique exigeant plus d'effort musculaire que la bécasse. Au sanglier, il y a des embusqués. Peu soucieux d'arpenter les collines à travers les ajoncs épineux qui vous lacèrent les cuisses, et de pénétrer dans les fourrés dont les ronces vous caressent le visage et le dos des mains, ils vont se poster. Et « se poster » signifie pour eux muser jusqu'au moment où le cornet d'un vrai chasseur leur annonce la mort de la bête. Alors, à pas lents, ils rejoignent les membres actifs et, comme s'ils eussent été là quand on l'a tirée, ils fournissent des détails. « Oui, disent-ils, c'est bien. On avait cerné le bosquet, mais on n'avait pas observé que, de tel côté, le solitaire avait une issue qu'il s'agissait de surveiller en tenant le haut du sentier. » Ils flattent les chiens, palpent le sanglier, supputent le nombre de chevrotines qu'il a dû recevoir. Et, à la fin, escortant le brancard où il est garrotté, ils déclarent aux curés, aux paysans et aux gardes-barrières qui le regardent passer : « Il ne pèse pas moins de cent cinquante kilos, nous l'avons tué à midi. » La chasse à la bécasse ne souffre point de ces mouches du coche. L'effort qu'il faut se donner se mesure à la volonté même du fusil. « Celui qui ne va pas à la bécasse, me disait un braconnier, la bécasse ne va pas à lui. » Et il revient bredouille s'il a trop ménagé son temps, son adresse et son corps ; tandis qu'à la poursuite du cochon sauvage, on peut faire encore de la politique opportuniste. Le seul avantage que j'accorde au gibier à poil, c'est qu'il vous fait partir avant l'aube, comme nous faisions avec mon cousin Laurent Deville et son petit équipage. C'est un rare moment que la fin de la nuit. L'aurore hésite comme le chant des oiseaux. Et le vol lourd des pauvres petits nocturnes s'entend seul dans les halliers et fait que le chasseur grelottant, encore un peu endormi, étreint brusquement de la main l'acier de son arme.

Ces quelques visites à des parents ou amis ne me retenaient jamais longtemps loin d'Orthez. La joie que j'éprou-

vais à le retrouver tenait d'abord à cette intimité dans laquelle ma mère et moi nous vivions, intimité encore accrue si possible par ma vocation littéraire qu'elle n'a jamais contrariée. Quel poète en pourrait dire autant? Je la sentais distante pour les sourires discrets de la petite ville qui commençait de lire sur mon compte, dans les journaux et revues que le Cercle recevait, les aménités que n'ont jamais cessé de me prodiguer la plupart des gazetiers. A cinquante-trois ans, je me demande encore, avec beaucoup d'indulgence pour eux, à quoi leur a servi de déverser sur moi tant de bile. Ils doivent être bien inoffensifs, puisque leur acharnement qui dure encore, et s'est multiplié, n'a rien pu contre un auteur qui n'avait rien pour se défendre d'eux, et qui a triomphé quand même, si triompher c'est d'être beaucoup aimé. Nous fûmes donc, ma mère et moi, toujours extrêmement réservés quant aux petits bourgeois qui eussent voulu nous poser des questions sur tel ou tel article acerbe me concernant. Et nous demeurions aussi fuyants si quelque voix un peu notoire s'élevait publiquement en ma faveur.

Nous avions une certaine manière qui nous est restée vis-à-vis de ceux que Mallarmé appelait « des *intrus* », de détourner brusquement, et avec un sourire, la conversation. L'un de mes autres motifs de joie à réintégrer Orthez était la constatation de l'immense bienfait que je lui devais : *mon existence*, moi qui, huit ans auparavant, n'aurais point parié huit mois sur elle. La petite ville avec son odeur de tan, ses types souvent vulgaires mais en général pondérés, les quelques relations pleines d'agrément qu'elle me permettait dans les environs ou à Pau, la chasse qu'elle me favorisait, la poésie qu'elle m'inspirait, un peu malgré elle, me conservait et me fortifiait. J'en prenais de plus en plus conscience, et voici quel était mon humble point de repère :

Un petit clerc, nommé Jean, qui pouvait bien avoir quinze ans lorsque je le rencontrai dans l'étude où je me rendais parfois en 1889, avait pris, dès lors, l'habitude de m'apporter chez moi ses vœux au premier janvier. Je lui confiais quelques cartes de visite à distribuer en ville. Et, le soir, il venait me rendre compte de sa facile mission, recevoir ses étrennes et boire un verre de vin blanc en ma compagnie. Et je me disais à chaque fois : c'est la deuxième, c'est la troisième, c'est la quatrième année, *et cætera*, que je trinque avec ce pauvre bougre. Il est extraordinaire que

cela dure. Et les premiers janviers se sont multipliés, longtemps, jusqu'au jour où l'humble garçon n'est plus revenu. Dans l'étroit taudis où il élevait des goujons pour les vendre aux pêcheurs de brochets, il a rendu son âme à Dieu.

Je nomme François Coppée parmi ceux qui dirent quelque bien de moi dans le monde officiel où tant de méfiance a toujours régné à mon endroit. Je venais de faire sa connaissance, à Pau, sur ce même boulevard où il avait suspendu, à l'époque triomphale de ses débuts, aux bras de dames élégantes, cette mélancolie de malade que l'on exigeait alors des poètes. Il avait heureusement survécu pour nous donner ces touchantes œuvres : *les Humbles* et *les Intimités* pour lesquelles j'ai un goût aussi vif que je l'ai peu prononcé pour ses odes grandiloquentes et son théâtre, *le Passant* mis à part. Les parnassiens et les symbolistes ont été injustes pour lui. Quant à moi, je me réclame de son école qui ne pense pas que les manifestations les plus pauvres de la vie soient les moins élevées et les moins dignes d'être chantées. Vingt-six années s'étaient écoulées depuis ses premiers succès, dont mon aïeul et ma mère m'avaient entretenu. Et le fragile malade aux cheveux longs, au profil italien, que m'avait révélé une petite édition de Lemerre, je le voyais maintenant renforci, la crinière aussi abondante. Il était coiffé d'un de ces horribles chapeaux, dits Cronstadt, réduction du haut de forme, que les cochers alpins ont conservés. Son pardessus très ample, très imposant, visait à la solennité, d'autant plus qu'une rosette énorme y rimait avec une autre rosette, aussi énorme, fixée à la boutonnière de la faquette. Le goût qu'il avait de fréquenter les cabotins pour en rire l'avait réduit à l'état de l'un d'eux, au physique bien entendu. Le vieux garçon abandonné se trouvait peint dans ses chaussettes qui, au-dessus de bottines à élastiques, ressemblaient à des cols d'extravagants perroquets. Il se croyait obligé, par instants, de prendre une sorte d'éloquence déclamatoire qui sentait son Odéon et qui se terminait souvent par cette formule ! « Et puis, je m'en fous ! » Mais cela n'était que l'extérieur, un extérieur qui paraissait un peu trop lorsqu'il se trouvait en contact avec des matuvus, ou avec le populo qui déclamait en se frappant le cœur *la Grève des forgerons* ou *la Bénédiction*. Parfois, la tête en arrière, il paraissait absorbé profondément, et l'on devinait qu'il ne pensait alors à rien, sinon vaguement à lui-même, et encore !

J'ai observé chez plusieurs hommes célèbres une attitude analogue, chez Maurice Barrès par exemple. C'est une manière qu'ils ont de se reposer. Mais Barrès, malgré l'apparence absolument contraire, se livre beaucoup plus que ne faisait Coppée. Celui-ci, comme tout poète, se réservait, donnait beaucoup le change. Et ses qualités, ses concettis, ses cris d'orfraie, ses cancans sur Mirbeau, n'étaient que pour masquer une belle intelligence, bien française et bien saine, une forte instruction, une sensibilité délicieuse, une âme chrétienne éprise des petites gens. Il fréquentait beaucoup, à Pau, Eugène Carrière avec lequel je me liai d'une forte et durable affection. Coppée ne revint plus à Pau après l'opération qu'il y subit, et la sinistre affaire Dreyfus sépara ces deux hommes aux cœurs également bons et sincères. Mais la suite m'a montré que si Carrière avait plus de génie, Coppée avait plus de bon sens.

Carrière hiverna plusieurs fois à Pau à cause de la santé de sa femme. Nous nous vîmes beaucoup. Il avait pris tant de goût pour Orthez, que, peu avant sa mort, il me témoignait du désir de venir s'y installer. Si diffuse que fût sa conversation, toute encombrée de répétitions pénibles, d'innombrables « n'est-ce pas? », tout enveloppée d'une gangue dont il fallait attendre patiemment la désagrégation, d'un brouillard pareil à celui de sa peinture qui ne laisse que peu à peu transparaître la clarté souveraine d'une face, je ne me lassais pas de la déchiffrer et de la soutenir. Sur les sentiers d'Orthez, ce ne furent jamais de ces bavardages d'atelier, de ces cancans de salons littéraires qui reviennent, hélas ! si fréquemment dans la conversation des artistes parisiens. Mon goût pour l'histoire naturelle trouvait son compte avec ce prince de l'analogie. Il voyait grand, trop grand sans doute, mais quel pionnier de la nature dont il découvrait, en botanique par exemple, des lois qu'il adaptait à ses dessins ! Habile, avec cela, jusqu'à profiter de l'indécision de son verbe lorsqu'une interrogation philosophique le serrait de trop près. Mais aussi le type du maître antique, depuis son visage aux méplats saillants et lumineux, ces cheveux de métal, ces yeux d'azur voilés par les paupières, ce nez qui rimait avec l'ironie de la lèvre fine, cette moustache à la Van Dick, jusqu'à cet amour sacré de l'ombre dont la gloire même ne le dégoûta point, où il aimait férocement ses enfants auxquels, du bout de sa fourchette, il présentait des bouchées.

En 1897, ma mère et moi quittâmes la vieille baraque où, durant neuf ans, nous avions passé des jours assez paisibles. La dernière visite que nous y reçûmes fut la plus touchante. Albert Samain profita d'un prix que l'Académie venait de lui attribuer pour venir me voir à Orthez. Il était accompagné de Raymond Bonheur. Je leur lus *la Mort du poète* que j'avais écrite, peu de semaines auparavant, à Assat. Les deux amis se reprirent un peu chez moi, mais un crochet qu'ils avaient fait en Espagne, pour assister à des courses de taureaux, faillit leur être fatal. On a beau être l'auteur du *Jardin de l'infante*, il faut, pour assister à ces boucheries, à ces éventrements de chevaux recousus, un estomac de muletier. Samain et Bonheur manquèrent rendre l'âme. Ils n'eurent point la bonne idée d'en agir comme Pierre Loti qui raconte, dans l'une de ses plus jolies pages, qu'il détournait les yeux, dès qu'il voyait une mule en danger, pour les reporter sur la rose jaune qu'une fille placée non loin de lui avait piquée dans ses cheveux.

. . . . . .

Le mois de janvier 1898 nous éprouva, ma mère et moi. Mon grand-père Bellot et mon oncle mexicain rendirent, à peu de jours d'intervalle, leurs âmes à Dieu. J'ai parlé de l'un et de l'autre aussi bien que j'ai su. L'un représentait la France romantique. Il avait vu Hugo, Musset, George Sand et Mimi Pinson. L'autre avait appartenu, dans le vieux nouveau monde, à la race des derniers conquistadors.

Sans doute tenais-je de l'un, ressemblais-je à l'autre. Car, au moment même où le sentiment du premier et l'ardeur du second me manquaient, je les retrouvais en moi-même.

Une nouvelle muse m'attisait de son souffle, le plus doux et le plus violent que j'aie connu. Il ne sied pas qu'ici je m'étende ni que, dans mon souvenir, je retienne davantage l'écho des carillons des mules dans la neige, ni celui, assourdi, de paroles telles que je ne sais plus lequel des deux les prononça. Il y a d'ailleurs, depuis tant d'années, entre elle et moi, une tombe battue des pluies, une tombe abandonnée qui ne reçoit pas même une prière. Quel songe de fin d'été ! Quel réveil dans l'hiver !

Tout disparut dans cet embrasement, excepté, au-dessus de la trouble fumée, la grave et chaste figure, dressée comme un reproche, de la Bordelaise. Celle-ci était catholique,

Celle-là était d'un sang israélite. L'une sagement suivait l'office, et le pâle ovale de son visage épousait l'arc de sa vieille paroisse. L'autre avait rejeté, ainsi que des voiles prêts à s'envoler à la moindre brise, les dogmes. L'une était une vierge sage et l'autre était une vierge folle. J'ai vu l'une mesurer l'huile de sa lampe, au déclin du jour, pour éclairer sa tâche austère. J'ai vu l'autre, en proie au fou rire, laisser sa torche s'éteindre, et elle ne la remplaçait pas dans la nuit. L'une avait la bouche silencieuse et mince, l'autre parlante et charnue. L'une jamais ne m'a dit : « Je vous aime », car c'était un fruit défendu. L'autre, alors même qu'elle se taisait, j'entendais gronder en elle l'aveu comme une flamme. L'une habitait un quartier gris et calme. L'autre m'accompagnait, malgré la bourrasque, dans la montagne où *chacun de nos pas était mortel.* L'une est restée. L'autre est partie. L'une n'a pas de nom, comme les anges inconnus. Et l'autre s'appela Mamore.

FRANCIS JAMMES.

La Confession d'un bolchevik

Le document que nous publions ici jette une curieuse lumière sur les véritables tendances du communisme russe et sur le caractère purement nationaliste et xénophobe de la lutte que, contrairement à ses principes, la III^e Internationale de Moscou a engagée contre le monde occidental. Les garanties les plus sérieuses nous ont été données sur l'origine de ces pages, qui reproduisent les propos tenus à un communiste d'Occident par un membre de l'extrême gauche nationaliste *du parti des Soviets; d'où le ton direct de ces confidences, dont le cynisme brutal ne surprendra que ceux à qui le ton des écrits et des discours soviétiques est étranger. On y retrouve, en effet, sous une forme passionnée et sauvagement éloquente, la plupart des idées qui sont journellement exprimées par les commissaires du peuple dans leurs tournées d'inspection et de propagande. Il s'y glisse, en outre, un certain nombre de développements que les délégués des Soviets réservent à l'exportation, et dont Tchitchérine et Krassine n'ont pas manqué de faire usage à Gênes dans leurs déclarations à la presse. Qu'on rapproche ce document de leurs propos : c'est la même duplicité, la même méthode provocante et, sous les feintes d'une diplomatie cynique, une pareille passion de détruire jusqu'en ses fondements l'ordre de la civilisation occidentale. Un tel témoignage est authentiquement russe; le fait même qu'il n'était pas destiné à la publicité lui donne une valeur psychologique qui n'échappera pas à nos lecteurs.*

Le bolchevisme a joué un grand rôle dans l'évolution de la Russie ; il a créé la classe de la petite bourgeoisie, une classe consciente de ses droits, de sa force et décidée à les faire valoir. Cette classe s'est recrutée parmi les paysans, les petits spéculateurs et la petite industrie, tous gens auxquels le bolchevisme a fourni le moyen de déve-

lopper leurs instincts et leurs tendances naturels. Avant le bolchevisme, cette partie de la population n'avait pas — à de rares exceptions près — la force de caractère ni la force matérielle d'arriver à ses fins. Mais la nouvelle classe est énergique, indépendante et très imbue de soi. Nous avons à présent une population capable de faire concurrence aux juifs eux-mêmes et sur tous les terrains, car quatre ans de bolchevisme ont rendu les Russes plus effrontés, plus rusés, plus calculateurs, plus aventureux et plus fourbes que quatre mille ans n'ont pu le faire des juifs.

La question russe doit être envisagée de son propre point de vue et non pas du vôtre, car nous avons rejeté la civilisation et la culture. Il ne nous en reste rien et nous les méprisons chez vous, car ce sont des qualités qui ne sont pas pratiques. Notre force est que nous sommes redevenus des sauvages. Au point de vue humanitaire, les qualités exigées dans la lutte pour la vie sont brutales, grossières, basses, laides. Mais il les faut pour vaincre, et il nous les faut pour nous protéger contre l'immixtion des autres dans nos affaires, comme sa laideur protège le crapaud contre qui veut le toucher ou le saisir. L'éthique n'existe pas pour nous. Nous n'avons pas de parole d'honneur et il n'y a pas une promesse vis-à-vis de la France, de l'Angleterre ou de l'Allemagne que nous songions à tenir. Mais on nous croira, tous les pays nous croiront, car personne ne connaît notre mentalité, personne ne comprend notre âme.

Cette mentalité est la même qui a de tout temps existé dans les masses du peuple russe. Le crédit qui, jadis, fut accordé à la Russie, était basé sur un malentendu. La Russie du tzar, la Russie bien élevée et instruite d'en haut, qui avait dans ses veines 96 pour 100 de sang étranger, était le paravent derrière lequel se cachait la véritable Russie, celle que personne, ni les étrangers, ni les intellectuels russes ne connaissaient. Le paravent est tombé et maintenant le monde épouvanté croit voir le visage de la Tchéka.

Mais la Tchéka, c'est une émanation du peuple russe et une très faible expression de son caractère, car elle est loin d'être aussi matérielle qu'un paysan, un ouvrier ou un petit bourgeois de chez nous. Le peuple règne et ceux qui le représentent sont bien de son sang et de sa chair. Le moujik, c'est le serpent qui se cachait sous la pierre tant qu'il savait ne pouvoir arriver à ses fins. Mais, depuis toujours, le bien

pour lui, c'était de voler et d'exploiter les autres ; et le mal, d'être volé ou exploité. Ces principes, pour chacun en particulier, sont très avantageux et très pratiques et le grand mérite des bolcheviks est d'avoir aboli les anciens principes et d'en avoir établi de nouveaux, plus lucratifs et plus séduisants. Cela nous sera d'un grand avantage, car nos adversaires ne les connaissent pas, et, en tout cas, ne sauraient les comprendre ni s'y adapter.

La lutte avec nous est aussi difficile que celle d'un homme ordinaire avec un gaucher. Et puis, comme nous sommes encore très faibles, nous sommes obligés de faire flèche de tout bois. Nous remplirons le monde de la puanteur de notre agitation, de notre démagogie, afin d'embêter les bourgeois et de nous faire haïr. Le monde désespérera de nous, se gardera bien de pénétrer chez nous avec ses forces armées. Cent mille Allemands suffiraient pour nous battre, mais votre politique favorise si bien nos plans que jamais la France ne permettra à l'Allemagne d'entreprendre quoi que ce soit contre nous. D'un autre côté, nous payons assez cher en Allemagne pour nous conserver la sympathie des gens.

Pendant ce temps, le microbe de la dissolution sociale entre partout et sous tous les prétextes. Il entre dans les États industriels, pleins d'une classe ouvrière mécontente et dans les pays demi-sauvages dont l'importation et l'exportation décident du sort de l'industrie européenne. A présent la gangrène est avancée à tel point que nous pouvons dicter nos conditions et proposer d'arrêter notre agitation en échange de crédits. Et la bourgeoisie nous croit. Lloyd George a conclu un traité avec nous dans l'espoir que nous cesserions notre agitation aux Indes et dans l'Afghanistan. Nous avons promis, mais nous n'avons pas songé une minute à tenir notre promesse, car qu'est-ce que cela nous rapporterait? Nous ne sommes forts que si nous manquons à nos engagements. En les tenant, nous ne pouvons espérer que les avantages strictement limités par les traités, pas davantage. Dans le cas contraire, nos « chers alliés » sont toujours dans la crainte d'être roulés par nous sans qu'ils puissent savoir quand, où, ni comment. Et cette crainte continuelle les met à notre merci. Nous n'avons besoin que d'avoir beaucoup d'imagination et de perspicacité pour trouver toujours des moyens nouveaux pour vous paralyser.

La politique de Krassine est géniale et elle est l'expression exacte des volontés du peuple. Notre gouvernement, c'est le peuple quintessencié, et cela vaut mieux que vos gouvernements qui ne représentent rien que les intérêts d'une mince couche supérieure.

Imaginez le gouvernement de Milioukoff à notre place, pour lequel la parole d'honneur, les traités, etc., doivent être sacrés. Est-ce qu'il pourrait avoir l'influence et le prestige dont nous jouissons? Nous avons chez tous les peuples plus d'influence que leurs gouvernements eux-mêmes, car, partout, nous trouvons des gens qui travaillent pour nous, qui nous ressemblent et nous soutiennent. Ces gens disent : « Les camarades de la R. S. F. S. R. sont comme nous, nous sommes les fruits du même champ, ils sont à nous ! » Oui, nous sommes estimés, haïs et redoutés, car nous sommes quelqu'un !

Pour les étrangers, nous sommes des internationalistes et nous devons le laisser croire, car cela nous attire les ouvriers de tous les pays. Mais, à vrai dire, nous sommes des nationalistes et des impérialistes. Il faut toutefois que les ouvriers étrangers croient à notre sincérité, afin qu'ils combattent le militarisme de leurs gouvernements. Et ces mêmes gens nous aideront à fonder notre puissance militaire, à développer notre armée rouge, russe, internationale, qui devra les protéger contre l'exploitation de leurs capitalistes. Avec votre aide, nous formerons une armée capable de marcher sur Berlin, Paris et Londres et de tout conquérir. Notre armée est actuellement déjà très forte, terriblement forte, rien que par son incroyable discipline. Songez donc que si les éléments petits-bourgeois qui la composent à présent versent leur sang pour les principes de la IIIe Internationale, des principes qui sont contraires à leurs intérêts particuliers et qu'ils haïssent, songez à ce dont ils seront capables le jour où ils recevront l'ordre de marcher contre les Anglais et les Français qui les ont entraînés dans la Grande Guerre. Les Allemands nous aideront à faire cela et après, avec l'aide du poison qui, dès maintenant, coule dans les veines de l'Allemagne, nous désagrégerons, nous ruinerons celle-ci.

A présent, il nous faut du crédit, et nous l'aurons ! Les Allemands nous procureront celui de l'Amérique ; Nansen travaille partout pour nous et nous aurons du crédit auprès

de tous les États, auprès de tous les spéculateurs de la finance. Le monde est fou, il faut en profiter. La bêtise humaine n'a d'égale que sa cupidité et, si je disais tout à l'heure que la politique de notre Krassine est géniale, c'est parce que ses calculs s'appuient sur ces deux facteurs : la stupidité et l'avarice.

On nous reproche d'être complètement dans les mains des Juifs. Cela est vrai, mais nous ne le sommes pas plus que n'importe quel autre nation ou autre gouvernement. Essayez, je vous prie de casser la tête à quelques Juifs boulevard des Italiens à Paris ou au Kurfurstendamm à Berlin ou dans n'importe quelle autre ville et vous verrez ce qu'il en résultera : un scandale international. Mais nous, nous pourrions les pendre par centaines et par milliers et personne ne trouverait rien à dire, car nous sommes le gouvernement du peuple russe et personne ne peut mesurer avec notre mesure. Quand le moment sera venu où l'État, c'est-à-dire les paysans russes, estimeront nécessaire de s'en débarrasser, nous les tuerons tous et personne n'y fera même attention, car, Dieu merci ! le monde est habitué aux « horreurs » de la Russie. L'humanité peut s'estimer heureuse encore que ce ne soit pas pire. Nous sommes forts, parce que nous sommes des sauvages. Y a-t-il un autre gouvernement qui puisse se permettre de faire fusiller un homme sur six pour faire rentrer le blé des réquisitions? Que Milioukoff et consorts l'essaient, on les chassera à coups de pied du pays et le monde civilisé les huera et les condamnera. Mais Dzerjinsky le peut ; nous, nous pouvons tout, ce qui prouve que chaque chose doit être jugée d'après son point de vue. Nous pouvons abattre des tonnes de chair humaine sans être coupables, car nous accomplissons la volonté du peuple souverain, ce peuple qui compte cent cinquante millions d'habitants.

Notre jeunesse s'adapte merveilleusement à la situation. Elle ne sait rien et ne se doute pas qu'une autre vie peut-être serait possible. Mais le genre d'éducation que nos enfants reçoivent en fait d'admirables valeurs sociales, car elle les dote de tout ce qui est nécessaire dans la lutte pour la vie. Ils n'ont pas de préjugés, mais ils sont armés contre toutes les embûches, très rusés, toujours en garde, toujours vigilants, afin de surprendre l'adversaire et de le combattre par tous les moyens à leur disposition. Il faut convenir que

les enfants russes sont mieux armés pour la vie que les étrangers ou même que les juifs. Les Juifs avaient déjà atteint la limite de leurs possibilités ; le Slave montrera à l'humanité ce qui sommeillait dans l'âme de sa race.

Nous trouverons très facilement chez vous les moyens et les voies pour élargir et exécuter nos plans, car vous avez trop de gens parmi vous qui ont tout à perdre et rien à gagner à un bouleversement social. Vous ne pouvez pas partager avec eux, ni leur céder quelque chose, car votre superflu, vous l'appelez civilisation. Mais ces mécontents, ces affamés, ils détruiront votre civilisation pour se venger d'elle et de vous. Qu'ils deviennent des hommes après cela ou des bêtes féroces, peu importe, ils régneront et vous n'y serez plus. Quand la jeunesse actuelle aura grandi — la nôtre et la vôtre — nous donnerons le signal pour « l'affranchissement des esclaves ». Alors seulement, vous comprendrez, pauvres peuples civilisés, ce que veut dire le mot « affranchissement » des esclaves. Et vous sentirez à quel point étaient faibles et ridicules vos préjugés sur la morale, la religion, les relations sexuelles, etc., et nous vous forcerons à accepter notre façon de voir, nos principes et notre culture. Maintenant, vous ne pouvez pas le croire parce que vous n'avez pas appris à y voir clair, parce que vous ne le voulez pas et parce que, sans doute, vous n'en êtes plus capables.

Le bolchevisme est une grande chose et il est l'épanouissement logique des qualités naturelles du peuple slave.

Nous avons gardé nos traditions militaires et nous les élargirons à notre mesure. Pour le reste, civilisation, culture, fabriques et chemins de fer, industrie et commerce, les paysans russes sont décidés à n'en user que juste autant que cela leur sera utile et commode dans l'avenir. Pour le moment, leur intérêt est de s'en tenir aussi loin que possible. Les civilisations disparaîtront peu à peu et rien ni personne ne les remplacera, car le peuple n'a que faire de ces choses artificielles. C'est une très vieille vérité qu'il est beaucoup plus avantageux et plus pratique de conquérir par les armes que par le travail. Nous sommes très pauvres. Notre pays manque de ressources et si nous parlons de nos richesses naturelles, c'est simplement un mensonge diplomatique. Mais si nous calculons ces richesses par kilomètre carré et par tête, il se trouve que nous sommes les gens les plus pauvres de la terre.

Pourquoi pensez-vous que nous achèterons des machines et des outils chez vous? Pour travailler? ce serait ridicule ! Nous en avons plus qu'il ne nous en faut, même si nous voulions travailler. Les machines sont là, et elles pourraient être mises en état si on le voulait. Mais, je le répète, à quoi bon? Les paysans ont très largement profité de la révolution, elle leur a tout donné et, par la spéculation, ils continuent à tirer tout des villes. L'échange est mille fois plus avantageux qu'avant la guerre. Sur pareille base, l'industrie et le commerce ne peuvent pas renaître, car on ne peut tout de même éternellement offrir un carat de diamant pour deux livres de beurre ou quinze roubles or pour vingt de pain. Nous avons deux moyens d'obtenir quelque chose : ou réquisitionner ou échanger contre les marchandises confisquées aux bourgeois et contre de l'argent que nous ne rendrons jamais. Le village est tout, il ne connaît pas la misère, tout y est encore comme au « bon vieux temps » où le gouvernement avait du crédit contre de la chair à canon. Il n'y a que les animaux qui nous manquent, les chevaux nous font presque complètement défaut. Ils n'ont pas su s'adapter à la nouvelle manière de vivre et ils sont morts. Malgré cela, si nous voulions vraiment travailler, nous pourrions encore produire deux fois plus que pendant la guerre. Mais nous ne voulons pas. Quand nous aurons à nouveau besoin de quelque chose, nous irons le chercher chez vous. En outre, il est de bonne politique de vous faire des commandes. Il est vrai qu'on est encore sceptique et méfiant et qu'on nous fait payer comptant. Mais le temps n'est pas loin où l'on nous assiégera pour obtenir des commandes, car, de nous, de la grande Russie si « indispensable sur le marché mondial », il dépendra si les employeurs étrangers occuperont leurs ouvriers ou non, si nos milliards vont couler dans vos poches ou non... Demandez aux ouvriers d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Amérique, partout où nous avons notre presse et nos agents et où, tous les jours, nous « soignons » l'opinion publique, demandez-leur à tous ces affamés, à tous ces sans-travail pourquoi ils ont faim? Ils vous répondront que leurs exploiteurs, les infâmes capitalistes, ne veulent pas exécuter les commandes russes par haine contre le gouvernement soviétiste, parce qu'ils veulent ruiner l'industrie russe et parce qu'ils veulent étouffer la révolution mondiale par le blocus commercial. Oh ! ils sont bien instruits, les ouvriers,

ils savent les choses... La vérité serait peut-être moins flatteuse pour messieurs les capitalistes, car le fait est qu'ils sont assez simples d'esprit pour mendier nos commandes. *Divide et impera?* C'est ainsi qu'on fait de l'agitation. Avec des commandes, on est toujours le bienvenu partout, et chacun de nous est, plus ou moins consciemment, un agitateur, car chacun de nous sent, instinctivement, que nous ne pouvons être sauvés et vengés que par l'abaissement du monde entier. De plus, nous devons faire croire au monde que nous sommes armés des meilleures intentions et que nous voulons suivre la voie du progrès et de la science dès que nos difficultés intérieures seront à peu près vaincues. Nous devons faire cela si nous voulons avoir votre crédit.

On dit généralement que le paysan est bête. Mais si ignorant qu'il soit, il en sait tout de même assez pour comprendre qu'il ne s'enrichira jamais par son travail, mais seulement s'il porte la guerre dans les riches États d'Europe. Au reste, en général, il est absurde de prétendre que le paysan est ignorant et stupide comme la brute. Il sait qu'il est fort et à l'abri de la force étrangère. La puissance de Napoléon a été absorbée par les steppes russes et il n'en est rien resté. Qu'est devenu le traité de Brest-Litowsk? Essayez un peu d'arracher au paysan russe quelque chose de ce qu'il possède. Sa cupidité et son avarice ont grandi avec la possession et nourrissent quotidiennement son envie de posséder les richesses de l'Europe. Le mot d'ordre de l'armée rouge est : « Prenez, camarades ; ce que vous aurez conquis vous appartient ; abaissez vos ennemis, et vous serez d'autant au-dessus d'eux ; détruisez, pillez, car vous aurez quand même le monde entier contre vous et vous n'avez d'autre moyen de vous venger et de vous sauver que de réduire l'humanité en esclavage. »

Vous dites que la culture russe est perdue? Cela n'est pas exact. Il est vrai que 10 pour 100 de la population ont perdu 90 pour 100 de leur culture, mais par contre 90 pour 100 ont gagné 10 pour 100 ; ce profit, qui augmente la force du gouvernement, revient aux masses, puisque le gouvernement représente automatiquement leurs intérêts. Ce n'est pas un programme quelconque qui pousse le gouvernement à l'activité en faveur de la majorité, mais la loi naturelle qui émane du peuple et qui se manifeste sur tous les terrains, chimie, technique, etc. Malgré tout leur atta-

chement au parti et au marxisme, les meilleurs communistes ne peuvent réagir contre cette loi, et même s'ils le voulaient, ils seraient malgré eux ramenés à la majorité, car chez nous l'absolue démocratie règne, le pouvoir du peuple qui entraîne tout.

A l'étranger, on raconte que nous sommes menés par les Juifs et par une bande de fous. Eh bien, qu'on le croie ! Moins vous nous connaîtrez, mieux cela vaudra pour nous. Ce que vos correspondants peuvent savoir et raconter de la Russie n'est que ce que nous voulons bien leur montrer. Mais c'est dans l'intérieur, au fin fond des provinces, là où ces messieurs ne mettront jamais les pieds, c'est là que croît le pouvoir du peuple et qu'il pousse des racines de plus en plus profondes. Le peuple a fait l'expérience que les bases de la culture moderne sont pourries. Vous aussi vous le savez, mais cela vous est égal, car vous êtes en haut et vous en profitez toujours quelque peu, mais le peuple ne marche plus. Il veut reconstruire sur une base neuve, plus solide, il veut refaire une société où chaque individu se défendra contre le monde et contre le sort avec ses forces, avec tous ses moyens, avec toute la cruauté inhérente au genre humain. Il y a entre votre culture et la nôtre la même différence qu'il y a entre le loup et le chien, entre l'aigle et le poulet.

Nous vivons selon les lois de la nature et ces lois sont la poursuite continuelle d'une vie intensive. Seul, l'homme fort vit vraiment, le faible peut périr ainsi que le veut la loi naturelle.

Nous haïssons tout ce qui nous fait obstacle et nous l'écartons impitoyablement. Nous avons pour ainsi dire détruit notre classe ouvrière parce que ses organisations gênaient les intérêts des paysans. Nous haïssons les étrangers parce qu'ils sont étrangers à notre façon de voir et que nous ne savons que faire d'eux. Il est probable que les Allemands forment des plans dans lesquels ils voudraient utiliser leur connaissance des choses de la Russie. Mais la haine et la peur qu'ils échangent abondamment avec les Français dominent tout. Et sans doute songent-ils à exploiter la Russie contre la France? Mais nos paysans russes, personne ne les exploitera plus. Où, quand et comment on exploitera, cela, le paysan en décidera lui-même et il se réservera la part du lion. Il le peut, car sa situation a été éclaircie par la révolution : il n'a

plus d'alliés et pas d'obligations, il est Russe, libre de faire ce qu'il veut, nationaliste et impérialiste. La situation des États d'Europe, au contraire, se complique chaque jour davantage, car vous formez des plans de revanche et de conquête, et cela peut et doit nous profiter. Usez-vous réciproquement, jusqu'à ce que nous soyons techniquement assez forts et que nous puissions vous écraser d'un coup. L'histoire et la loi naturelle nous en donnent le droit et votre folie nous y aide. Il y eut une fois une période très brillante dans l'histoire de la civilisation. Les Germains, dans un combat victorieux contre les Romains, y mirent fin. A présent la civilisation du moyen âge est usée, finie. Les Allemands, les Français et les Anglais ont joué leur rôle de nations civilisatrices. Maintenant le tour est à nous — *ex oriente lux* — et nous marcherons contre vous avec la pleine conscience de notre droit de reconstruire le monde sur des bases nouvelles. Nous ne parlons pas du droit de propriété, — celui-là sera défendu en Russie mieux que n'importe où, — mais du caractère, du tempérament, des tendances des races. Tout, chez nous, sera ramené vers les lois de la nature.

Qu'est-ce que le peuple? La plupart d'entre vous ne le savent même pas. Le peuple, ce n'est pas celui-ci ou celui-là, ce parti-ci ou celui-là, cette classe plutôt qu'une autre, mais la masse de ceux qui sont durs et forts et capables de soumettre les autres par la violence. Le peuple, ce sont maintenant les paysans russes, plus nombreux que les Chinois et beaucoup plus dangereux qu'eux, car ils ont leur plan, leurs traditions, leur éloignement du monde et le militarisme russe.

Parlons froidement, en mathématiciens : la politique n'a rien à voir chez nous, car elle n'a rien de commun avec la vie pratique. Nous n'avons pas envie de construire la vie, comme vous, d'après un plan hypothétique conçu par quelques-uns, mais nous nous adaptons à la situation telle qu'elle a été créée par la volonté inconsciente du peuple. Et ce sera ainsi partout, car les masses, l'absolue démocratie, sont partout les mêmes et elles portent avec impatience les chaînes de votre culture, de votre civilisation, de vos institutions artificielles. Les peuples veulent retourner aux lois de la nature, ils veulent être des carnivores.

Nous sommes tellement loin de vous qu'on peut vous dire toutes ces effronteries en face, sans que vous puissiez croire que c'est la plus objective vérité. « Raillerie ou parodie »,

pensez-vous. Tant mieux, cela nous prouve que nous pouvons tout entreprendre sans que vous vous en aperceviez, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Si, toutefois, vous vous aperceviez de quelque chose, nous avons, Dieu merci ! partout nos complices achetés ou inconscients qui nous aideront à tout nier ; comme dans les contes de fées, nous nous faisons invisibles.

La figure la plus ridicule de la bourgeoisie est Lloyd George, à qui notre Krassine ment toujours et sans cesse en lui faisant croire que nous sommes définitivement vaincus et déçus. Dans les affaires de l'Inde, nous ne lésinons pas avec les promesses, mais nous ne nous écarterons pas d'un millimètre de notre ligne de conduite. Autrement, nous ne pourrions pas exister. Nous travaillons beaucoup aux Indes et nos paysans ont une telle foi en notre succès, que, dès le début de la famine, beaucoup se dirigèrent vers le sud, dans l'espoir d'être bien reçus et bien traités par le « tzar indien ». Ne disait-on pas qu'il devait le trône aux soviets? Et pourquoi pas? Bientôt les Hindous seront débarrassés des Anglais, et alors qui s'occupera d'eux?

Je sais que tout cela vous paraît fort invraisemblable, mais quoi que vous en disiez, vous y penserez, vous analyserez et vous comparerez. Il y a tant de choses invraisemblables, ne serait-ce que cette absurdité d'une minorité conduisant les masses par le bout du nez. Mais les paysans russes, on ne les conduira plus. Ils savent à présent qu'ils peuvent vivre sans payer des impôts de sang et d'argent et personne ne les forcera plus. Nous, nous faisons le contraire de ce que les nations civilisées font avec les nègres : elles les tuent pour leur apprendre le bonheur de travailler. Nous, au contraire, nous disons aux peuples : « Vous aurez tout et vous n'aurez plus besoin de travailler. » C'est ainsi que l'on parle aux masses quand on veut les faire servir à ses desseins Ce qui viendra, l'avenir nous le dira, et vous devriez avoir appris déjà qu'il ne faut pas construire sur l'incertain.

* * *

NIKY

Roman de l'émigration russe (*)

I

Depuis Modane, l'express de Paris-Rome, voulant regagner deux grandes heures de retard, se précipitait à travers la campagne avec l'allure d'une bête furieuse. Sitôt Dijon dépassé, les contrôleurs, qu'on eût dit saisis par cette folie de vitesse, se frayèrent hâtivement un passage dans ce couloir de train de luxe, vrai raccourci d'une des routes du monde. Ingénieurs, marchands, officiers retour des Balkans, causaient et riaient dans une lourde atmosphère de fumée que perçaient çà et là les étincellements des cuivres. Il faisait grand jour, il était neuf heures du matin ; mais la buée de l'aube aveuglait encore les vitres opaques, les longues cages de lumière de cette tour de Babel roulante, encombrée de valises aux étiquettes bariolées qui peuplaient l'air de blancheurs de mosquées, de reflets de lagunes, de silhouettes de paquebots ; images grossièrement évocatrices de trafic et d'aventures.

Un archimandrite à barbe de Moïse somnolait dans un coin en comptant les billes d'ambre de son tesbi inlassablement ; trois Hindoues, aux chairs majestueusement drapées de velours grenat, risquaient sans cesse par un rideau soulevé des regards farouches et luisants ; mais, parmi les voyageurs, nul ne prêtait attention à ce coin d'Orient, pas plus qu'au grand diable coiffé d'un bonnet de loutre qui, pieds joints et bras croisés, veillait devant un des compartiments.

(*) Copyright by Jean Vignaud, 1922.

Un contrôleur se présentant, il l'écarta, d'un léger revers de bras, sans un mot, avec un bon sourire de géant.

« Paris bientôt », dit l'employé, détachant chaque syllabe, comme s'il parlait à un enfant, et il ajouta l'index droit levé : « Encore une heure. » Puis il s'éloigna. Alors la sentinelle pivota brusquement, se pencha, lançant à l'intérieur du compartiment quelques mots d'une voix gutturale et reprit sa pose, torse raide, poitrine bombée. Des trois voyageurs qui se trouvaient dans ce sleeping, deux seulement, assis près du couloir, acquiescèrent d'un hochement de tête. Le troisième avait-il entendu, dédaignait-il de répondre du regard, ses compagnons s'interrogèrent et le plus âgé, un homme d'une trentaine d'années, au visage aigu, coupé d'une moustache rousse, dit en russe d'une voix basse :

— Qu'est-ce qu'on décide, Daourow? le prévient-on ou ne le prévient-on pas?

Serré dans un veston d'où dépassait le col de la chemise d'une blancheur éclatante, il avait cette tenue guindée, correcte, de l'officier en civil.

— Fais ce que tu veux, Ghourine, répondit dans le même parler liquide et doux, Daourow juché sur une malle de cabine, en face de lui.

Et il se mit à sourire naïvement, en tirant la courte barbe qui contournait sa figure ronde et franche.

— Mais qu'est-ce que tu en penses? insista Ghourine avec un air soupçonneux. Il faudrait peut-être ne pas attendre trop longtemps. Nous arrivons.

Et ils se tournèrent vers leur ami silencieux, cherchant à surprendre sur son visage un désir, l'ombre d'un désir.

Appuyé contre la vitre, celui-ci regardait les villages pressés avec leurs jardinets paisibles, les couples, les groupes d'enfants (on était un dimanche), attablés sous des tonnelles. Cette vie simple l'intéressait visiblement et par moments il inclinait la tête, comme s'il voulait fixer en lui des visions trop vite disparues.

Pourtant, tout le séparait de ces petits bourgeois, de ces ouvriers en vacances ; tout le séparait même de ses compagnons, — cependant de sa race. Ce garçon de vingt-six ans, en élégant costume de flanelle grise, le mince ruban de notre croix de guerre à sa boutonnière, portait aux poignets deux lourds anneaux de forme orientale et bien qu'on le sentît distant, indifférent, méprisant, il devait attirer les regards des hommes et des femmes, semblable à ces grands artistes que suit partout l'admiration des foules. De même taille que le géant au bonnet de loutre, il était plus souple, plus

élancé ; mais à la lassitude de ses gestes, on devinait la crainte de l'effort, le dégoût de l'action. Son visage nerveux, aux lèvres bien dessinées, révélait l'affinement intellectuel, alors qu'au-dessus du front à peine bombé, ses yeux gris allumaient une flamme cruelle.

Tout à l'heure, il avait bu, causé, joué avec ses compagnons ; la petite table dressée devant lui en témoignait. Ces numéros du *Secolo* et d'*Excelsior* étalés, cette boîte ouverte d'idéales Salomones avec leurs bagues d'or, cette bouteille de Moët décoiffée, ces cartes neuves l'avaient intéressé, distrait, étourdi un instant. Maintenant, il tournait ailleurs ses regards, perdu dans la contemplation de cette frissonnante matinée de juillet, de ces villages qui se succédaient, si propres, si blancs, dans leurs fraîches toilettes dominicales.

Alors, ses compagnons se remirent à parler à voix basse, comme des complices. Daourow avait posé sur ses genoux un paquet de la dimension d'un livre ordinaire, noué d'une grosse ficelle.

— Voilà donc ce chef-d'œuvre? demanda Ghourine, ironique, où l'as-tu déniché?

— Rue des Babouches.

— C'est ton brigand d'Athènes qui te l'a vendu. Au moins, tu as une certitude : celle d'être volé.

Daourow haussa les épaules et, avec des gestes précautionneux, dénoua la ficelle. Sous le papier était un mouchoir, puis une feuille d'ouate ; sous l'ouate un foulard de soie, enfin l'icone : un saint Jean-Baptiste dressant une face sombre de moujick où brûlaient des yeux d'extase, entre deux anges, celui du bien et du mal, précipités du ciel pour tenter ce paysan sourd, têtu, visionnaire.

Ghourine eut une grimace dédaigneuse.

— Peuh, dans n'importe quelle izba, on en trouvait autant.

— Mais, c'est ancien.

— Tout ce qui est vieux n'est pas beau ! répliqua sévèrement Ghourine. Combien l'as-tu payé?

— Trois cents drachmes.

— Qu'est-ce que je disais, s'écria Ghourine. Ça vaut trois cents kopecks, bien payé.

— Qu'en sais-tu? tu n'y connais rien. Cette pièce vient d'un couvent de chez nous, j'en suis sûr, peut-être même d'une collection princière. Si je pouvais le lui demander... à lui?...

Parlant sans lever la tête, ils n'avaient pas vu s'allonger vers eux le poignet lisse et blanc avec son bracelet d'or.

— Vous avez l'air de deux Arméniens qui cherchent à se rouler, faute d'un Turc. Qu'est-ce que vous tenez là?

La voix avait des sonorités étranges, musicales. Les deux compagnons sursautèrent et Ghourine tendit vivement l'icone. Le jeune homme au complet gris, levant la peinture à la hauteur de ses yeux, fit en sorte que la lumière du jour éclairât l'image ; d'abord, il tressaillit, puis avec une attention minutieuse, il se mit à examiner les traits du saint qui faisaient surgir du fond de sa mémoire une figure mystérieusement pareille. Oui, maintenant, il en était sûr. Ce saint Jean dans sa blouse écarlate, il l'avait vu... Dieu sait dans quel décor. Il le reconnaissait. Et un grand maréchal, le seul valet inoffensif de la cour, lui avait même expliqué à ce sujet :

— L'ange de droite dit au moujick : « Ce qui est bon pour toi sur la terre, c'est la vodka » ; celui de gauche lui murmure : « Ce qui est meilleur, c'est le knout ! »

Et le rire du grand maréchal éclatait découvrant des dents ébréchées, noirâtres. Comme tout cela était loin ! A quoi bon ressusciter ce qui était mort, bien mort. Replaçant l'icone entre les mains de Daourow, le jeune homme aux bracelets daigna répondre :

— C'est amusant ! Toujours bon à ne pas laisser entre les mains de la douane. Confie-la à Makar et parlons de l'arrivée. Comme j'ai charge d'âmes, — il tourna la tête vers la cloison, — vous ne vous occuperez pas de moi. Le mieux serait de laisser descendre tout le monde, puis nous suivrons. Vous surveillerez les bagages, Makar m'accompagnera. On se retrouvera tous dans le grand hall, sous l'horloge. Maintenant, ce n'est pas la peine, je suppose, que je renouvelle mes recommandations?...

Le ton changea, se fit dur tout à coup, Daourow baissa la tête.

— Oui, Daourow, c'est à toi surtout que je m'adresse. N'oublie pas la consigne. Ah ! je le sais, ce n'est pas toujours commode ! On va rencontrer à Paris, comme à Rome, des hommes qui croient la chose possible ; il y a des gens bien intentionnés, il y en a même de bonne foi. Vous savez ce qu'il faut leur répondre... Pour les intrigants, les toqués et les fous, c'est plus difficile de se débarrasser d'eux, je compte sur toi, Ghourine ; au besoin, tu demanderas du secours à Makar.

— D'ailleurs, qui me reconnaîtra, ricana-t-il, il y a sept ans qu'on ne m'a pas revu à Paris, oui, sept ans ! *For! O for the hobby horse is forgot* (1) !

Daourow fixa le jeune homme avec une muette dévotion. Ghourine eut un sourire énigmatique. Un silence gênant tomba. Tout

(1) Car, car, le cheval de bois est oublié. (HAMLET, acte III, scène II.)

à coup, les voyageurs levèrent la tête ; debout à la porte du couloir se dressait le géant coiffé du bonnet de loutre.

— Mon lieutenant, annonça Makar, la princesse te demande.

II

Dans le compartiment voisin, une femme et une jeune fille étaient assises à côté l'une de l'autre ; quand le lieutenant entra, la femme, d'une quarantaine d'années, se leva, s'inclina dans un mouvement un peu théâtral avec un sourire qui semblait dire : « Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi. » Puis, belle, imposante, ses yeux noirs étincelant sous le trait sombre des sourcils, elle s'esquiva dans un tintement argentin de breloques,

— Mais, madame Linzer, restez. Vous ne me gênez en rien, n'est-ce pas, Hélène ?

Le jeune homme tendait la main comme s'il eût voulu retenir la dame de compagnie ; mais elle disparut et sitôt qu'il fut seul en présence de sa cousine la princesse Hélène Mariétensky, les yeux de l'officier s'emplirent de la joie charmante qu'un garçon de vingt-six ans, fût-il ancien lieutenant de la Garde, ressent à la vue de la femme qu'il aime et dont il est aimé. Raide et barbare, avec ses poignets cerclés d'or, le lieutenant Pierre Nivolsky fixait sur sa cousine les regards d'un mercenaire ébloui par quelque statue votive dressée au seuil d'une ville conquise.

Hélène Mariétensky illuminait le compartiment de ses vingt ans ; elle était tête nue, le visage que couronnait une double torsade dorée semblait peser sur le cou délicat, sur les épaules rondes un peu frêles. Dans la fraîche lumière de la peau et des cheveux, ses yeux mettaient deux taches couleur noisette qui, par instants, se fonçaient, comme noyées d'une goutte de sépia. En ce moment, le regard tournait au noir et les mains, les longues mains d'Hélène frémissaient dans les manches vaporeuses des dentelles ; pourtant elle les tendit vers Pierre, dans un de ces jolis mouvements spontanés que seule possède la jeunesse qui ne connaît ni réticences ni calculs. Et Pierre, se courbant dans une sorte d'extase religieuse, les baisa, murmurant :

— Lenochka, chère Lenochka !

Il prit place à ses côtés et maintenant ils se trouvaient l'un près de l'autre, de même taille, pareillement jeunes, pareillement beaux : le couple prédestiné, celui d'avant l'arbre du mal, à l'aube du monde. Mais dans l'ombre, l'arbre du mal était là.

— Bonne nouvelle, Lenochka ! Deux heures vingt de retard seule-

ment au lieu de deux heures et demie ; dix minutes de gain, dix minutes de Paris, dix minutes de paradis ! Bon, vous ne me croyez pas. Faut-il prêter serment ? Je tiens la nouvelle de Ghourine qui la tient de Makar, qui la tient du contrôleur ; le brave homme à chaque backschich enlève dix minutes ; il sent qu'il vous fait plaisir. Petite princesse Lenochka, daignez me faire l'aumône d'un sourire.

Mais Hélène Mariétensky fit montre incontinent d'un air sévère qui rapprocha les arcs légers de ses sourcils.

— Il faut que nous parlions sérieusement, Pierre.

— Parler sérieusement, mais est-il chose plus sérieuse, Hélène, qu'un gain de dix minutes, quand on approche de Paris ? Vrai, je me sens plus sérieux qu'un pope comptant les kopecks qu'il vient de mendier : plus sérieux qu'Hamlet palpant le crâne de Yorick.

— Parlons de choses graves, Pierre, répéta-t-elle. Il le faut justement avant que nous arrivions à Paris. Après, je vous assure qu'il sera trop tard.

— Trop tard ?

Elle rougit, leva vers Pierre des regards luisants de tendresse et d'inquiétude.

— L'explication est nécessaire, Pierre. A Athènes, chaque fois que je prononçais le mot de projets, vous disiez : « Ici, on ne prédit pas l'avenir, petite fille ; la boutique des augures est fermée pour cause de faillite ; ils ne peuvent plus lire dans les entrailles d'un oiseau, le sang d'une brebis ou le vol d'une colombe ; les dieux de la Grèce ne savent plus jouer qu'au poker... » Vous disiez cela, vous voyez si je retiens vos paroles. Et vous chantiez *la Belle Hélène* !...

— Chant de circonstance !...

— A Rome, continua-t-elle, sans se démonter...

— A Rome, interrompit-il ardemment, nous sommes restés trois jours, Lenockha, et quels jours !... Tu t'en souviens ?

Il attira la jeune fille et la joue contre la sienne continua d'une voix chaude :

— N'avons-nous pas bien fait de tout oublier ? Comment vous y seriez-vous prise, Lenochka, pour parler politique au temple d'Agrippa, à la Trinité des Monts, ô sacrilège !

Ce tutoiement, l'évocation des heures romaines, si riches et si douces, et le contact du visage de Pierre, étourdissaient Hélène ; elle porta les mains à ses tempes, se raidit.

— Aujourd'hui que nous avons quitté Athènes et Rome, il faut savoir si nous sommes d'accord.

— Soit.

Le lieutenant avait brusquement relevé la tête.

— Pardon, Pierre, vous n'êtes pas habitué à ce qu'on ose... mais..

— Je vous écoute humblement, fit-il avec un lent salut de la tête qui déconcerta la princesse.

— Mais vous savez ce que je viens faire à Paris, dit-elle très vite.

— De vrai, Lenochka, je ne m'en souviens pas. Vous m'avez bien dit sur le sale rafiot qui nous a ballottés de Sébastopol à Constantinople des choses que j'écoutais mal — n'allez pas vous fâcher — à cause de la mer et peut-être de vous... Depuis, je pensais, n'allez pas vous fâcher non plus — que vous les aviez oubliées.

— Comment avez-vous pu croire, Pierre?

— Alors, votre programme? demanda-t-il d'une voix qui savait ordonner.

— Vous le connaissez : chercher à Paris des appuis, trouver un nouveau père qui ramènera l'ordre, groupera autour de lui la famille russe dispersée. Je pensais, Pierre, que vous...

Il hocha lentement la tête.

— Pauvre Hélène, que d'illusions, que de folles illusions!

Dans ses yeux adoucis, dans son franc sourire, brilla une sincérité pitoyable, fraternelle. S'il avait osé, il eût appuyé sur sa large poitrine ces frêles épaules qui bientôt allaient ployer sous un poids si lourd. S'il avait osé...

— Nous ne sommes plus rien, s'écria-t-il d'une voix lasse, plus rien, entendez-vous, Lenochka ; vous et moi, nous ne valons pas ça maintenant, — il fit claquer un ongle sur une dent. Ou plutôt si, nous, les Russes exilés, sommes des aventuriers à qui l'on ne donne pas l'heure dans la rue, par peur de se faire voler sa montre. Avant, il n'y avait pas de fêtes sans nous ; on faisait prime dans les restaurants avec le caviar et le Rœderer. On nous portait à la boutonnière ; c'était chic. Maintenant on nous fuit comme on fuit les pestiférés, et les pestiférés doivent rester chez eux. Je suis donc décidé à rester chez moi, à vivre comme un bon bourgeois ; je mettrai des pantoufles et je lirai *le Temps* le soir. Nous le lirons ensemble, Lenochka. J'ai bien gagné mon repos, j'ai vu trop de choses cruelles. Je veux la paix, je n'aspire qu'à la paix. Tout le reste est folie.

Hélène, rétractée dans son coin, l'avait écouté sans un geste, et un instant il crut l'avoir reconquise, mais il vit le joli front creusé de deux rides.

— Ah! Pierre, s'écria-t-elle, au lieu de m'aider, vous pensez que je suis folle. Voilà votre confiance en Lenochka.

Elle tourna la tête pour cacher les larmes brusquement montées à ses yeux. Cette douleur enfantine bouleversa Nivolsky ; il resta

quelques secondes sans une parole ; puis il ramena lentement par une caresse délicate le cher visage vers lui.

— Ce sont vos projets qui sont fous, Lenochka ; en vous y entêtant, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Nous n'avons pas le droit de faire de la politique. La police nous surveille, et si l'on vous dénonce ?

— On me mettra en prison, on me reconduira à la frontière ; croyez-vous que j'aie peur? D'ailleurs, à Paris, j'aurai des protections, des appuis. Tenez, là, j'ai l'adresse d'un sauveur, d'un saint, oui, d'un vrai saint, plus fort qu'une armée et qui combattra pour nous. Ah ! cela vous fait rire, dit-elle avec amertume. Ah ! Pierre, tout croule et vous ne savez que rire !...

— J'ai assez pleuré, Lenochka, je vous assure. Voilà la vérité !

Malgré sa tristesse, il n'avait en effet pu s'empêcher de sourire à la vue du minuscule carnet de bal composé de tablettes d'ivoire — qu'Hélène venait de sortir d'un joli sac en perles — où les noms des plus séduisants officiers de Pétersbourg étaient remplacés par celui du fameux saint.

— Et l'argent? L'on ne conspire pas sans argent?

Il s'était repris à sourire, certain d'opposer à l'enthousiasme d'Hélène un argument irréfutable ; car il ne mesurait pas encore à quel monde de chimères et d'espérances il se heurtait.

La princesse fixa sur lui son regard plein d'assurance.

— J'en trouverai, répondit-elle obstinément.

Elle réfléchit un instant.

— Tenez, Pierre, laissez-moi seule ; je ne ferai rien, si j'ai près de moi quelqu'un qui me décourage. J'ai besoin d'être libre... Oui... il le faut !

Pierre avait lancé sur le tapis sa cigarette allumée.

— Tout cela est absurde, s'écria-t-il. Vous n'avez pas réfléchi?

— Si, gémit Hélène sans lever la tête. Si...

Nivolsky eut un geste de colère, puis, brusquement, attira la jeune fille contre lui, chercha ses lèvres.

— Nous séparer, Lenochka. C'est toi qui dis cela? C'est toi qui penses cela?

Elle se dégagea doucement.

— Laissez-moi, Pierre. Vous me faites mal, dit-elle.

Elle parlait d'une voix faible.

— Laissez-moi, laissez-moi, répéta-t-elle exténuée.

Nivolsky desserra lentement les bras.

— Il en sera comme vous le voudrez, mais réfléchissez encore, Hélène. Promettez-le-moi. Vous pensez bien que ce ne sont pas les

dangers qui m'effrayent. Depuis trois ans, j'ai cherché la mort ; elle n'a pas voulu de moi. Vous voyez bien, ajouta-t-il, avec un sourire ironique, que nous n'avons plus d'autorité sur rien. Vivre à Paris en bourgeois est la seule solution qui nous reste, la seule façon de défendre notre bonheur. Vous comprendrez bientôt que j'avais raison. Ne secouez pas la tête, Lenochka, je suis sûr d'avoir raison. Mais en attendant d'être citoyen de Paris, je veux me souvenir de ce que je suis, si ce n'est de ce que je pourrais être. Vous êtes ma sujette, Lenochka, et je vous dois aide et protection. Je vous avertis donc, quoi que vous fassiez, que je veillerai sévèrement sur vous.

Il avait parlé très vite, avec gaieté, cherchant à étourdir cette enfant obstinée, à s'étourdir lui-même. Mais quand, après sa longue harangue, il aperçut les deux traits qui barraient le front entre les clairs sourcils obstinément rapprochés, il sentit la partie perdue.

— Cependant, ajouta-t-il d'une voix hésitante, je ne veux point m'opposer à votre volonté. Vous êtes bien décidée à rester libre?

Elle baissa la tête. Une voix, une petite voix, lui disait doucement : « Attends, réfléchis ! » Mais son orgueil, l'orgueil des Mariétensky, la domina tout entière. Ses tempes battirent, elle eut tout d'un coup les mains glacées.

— Oui, fit-elle, d'une voix nette, libre !...

— Alors, que Dieu soit avec vous, Hélène.

Pierre baisa le poignet frêle veiné de lignes bleues et rejoignit ses compagnons. Il était désespéré, mais il savait dissimuler ses sentiments et c'est avec un visage parfaitement calme que le lieutenant Nivolsky reparut dans son compartiment.

III

Les trois automobiles, un vrai cortège, firent une entrée sensationnelle dans cette paisible et provinciale rue des Vignes qui, malgré ses bâtiments neufs, sa gare minuscule aux proportions de jouet, rappelle avec ses jardins plantés de beaux arbres l'ancienne campagne de Passy. Dans la première voiture avait pris place l'homme aux bracelets et Daourow ; Ghourine occupait la seconde, Makar luttait dans la dernière contre l'assaut des valises. En dépit de son serment, Pierre Nivolsky, ex-lieutenant de la garde, et nouveau bourgeois de Paris — il n'avait pas desserré les lèvres depuis sa sortie de la gare — affichait dès son arrivée dans la bonne ville un train quasi princier. Cependant il avait dû connaître naguère d'autres

splendeurs, car le brave Daourow dit avec humilité, lorsque la voiture s'arrêta devant une maison banale d'aspect :

— Il faut nous excuser, Sakelberg n'a pu dénicher mieux...

— Mais c'est très chic, nous sommes près du Bois, fit Nivolsky avec un sourire.

Daourow sauta le premier sur le trottoir, ouvrit la portière avec un empressement de chambellan. Pierre, le remerciant d'un geste ennuyé, s'engagea dans sa future demeure. La loge était vide. La concierge vaquait dans la cour ; Ghourine l'appela, frappant dans ses mains à la manière orientale, tandis que Makar entassait les valises avec une rapidité diabolique dans le vestibule.

Enfin une femme maigre, ficelée dans un tablier bleu, surgit, pointant vers le groupe un grand nez soupçonneux.

— Ah ! c'est vous, les Russes !

— C'est nous, les Russes, répondit une voix.

Le long nez fixa le nouveau locataire qui venait de répéter ses paroles, mais sur quel ton. Assis au pied de l'escalier, ses bracelets d'or luisant aux poignets, comme les anneaux d'une chaîne, il avait l'attitude d'un prisonnier ; mais le visage de ce prisonnier s'était tout d'un coup figé dans un air d'une dignité, d'une grandeur souveraines.

— C'est au rez-de-chaussée, là, à gauche, je vais vous accompagner, balbutia la femme.

— Non, les clefs seulement...

Elle courut les chercher et les posa dans les mains de Pierre Nivolsky avec l'humble salut d'une serve devant un seigneur. Pierre Nivolsky entra le premier ; les pas des quatre hommes sonnant sur le plancher réveillèrent les pièces sombres. Makar se précipita vers les fenêtres, fit claquer les persiennes contre les murs et le soleil se précipita dans un grand flot doré, joyeux et vivifiant, et Pierre put contempler l'étrange habitation, à la fois campement de soldat, logis d'ouvrier et demeure d'artiste où il allait vivre ; des seaux, un établi, des planches neuves, des pinceaux encombraient des chambres ornées d'armes précieuses, de bibelots rares, avec des uniformes pendus aux portes et des bottes pêle-mêle devant les cheminées ; le cabinet de toilette et la salle de bains dénonçaient un goût sûr du confort, une propreté méticuleuse chez le précédent locataire.

— Qui donc habitait là? demanda Nivolsky.

— Le général Bratilof.

— Où est-il parti?

— Il s'est tué.

— Voyons le salon, dit Pierre.

Telles furent les premières paroles qu'entendirent l'appartement

de feu le général Bratilof ; point d'autre oraison funèbre. La mort, quel intérêt pouvaient raisonnablement attacher à ce mot ces trois hommes après tout ce qu'ils avaient vu?

Ils inspectèrent ce salon. C'était plutôt la salle d'un temple, une chambre de prières, la tente de quelque prince oriental, sage et pieux. Peu de sièges, quelques chaises d'ébène étroites et basses, mais de larges divans surchargés de coussins où l'on devait oublier la vie, s'en détacher comme d'une rive inhospitalière. Aux murs, alignés sur des étagères de laque, les objets cultuels des cérémonies brahmaniques : coupes à libations, lampes d'autel, boîtes à cendres, livres sacrés et, sous une arcade flamboyante, au centre de la cheminée, un Çiva de bronze aux regards aimantés vers quelque songe millénaire. Une atmosphère sereine, un peu triste, mais d'une mystérieuse douceur, imprégnait la pièce. Les compagnons de Pierre Nivolsky s'étaient retirés ; il se laissa tomber sur un divan, gagné par le calme que dispensaient les dieux aux longues mains ouvertes, par le silence de cette maison provinciale, endormie à l'ombre des grands arbres. C'était sa vie de petit bourgeois anonyme bonnie par Lenochka qui commençait. Il débutait ce matin dans son existence nouvelle de lieutenant en congé, d'officier subalterne en retraite. Que lui réservait l'avenir? Il pensa soudain au général Bratilof dont les lambeaux de cervelle, les giclements de sang avaient éclaboussé les meubles et il eut peur soudain de la mort, de la solitude. Par quelle fatalité se trouvait-il, seul, dans ce rez-de-chaussée? Pourquoi ne s'était-il pas précipité quand il avait vu l'aile de l'oiseau de mer, d'une blancheur d'écume, dépassant le bord du chapeau d'Hélène, palpiter puis disparaître dans les remous de la foule?

Combien de fois, les coudes sur un bastingage, avait-il suivi le vol des mouettes qui dans l'air allumaient des lueurs nacrées et ressemblaient, posées sur les flots, à ces oiseaux de porcelaine qu'on donne aux enfants pour jouer au bain ; suivant les mouvements de la mer, elles surgissaient à la crête d'une vague pour être précipitées ensuite dans quelque gouffre ; Pierre, le cœur serré par la vue de ces petites vies ailées et pépiantes, eût voulu nager jusqu'à elles et, ce matin, il n'avait pas fait un geste pour retenir Hélène, menacée par bien d'autres tourmentes, guettée par bien d'autres tempêtes.

— Je vais la laisser reposer ce soir. Je la verrai demain, murmura-t-il.

Cette pensée secoua sa torpeur ; il se leva. Dans l'antichambre, ses compagnons, pareils à des soldats au port d'armes, attendaient.

IV

L'entrée dans ce cabaret de l'avenue Victor-Hugo, de Daourow et de Ghourine, passa tout à fait inaperçue ; mais celle de Nivolsky fit dresser toutes les têtes. Son apparition interrompit les conversations, fixa l'attention des mangeurs, celle des mangeuses surtout. Tous les regards dévisagèrent ce grand garçon indolent, barbare d'aspect et gourmé tout ensemble, qui marchait dans la salle remplie de monde sans voir personne, comme s'il suivait l'allée déserte d'un parc.

Il est des êtres, quelque précaution qu'ils prennent, qui seront infailliblement étiquetés, triés, mis à part, car ils soulèvent de l'intérêt ou de l'hostilité, de la passion toujours. Habitués à une certaine moyenne de beauté, de vertus, de vices, nous haïssons ceux qui la dépassent ; seules, les femmes sont attirées mystérieusement, parfois... Nivolsky les eut d'emblée pour lui. Une Américaine du Sud, peinte et languissante, aux minauderies de petite fille, braqua sur le lieutenant son face à main et ne le quitta plus des yeux. Une provinciale attablée avec son mari et deux vieux oncles s'arrêta net au milieu de sa phrase en apercevant Pierre ; elle rougit et les hommes la contemplèrent avec dureté, ce qui lui fit perdre contenance. Un chignon roux, émergeant d'entre les pages d'un livre, fit à l'assistance pour la première fois l'honneur de montrer un joli visage spirituel qui planta sur l'homme aux bracelets les banderilles de ses regards intelligents et hardis.

Le maître d'hôtel, devinant un client d'importance, mena cérémonieusement Nivolsky vers une table. Daourow et Ghourine attendirent que le lieutenant les autorisât à prendre place à ses côtés ; sur un signe, ils s'assirent après un cérémonieux salut.

Tout de suite, Ghourine fut au travail, penché sur la carte du menu, puis sur le livre des vins ; savant stratège, il avait fait rassembler sur une table proche les hors-d'œuvre et les pâtisseries ; ses réserves assurées, il ouvrit la cérémonie du repas par une bouteille de porto dont il commenta sentencieusement l'âge et l'origine.

— Il faut célébrer notre arrivée, Vive Paris ! dit gaiement Daourow ; et tous trois levant leurs verres à la hauteur de leurs visages : *Za tvoïé!* (1) et ils burent d'un seul mouvement.

Les femmes souriaient, leurs visages tendus vers les trois inconnus.

(1) *Za tvoïé*, à ta santé.

Les hommes, irrités, prenaient leur revanche en lançant des propos désobligeants. Un ancien officier, fort, au teint coloré, s'assurant que sa canne à béquille se trouvait à côté de lui, grommela : « Des Russes ! c'est à cause de ces cocos-là que la guerre a duré deux ans de plus. Ils ont des montagnes de morts sur la conscience. Ça ne les empêche pas de boire du moulin-à-vent. » Et il tourna de tous côtés son visage furieux. Une discussion politique s'était élevée à la table de la jeune provinciale, entre les deux oncles et le mari qui, redoutant quelque scène ultérieure, soutenait le point de vue de sa femme.

— Madeleine a raison, déclara-t-il, c'est la faute des révolutionnaires.

— C'est la faute de leurs grands-ducs, dit un des oncles, de leurs grands-ducs qu'on voyait aux Folies-Bergère avec des petites femmes. Parfaitement, avant-hier, à Bordeaux, j'étais sur le quai à surveiller un déchargement de futailles, quand un drôle, qui venait d'Espagne traîner ses espadrilles chez nous, dit, devant moi : « Le poisson, ça pourrit toujours par la tête. » Par la tête, tu entends, Madeleine ; en Russie la tête était pourrie !

Il avait prononcé ces derniers mots, les bras dressés, comme à une réunion électorale. Sa nièce, d'un ton irrité, impérieux, murmura :

— Mais ce n'est pas la peine de crier comme ça. Il y a Russe et Russe. Le plus grand des trois avec ses bracelets a la croix de guerre.

— Tout le monde l'a, dit avec dédain le mari, qui lui ne l'avait pas.

Pierre Nivolsky avait tout entendu ; aucune des injures lancées, comme des flaques de boue, à la face des grands-ducs, de la Russie, n'avait manqué son but ; et quand les hommes se turent, il s'aperçut qu'il avait, entre ses doigts, tordu machinalement sa fourchette.

— Tu veux célébrer notre arrivée à Paris, ce n'est pas la peine, va, Daourow. Il y a des gens dans la salle qui sont en train de le faire à leur manière.

Sa réflexion n'eut pas d'écho, ses camarades excités par les vins bavardaient gaiement entre eux.

— Il reste dans les caves quelques bonnes fiasques, expliquait Ghourine, malgré toutes les commissions qui ont siégé pendant plus d'un an à Paris. D'ailleurs, la paix a été faite par des buveurs d'eau.

— C'est pour cela qu'elle est si mauvaise, dit Daourow qui partit à rire comme un enfant.

— A l'hôtel Crillon, continua Ghourine, la délégation américaine avait proscrit le champagne.

— On le sablait chez les petites alliées.

— C'est égal, si j'avais été la France, je me serais défiée d'une paix faite par des amateurs d'appolinaris et d'eau de seltz.

— Sais-tu que pendant les discussions du Traité de Versailles, il n'y avait pas moins de cinq cents officiers anglais et yankees à Paris pour faire la paix : naturellement, ils ont commencé par se faire la guerre.

— Les engagements n'ont pas été durs au moins, fit Daourow.

— Mais si, s'écria Ghourine, principalement sur le front des Champs-Élysées. Les Américains occupaient le secteur de la place de la Concorde, les Britanniques celui de la place de l'Étoile. L'action avait pour objectifs de part et d'autre les meilleurs hôtels ; on s'est battu à coups de dollars et de livres sterling. Toute l'artillerie des caisses publiques cracha ses munitions. Aucun résultat ; les ennemis gardèrent leurs positions ; les Britanniques conservèrent la place forte de l'hôtel Astoria ; les Américains, celle de l'hôtel Crillon. Mais, sois sans crainte, tous ces combats, pareils à ceux du vieil Homère, finirent par des festins. C'est dans toutes les salles à manger de l'avenue des Champs-Élysées que la paix du monde a été faite. La table de la conférence, c'était une table d'hôte.

— Mais, s'exclama Daourow d'une voix rauque, pourquoi nous en a-t-on chassés?

— Nous sommes les pauvres Lazares, répondit Ghourine gravement.

Les pauvres Lazares ! L'expression de Ghourine avait fait tressaillir Pierre. De ces pauvres Lazares chassés des festins des hommes, de la table des riches, la Russie en comptait dix, vingt, cent millions. Cent millions de squelettes vivants, d'assassins et de déments devenus des animaux, fouillant la terre de leurs faces bestiales, de leurs mains voraces à la recherche d'immondices. Cent millions de Lazares mourant de faim dans un univers repu, digérant à son aise, et qui repoussait les pensées lancinantes et les spectacles gênants pour sa digestion.

Et le monde était à ce point accoutumé de voir les cent millions de Lazares agoniser, mourir, qu'il ne cachait pas sa réprobation devant ceux qui, par miracle, échappés de cet enfer, osaient partager leur pain. Pierre se souvenait des imprécations lancées à son adresse, tout à l'heure. Ah ! s'il avait pu !... Mais il n'était plus qu'un petit bourgeois, maintenant.

Ses ennemis étaient partis, non sans jeter sur leur groupe des regards courroucés et il ne restait plus que les trois compagnons et la jolie lectrice occupée à bercer une rose au creux de ses mains nues ; dans le cabaret régnait cette atmosphère capiteuse, trouble

et troublante de fin de souper, quand les senteurs mielleuses des tabacs d'Orient se marient aux parfums adoucis des fleurs, à ceux plus entêtants des femmes, et qu'un tiède engourdissement incite les cœurs à des expansions, à des confidences. Les trois hommes fixaient l'inconnue au front baissé sur son livre, qu'elle ne lisait plus, et sans doute seraient-ils restés ainsi longtemps, si Ghourine, expansif et pour cause, n'avait levé son verre une nouvelle fois :

— Je bois, dit-il tout haut, à celle qui symbolise ici la beauté de Paris.

— Que mille bénédictions tombent sur vous tous, répondit aussitôt la jeune femme en russe.

Elle souriait, découvrant des dents luisantes et serrées. Les hommes s'étaient mis debout dans un même mouvement enthousiaste, exaltés par ces quelques mots exprimés purement dans leur langue.

— Mais, vous parlez comme une vraie Russe !

— J'ai joué pendant trois ans au théâtre Michel, expliqua-t-elle, sans plus de commentaires.

Cette phrase causa chez Ghourine une surexcitation qui n'était pas entièrement due à la présence de la comédienne.

— Faites-nous donc l'insigne honneur, mademoiselle, de présider notre table? demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Je suis pressée, j'ai à répéter, répondit-elle. Mais si cela vous faisait plaisir, ce soir, de venir m'entendre...

Daourow et Ghourine dirent oui, dans un même élan, et Pierre acquiesça par un sourire d'une affreuse amertume, car il pensait à l'autre accueil, à celui des hommes implacables, qui s'érigeaient entre deux bouchées de poulet, si cruellement, les justiciers de la Russie. L'actrice s'approcha de leur table et pressentant, avec la divination des femmes, que Pierre était le chef, lui tendit une carte.

Le lieutenant Nivolsky sourit, se nomma, puis présenta ses camarades et tous trois s'inclinèrent, retrouvant tous ensemble des manières de pages. A quoi la comédienne répondit par une lente révérence comme autrefois les demoiselles de Saint-Cyr jouant *Esther* à la cour du grand roi. Quand elle eut disparu, Pierre, retournant le minuscule bout de carton, lut tout haut :

Mademoiselle Dora LUX

du théâtre Sarah-Bernhardt.

V

Avec cette mobilité qui caractérise le caractère slave, il avait suffi de ce petit bout de carton pour que Pierre Nivolsky se réconciliât avec la vie. Un irrésistible besoin de partir à la reconnaissance de ce Paris dont il venait sur les lèvres de la comédienne de retrouver le sourire le saisit, tandis que ses compagnons laissaient leur imagination flotter dans les vapeurs du martel et la fumée des coronas. Mais quand Nivolsky parla de sortir, tous deux se dressèrent, en vrais soldats, aux ordres de leur chef. Ghourine, raide, les yeux étrangement fixes, tira sa moustache d'une main agitée de tremblements.

— Je vous demande la permission de vous quitter, j'ai du travail, fit-il mystérieusement.

Nivolsky dit avec une froide politesse :

— C'est bien, Daourow et moi irons faire du *shopping*.

Nivolsky alluma un troisième cigare et le chapeau un peu en arrière monta dans une automobile qui descendit les Champs-Élysées. Devant l'hôtel Crillon, ils s'arrêtèrent et sous les arcades les deux amis goûtèrent une fraîcheur de cloître qui contrastait avec le bain brûlant de la place de la Concorde. Rue de la Paix, le cœur de Pierre se serra : il songeait à la lugubre perspective Newsky, empestant comme un cadavre avec ses pauvres échoppes où princesses, généraux, hauts fonctionnaires, hâves, déguenillés, vendaient leurs dernières reliques. Il revoyait les rues désertes que réveillaient seulement les pas des patrouilles, les coups de crosses. C'était le paradis, ici, le paradis des femmes, de la joie, de l'argent. Les boutiques des joailliers étincelaient des mille feux de leurs diamants, des mille éclats de leurs perles ; et les bibelots précieux, les étoffes somptueuses, les bijoux rares, les écailles, les nacres, les bois, les fourrures, toute l'imagination, toute la verve, tout le génie des artisans parisiens — les premiers ouvriers du monde — s'offraient derrière des glaces, dans des devantures dont chacune égalait en splendeur une vitrine de musée. Et comme par enchantement, au-dessus des façades, à toutes les fenêtres s'accrochaient des corbeilles de fleurs, de minuscules jardins suspendus.

Mais cet enchantement n'avait pas de prise sur le promeneur aux bracelets d'or. Il avançait à grands pas d'un air indifférent. On eût dit qu'ayant tout possédé, il avait pesé la vanité de tout.

Cependant son doigt fixa soudain dans l'encoignure d'une porte une plaque de tôle avec les armoiries impériales : l'aigle bicéphale couronné déployant ses ailes aux sept longues plumes et portant entre

ses serres le sceptre et le globe terrestre. C'était l'enseigne d'un fourreur, fournisseur de S. M. le Tsar de toutes les Russies. Nivolsky haussa les épaules.

— Tu vois, Daourow, ce qui reste des cours, fit-il d'un ton ironique. Chaque boutiquier est l'associé d'un prince. Notre Empereur fait encore vendre les renards, les martres du sieur Grünweld ; là-bas, le roi d'Espagne donne une plus-value aux caleçons, aux chemises du père Charmet. En face de nous, le comte de Flandre s'est fait papetier et marchand de cire. Mais c'est la cour de Russie qui tient le meilleur comptoir. Pense donc, acheter des skungs, des zibelines mouchetées de rouge, tachées de vrai sang. Quelle aubaine !

Daourow marchait sans répondre, accablé par les paroles amères de Nivolsky. Maintenant celui-ci s'était arrêté à la devanture de Moquet, le graveur.

— Bon ! Ils ne changent pas souvent leurs vitrines ; voilà un dîner que j'ai eu la bonne fortune d'esquiver, il y a quelque huit ans ; cela n'a pas été commode, je t'assure. Le gros Dotzvoskof en crevait de dépit et je l'ai consolé le lendemain par une boîte de gros clayes.

Daourow rit et s'approchant d'une large carte gravée lut tout haut comme un écolier :

Par ordre de S. A. Impériale le grand-duc Nicolas de Russie et Madame la grande-duchesse Nicolas de Russie,

J'ai l'honneur d'informer... que Leurs Altesses Impériales le prient de dîner à l'hôtel Ritz, le 22 décembre 1912.

Le gérant de la cour
de S. A. Impériale le grand-duc de Russie,

Le général major,
Dotzvoskof.

Il demanda :

— Qu'est devenu Dotzvoskof?

— Lui, il fume sans doute mes cigares à Gênes, dit Pierre avec bonne humeur et il entra dans le magasin.

Le vendeur, d'un coup d'œil, flaira le riche client dans ce grand garçon aux bracelets, comme il devina dans Daourow le modérateur, l'adversaire. Il apporta des buvards gaufrés, rehaussés d'or, des encriers taillés dans le cristal de roche, d'adorables figurines de la Renaissance montées en cachets, des pendulettes dans leur écrin de satin blanc, des boîtes de laque, des sabres d'ivoire et Pierre Nivolsky, à chaque offre du commis, lançait d'un ton indifférent :

— Je prends cela, je prends cela.

Daourow approuvait, sans trouver la force de sourire et quand Pierre lui dit :

— Tout cela nous est nécessaire,
il répondit en s'inclinant :

— Mais certainement.

Pierre examinait d'autres bibelots tandis que le vendeur procédait minutieusement à ses calculs.

— Combien cela fait-il? demanda Daourow à voix basse.

— Quatre mille huit cents francs, répondit l'homme.

Il dut répéter le chiffre : quatre mille huit cents francs d'achats pour le premier jour ! Si le lieutenant entreprenait beaucoup de promenades aussi coûteuses, comment pourraient-ils vivre? Les bijoux devaient se vendre à Paris aussi mal qu'à Rome et Athènes, alors?

— Tu vois que j'ai été raisonnable, dit cependant Nivolsky ; c'est le bourgeois qui commence !

— Très raisonnable, répondit Daourow, ses bons yeux luisants de tendresse.

Et ils reprirent le chemin de Passy...

— C'est le mois des vrais Parisiens, disait Pierre un peu étourdi, le mois des vrais amants de Paris. Les étrangères, certaines jolies perruches du Sud, y jettent une note trop vive, trop crue. La Parisienne seule s'harmonise avec le décor. Tiens, regarde celle-là...

— Où donc? demanda Daourow, préoccupé depuis l'aventure du portefeuille.

— Là, sous ton nez, descendant de ce taxi...

Une femme, fraîche et svelte dans sa robe de toile couleur de blé mûr, payait son chauffeur, vieil homme aux longues moustaches violacées. Daourow, toujours absorbé, allait donner son avis, quand Pierre lui saisit le bras.

— Mais c'est lui ! s'écria-t-il.

— Qui? demanda Daourow.

— Le général Dotzvoskof, le major du grand-duc Nicolas ! s'écria Pierre, d'une voix changée.

— Un de plus, grommela Daourow, un de plus à terre !

Le général Dotzvoskof ! Dans leurs souvenirs, se dressait un homme corpulent, sanglé, chamarré, tout épinglé de croix, et sous leurs yeux surgissait une ruine humaine, maigre, affaissée, avec des bajoues, une peau flasque et rougeâtre de dindon. Et le général déchu retrouvait pour sa cliente son sourire officiel de grand maître des cérémonies.

— Je vais lui parler, proposa Daourow.

— Pour lui dire quoi? fit Pierre d'une voix dure...

Du regard, ils suivirent la voiture qui passa devant le Ritz, devant le même hôtel où le 22 décembre 1912 le général Dotzvoskof,

le chauffeur d'aujourd'hui, priait Pierre Nivolsky à dîner au nom de son auguste maître S. A. I. le grand-duc Nicolas de Russie.

A Constantinople, ils avaient vu pire ! mais là-bas, la détresse russe ne faisait pas tache ; elle était un oripeau pendu parmi tant d'autres, aux façades des bazars. Ici, dans cet ordre, dans ce luxe fait d'harmonie et d'intelligence, Dotzvoskof dressait l'image d'une déchéance irrémédiable : le spectre de la Russie affamée, ruinée, venait de surgir sur ce siège de chauffeur.

Daourow baissa la tête. Pierre Nivolsky martelait le trottoir de son pas régulier de soldat ; tous deux se taisaient. Ils n'avaient plus le courage de rentrer rue des Vignes.

Ils dînèrent dans un restaurant des Champs-Élysées, cachés derrière un massif de fusains qui dressait dans la lumière adoucie du soir comme une muraille d'ombre, séparés de tous par d'autres murailles invisibles plus épaisses encore. Dans les allées du jardin, des mères regagnant leur logis avec un visage apaisé serraient la main d'un enfant qui traînait sur le sable des pas lassés par les jeux ; des couples passaient enivrés de la joie de se retrouver. Tandis que Daourow souriait à ces images, le désespoir entrait dans le cœur de Pierre comme un couteau. Il avait perdu Hélène. Il était désormais condamné à la solitude, à suivre une longue route déserte ; le temps déjà lui semblait affreusement vide sans elle.

Lorsque le valet du vestiaire apporta les chapeaux, Pierre interrogea Daourow :

— Maintenant, que fais-tu?

— Mais ce que vous voudrez.

— Non, tu es libre, je rentrerai seul.

— C'est bien, je rejoindrai Ghourine ; je ne veux pas qu'il fasse la cour sans moi à notre amie, fit-il avec un sourire ambigu.

— Quelle amie?

— Mais celle qui console tous les cœurs russes, notre amie la vodka, repartit doucement Daourow.

— C'est bien, va, dit Pierre.

Il n'avait jamais éprouvé comme ce soir, pareil regret de ne pouvoir se mêler aux autres hommes. Son cigare allumé, il plongeait les mains dans les poches de son veston, quand ses doigts rencontrèrent un morceau de carton ; c'était l'invitation de Mlle Lux. « Voici le sourire et la grâce de Paris, murmura-t-il avec mélancolie, voici notre soirée occupée. » Dix minutes après, il se trouvait devant le Châtelet ; c'était l'entr'acte : des portes du théâtre, s'échappaient les larges flots noirs des spectateurs. Pierre demanda la loge de la comédienne, gravit un escalier sale,

s'engagea dans des couloirs froids, mal éclairés. Il avait l'habitude des théâtres russes, avec leurs serviteurs galonnés, leurs fonctionnaires en uniforme, leurs salons charmants, délicieux abris du plaisir, et ce soir, il lui semblait avancer par les sombres corridors d'une maison de force, entre deux rangées de cellules. On lui désigna dans l'ombre une porte d'apparence louche, avec sa lucarne carrée, couverte d'une étoffe rouge ; une voix qu'il ne reconnut pas cria : « Entrez. » Alors, Pierre Nivolsky aperçut dans une pièce étroite, pauvrement meublée, un jeune homme svelte, dans un uniforme de drap blanc. C'était Mlle Dora Lux, duc de Reichstadt. Elle accrochait une mince épée à la broderie d'or de son ceinturon et cette pure, cette blanche apparition qui surgissait une arme à la main, ressemblait à quelque archange irrité, prêt à combattre dans les nues au nom des justes.

— Altesse, dit Pierre, avec un imperceptible sourire, votre humble sujet vous présente ses hommages.

Avec un geste charmant, Mlle Lux lui tendit ses mains.

— J'aurais parié que vous ne viendriez pas. Je me disais : « Je verrai les autres, peut-être, mais le grand, le grand diable avec ses bracelets et son air de prince, c'est un seigneur de trop d'importance pour une petite comédienne. »

Elle éclata de rire, d'un rire moqueur qui fusa gaiement dans la loge. Pierre fronça les sourcils :

— Il n'y a plus de prince, il n'y a plus de seigneur, chez nous, mademoiselle, dans la Russie républicaine. Voyons, la Russie est en république ! Une république, ma foi, près de laquelle la vôtre, l'ancêtre, la mère, la nourrice de toutes les démocraties, n'est qu'une faible gamine, une gamine de cinquante ans !

— Ce sont les seules que l'on voie au théâtre, je m'y connais, fit Dora Lux. Maintenant, répondez franchement : qu'avez-vous pensé de moi, ce matin?

Tout en interrogeant Pierre, elle cherchait une position à son épée qui lui battait les jambes.

— Des choses atroces, répondit Nivolsky. J'ai pensé que de tels yeux ne pouvaient me mener qu'aux flammes rouges de l'enfer, qu'à l'onde noire du Styx...

— Vous, les Russes, vous n'êtes jamais sérieux, gronda-t-elle.

Pierre hocha la tête :

— Et nous avons raison, la vie n'en vaut pas la peine !

Mlle Lux s'entêta :

— Ce que vous avez pensé, je le sais bien : voilà une effrontée qui me regarde un peu trop ! Figurez-vous que je croyais vous recon-

naître. Je me suis dit, pendant tout le repas — et c'est agaçant, vous savez ! — j'ai vu ce grand garçon-là quelque part, mais où, où? Alors, j'ai cherché, je cherche depuis le déjeuner. Et maintenant, je me rappelle... Dites-moi, n'êtes-vous pas venu, un soir, au théâtre Michel?... c'était au mois de décembre 1916, avec le grand-duc Dimitri.

Pierre ouvrit des yeux étonnés, et fit non, lentement, de la tête.

— Bon, dit Dora Lux, je me suis donc trompée !...

— Voilà tout, fit Pierre, avec un sourire moqueur.

La jeune femme eut un geste joyeux.

— D'ailleurs, cela vaut mieux pour vous, quand on songe comment ils ont fini, presque tous, ces grands-ducs et leur entourage... Et c'est mal ce que je dis là, mais ma foi, je ne les plains pas !

Pierre ricana :

— Vous ne les enviez pas non plus, je suppose.

Et dans ses yeux gris passa une lueur glacée.

— Dieu, que vous avez l'air méchant, s'écria l'actrice. Tenez, venez vous asseoir auprès de moi. Vous êtes de leur parti, hein? Vous ne cachez pas votre jeu, au moins... Moi, je ne vous parle pas politique. Ce n'est pas l'affaire des femmes. Mais, au théâtre, on apprend bien des choses. On entend parler les camarades. Eh bien, vos grands-ducs ne valaient pas cher ! J'ai vu des artistes qu'ils avaient invitées à souper, revenir dans un bel état. Ah ! les sauvages ! Et ce sont ces brutes-là qu'on flatte !

Elle n'acheva pas ; Pierre lui avait saisi les poignets.

— Vous ne les flattez pas, s'écria-t-il. Eh bien ! vous allez en avoir peur !...

D'une main, il avait saisi les deux poignets blancs ; de l'autre, il courbait vers lui la tête rebelle.

Elle cria, tout en lui lançant, par en dessous, des regards inquisiteurs :

— Laissez-moi !... Je savais bien que je vous reconnaissais... Vous m'avez menti... Eh bien ! tant pis, je maintiens ce que j'ai dit, et je n'ai pas peur... pas peur !

Alors Pierre lâcha la comédienne. Pour un moment, il avait oublié son ennui.

Debout, devant sa glace, le front têtu, l'œil furieux, Dora Lux arrangea ses cheveux en désordre. Nivolsky alluma tranquillement une cigarette...

Un poing autoritaire heurta la porte ; on réclamait Mlle Lux pour le trois. Elle se dépêcha, sans un mot à l'adresse du jeune homme, vers la scène... Au lieu d'entrer dans la salle, Pierre descendit

l'escalier à la hâte, heureux de s'évader, de se retrouver seul dans la nuit.

VI

Le lendemain, Pierre en s'éveillant — il était dix heures du matin — aperçut fixés sur lui les yeux flamboyants et soumis de Makar.

— Qu'est-ce que tu fais là? s'écria-t-il.

— Tu le vois, Pierre Ivanovitch, je suis venu voir comment tu étais, fit le serviteur avec humilité, tu m'as fait peur cette nuit.

— Tu es une bonne nourrice, dit en souriant Pierre.

Mais Makar, que l'ironie ne touchait point, répliqua d'une voix sourde comme s'il s'excusait d'une faute :

— J'avais mis mon manteau près de la porte et je me suis couché dessus par terre, comme d'habitude ; j'étais fatigué, tu sais, à cause du voyage et de la vodka. Tu as crié... Oh ! comme tu as crié !...

— Moi, j'ai crié?...

D'avoir à son insu livré quelque chose de soi, projeté un faisceau de lumière sur son cœur fermé, lui fut insupportable.

— Et qu'est-ce que j'ai crié? fit-il après un effort.

— La princesse Hélène était attaquée ; tu disais : arrière, canailles ! Vous ne la toucherez pas ! Son père me l'a confiée, arrière, bandits !... et puis d'autres choses, des choses terribles !...

— Va-t'en, c'est toi qui as rêvé.

Dès que Makar eut disparu, Pierre revêtit une robe de chambre à ramages, serrée par une mince cordelière et se dirigea nonchalamment vers le salon. Il aimait ces flâneries, le matin, au sortir du lit, alors que l'esprit, hésitant entre les visions de la nuit et celles du réveil, flotte dans les demi-réalités, vogue et s'épanouit dans les méandres que dessine la fumée bleuâtre des cigarettes. Occasion qu'il saisissait avec une avidité toute orientale de reculer la minute où il devait entrer dans la vie, agir. Il esquissa un sourire en fixant la table :

« Brave Makar, ah ! celui-là n'oublie pas, murmura-t-il ! »

Non, Makar n'avait pas oublié.....

Sur la cheminée, dans son cadre de cuir, Son Altesse Impériale le grand-duc Ivan fixait sur son fils Pierre un regard si désabusé, si cruel, que le jeune homme détourna la tête, effrayé ce matin encore par ce visage méprisant, qui naguère avait épouvanté son enfance.

Fils du grand-duc Serge, frère du tsar, le grand-duc Ivan était heureusement forcé, par ses fonctions de général inspecteur des écoles militaires, à de longues absences, mais quelles tempêtes à chacun de ses retours.

— Ah ! la Russie peut dormir tranquille, s'écriait-il, ses futurs officiers savent porter corset, danser la polka et boire du kvass. Aussi leurs soldats, à la prochaine guerre, leur obéiront comme on obéit à une femme, à un air de danse, à un verre d'eau-de-vie.

On ne l'apercevait guère dans son splendide palais de Moscou, car le grand-duc passait aux écuries tout le temps qu'il ne donnait pas aux inspections, et c'était du matin au soir des gémissements, des cris qui montaient des cours larges et mornes.

— Voleurs ! bandits ! lançait-il d'une voix terrible. Mes chevaux crèvent de faim. Vous mangez leur avoine, ânes bâtés !

Et quelques instants après, Son Altesse Impériale surgissait, une main crispée sur le manche d'un fouet de chasse, dans les salons de sa femme. La grande-duchesse, entourée de sa cour de fonctionnaires jaunis, séchés d'envie, dont elle était la bonne fée, la providence, s'écriait invariablement :

— Quelle horreur ! Que venez-vous faire dans cette tenue ?

— Je sors de l'écurie, ma chère, répondait le mari, j'étais allé chercher des licols pour vos protégés !

Et il fixait avec mépris les fonctionnaires empressés autour de la grande-duchesse, dans l'espoir d'attraper une place, un galon, le cordon d'un ordre étranger ou russe.

Mais ces incidents se perdaient dans une brume dense et froide ; seul, un acte de cruauté se découpait net, tragique sur ce ciel sombre. Sa mère avait à son service une jeune paysanne, Nitissia, jolie et fraîche, dont les dix-sept printemps réveillaient par leurs chants et leurs danses le vieux palais maussade. Tout le monde aimait Nitissia. Un jour, elle vint, rougissante, solliciter de la grande-duchesse l'autorisation d'épouser un nommé Danilov, jeune commis d'architecte sur lequel les meilleurs renseignements furent fournis. La grande-duchesse donna son consentement, spécifiant toutefois qu'il devait être ratifié par Son Altesse Impériale, alors en tournée d'inspection. Tanissia baisa les mains de sa maîtresse. A son retour, le grand-duc mis au courant de la demande y répondit par un non catégorique. Sanglotante, Tanissia se jeta à ses pieds ; il la repoussa. Elle avoua qu'allant donner le jour à un enfant, elle voulait que celui-ci eût un père à aimer.

— Mais il en aura un, s'écria le grand-duc avec un mauvais rire. C'est moi qui choisis tout ici : les selles pour mes chevaux, les pierres pour mes murs, les étrivières pour les voleurs et les maris pour les jeunesses qui en ont besoin. Il était écrit là, depuis longtemps — et il se frappa le front — que tu épouseras Mitrich.

— Mitrich, l'ivrogne !

— Et qui te dit que ton Danilov crache sur un verre de vodka? Va-t'en, fais venir Mitrich.

Et c'est ainsi que Mitrich, le premier cocher, plus rouge qu'un pain cuit, rond comme une futaille, reçut en même temps que mille roubles l'ordre d'épouser Tanissia. Le mariage eut lieu. Dès le lendemain, Tanissia se cloîtra dans sa chambre et n'en sortit plus, même après la naissance de l'enfant. Les années passèrent. Une nuit, Tanissia disparut et six mois plus tard, on apprit que la mère s'était jetée avec l'enfant dans un étang, aux environs de Samara ; seul, le gamin avait été sauvé. Qu'était-il devenu, le fils de Danilov, le commis d'architecte et de Tanissia, la jolie servante? S'il vivait, quelle haine devait ronger son cœur!

Jamais le grand-duc Ivan n'avait manifesté le moindre regret de son crime. Chaque année le rendait plus dur, plus cruel.

— En ce monde, avait-il coutume de dire, il y a le Christ qu'on trahit ; ensuite, le tsar qu'on trompe ; après, il y a nous, à qui l'on ment, et après nous, il y a les hommes, les esclaves, les chiens qui réclament toujours un os à ronger et qui mordent.

Ce mépris, il l'étendait à sa femme et à son fils dont il fuyait la société. Cependant le jour de la déclaration de guerre, il avait tenu à conduire lui-même Pierre à la gare. On eût dit deux camarades en promenade ; le vieux père avait passé son bras amicalement sous celui du jeune lieutenant. Devant l'église d'Ivan Veliky, le grand-duc dit : « Montons ! » et il repoussa brutalement le pope crasseux qui voulait leur servir de guide. Silencieusement, ils gravirent les marches et parvenus au faîte du clocher, le grand-duc, sans un mot, étendit la main droite, montra Moscou s'étalant comme un lac verdâtre, chargé d'odeurs pestilentielles, hanté par de mauvais génies. Pierre, impressionné par le mutisme et l'aspect douloureux de son père, — qui soudain avait perdu son air méchant — détourna la tête, mais le grand-duc le ramena d'un geste vers la ville :

— Regarde, dit-il d'une voix adoucie ; c'est toute la Russie qui s'enfonce dans les ténèbres. Quelle nouvelle aube surgira? Je ne serai plus là pour la voir.

Il devait, deux ans plus tard, être précipité, la gorge sciée, au fond de ce lac perfide... La grande-duchesse, miraculeusement sauvée, caquetait comme un vieil oiseau, dans un autre palais, dans une autre cage, moins dorée, aux environs de Stockholm.

JEAN VIGNAUD.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE DANS L'EUROPE NOUVELLE

Les événements qui se déroulent depuis 1919 mettent en péril un grand nombre de réalités, plus un grand nombre de notions. Parmi ces dernières, il en est peu de plus menacée que la notion d'*évidence*.

L'évidence, dit Littré, dépend de la clarté de la chose même, tandis que la certitude dépend des motifs de la crédibilité, et d'Alembert observe que l'évidence appartient proprement aux idées dont l'esprit aperçoit la liaison tout d'un coup. A côté de cette évidence philosophique, il y a une évidence sensible, expérimentale, dans l'ordre de la succession des événements par exemple. Étant donnée une certaine disposition des choses, on en voit résulter *évidemment* telles conséquences, et ainsi de suite.

Il semble bien, à entendre raisonner et déraisonner la plupart des diplomates anglais, ou italiens, que cette évidence-là n'est pas aussi éclatante qu'on pourrait le croire, car si jamais traité porta évidemment dans ses flancs un certain nombre d'anticipations, c'est bien le traité de Versailles, et la preuve en est que, dès 1919, huit ou dix écrivains au moins signalèrent les périls où il allait précipiter l'Europe.

Il convient toutefois d'observer que, pendant ce temps-là, d'autres écrivains louaient ses vertus d'apaisement et de concorde, tant il

est vrai que l'évidence la plus aveuglante dépend de l'angle sous lequel on la considère. Le seul dont nous puissions tenir compte est assurément l'angle français, et Versailles, considéré de cet angle-là, ne nous ménage que des perspectives funestes.

La guerre, somme toute, a laissé derrière elle deux grands, deux immenses vaincus, l'Allemagne et la Russie. Par la force momentanée des choses ou par le texte du traité, ces deux nations se voient réduites à un rôle subalterne qui leur répugne d'autant plus qu'elles se sentent, moyennant quelques complicités, la force d'en sortir un jour ou l'autre.

La Russie des Soviets, cet être inattendu et incohérent, bâtard de la diplomatie la plus occulte et d'une immonde révolution, s'est trouvé de telle sorte, dès sa naissance, en marge de l'état civil européen, qu'il échappe aux prises ordinaires. Vivant comme un outlaw politique dans le maquis du droit international, il aspire par lassitude à régulariser sa situation, tout en se cramponnant aux avantages de sa maraude. Son idéal serait d'occuper dans la société organisée, avouable, une place analogue à celle de la marquise de Merteuil et du vicomte de Valmont dans le petit monde des *Liaisons dangereuses*. Une fois reçu dans les meilleurs salons, il y exercerait sans trop de fracas ses métiers de cambrioleur mondain, de parasite, de courtier véreux, et tant de ressources lui permettraient une vie douillette, et prodigieusement amusante.

L'avantage des Soviets, c'est leur impudeur et leur dénuement. Les traités ne les embarrassent pas, ils peuvent tout dire, tout faire, tout promettre, tout discuter. Le chaos de leurs finances équivaut presque à une table rase. La misère de leur économique ressemble à des promesses de forêts vierges. Là où il n'y a plus rien, tout paraît possible. Considérée en elle-même, la Russie soviétique ne serait qu'une gigantesque mauvaise farce et de peu de durée. Appuyée sur l'Allemagne, cette farce devient drame et menace la paix du monde.

Or, le traité de Versailles, en conservant l'Allemagne, en la conservant puissante et humiliée, lui adresse en quelque sorte l'injonction de prendre la Russie pour partenaire. La loi de la faiblesse allemande n'a pas d'autre issue, et on l'a bien vu à Brest-Litowsk. Cette injonction pratique est tellement péremptoire qu'elle surmonte des répugnances infinies. Reportez-vous aux pourparlers russo-allemands de fin 1917, après la révolution de novembre, à Pétrograde. Les deux hommes qui les conduisent, le général Hoffmann, pilier d'absolutisme, et Trotsky, révolutionnaire militant, semblent les moins faits du monde pour s'entendre, et pourtant, à travers les menaces, les pires manœuvres, en dépit d'affreuses méfiances, ils s'entendront. Si le

diable régnait à Moscou et l'archange saint Michel à Berlin, je crois bien qu'ils aboutiraient à un accord, tellement la force des choses les y pousserait.

Une fois l'Allemagne libérée de la guerre par la défaite et la révolution, les manigances reprennent. Dès mars 1919, la *Deutsche Tageszeitung* (du 14) mentionnait une offre d'alliance de la Russie à l'Allemagne, démentie, bien entendu, par le gouvernement de Scheidemann. A ce moment, la Hongrie cousinait avec les Soviets et les prisonniers russes n'étaient pas encore rapatriés. Les Soviets promettaient un secours de 500 000 hommes. Le Reich aurait-il le droit de recruter des soldats parmi les prisonniers russes? L'Allemagne se voyait promettre ses frontières de 1914. L'agitation communiste et spartacienne était alors trop menaçante pour permettre à la combinaison de réussir. La Russie préoccupait toujours, mais le parti qu'on espérait en tirer, c'était celui d'un pays vassal, à la suite d'une expédition militaire dans le genre de celle que le comte de Reventlow préconisait. Seule une Allemagne un peu forte, et rassurée, peut se permettre le luxe de traiter avec le bolchevisme. En 1920, la tourmente une fois surmontée, on se demanda s'il n'y avait pas lieu de reprendre les relations avec les Soviets, et un journal majoritaire, le *Munchner Post*, écrivait ces lignes significatives : « La nouvelle orientation de l'Allemagne vis-à-vis de la république russe doit être le devoir le plus pressant et le plus élevé de tout politicien allemand. » Remarquez à ce propos une correspondance intéressante. L'Allemagne majoritaire, menacée de subversion par les communistes à la solde de Moscou (encore en mars 1922 les émeutes de l'Allemagne centrale seront payées par les Soviets), se rapproche néanmoins de Lénine, au moment même où l'Angleterre, en hostilité ouverte avec la Russie dans le nord de la Perse, reçoit à Londres la mission Krassine,

La guerre russo-polonaise et les victoires de l'armée rouge en juin et juillet 1920 rendirent sensibles à l'opinion allemande les avantages qu'on pouvait espérer d'une Russie à forte armature militaire. A défaut de complot armé, une conjuration diplomatique russo-allemande fut dirigée contre la Pologne, que la victoire de la Vistule vint heureusement tirer d'affaire.

A travers toutes ces allées et venues, la vieille défiance contre les bolchevistes persiste, et à bon escient. En octobre, lors du congrès des Indépendants à Cassel, le gouvernement du Reich dut faire expulser Zinovief, dont les attaques contre Ebert et les amis d'Ebert avaient eu trop de précision et trop d'écho. Sur ces entrefaites la déroute de Wrangel et l'exaltation soviétique, en novembre, pro-

voquent un nouvel accès de frayeur. Au fond, l'Allemagne veut bien se servir de Lénine, mais parce qu'elle ne peut faire autrement, et à condition qu'il ne devienne pas trop agressif à son égard. Débat cornélien. C'est ainsi qu'en janvier 1921 l'homme de Brest-Litowsk, le général Hoffmann, qui en définitive n'avait pu pardonner à Trotsky de lui avoir abîmé sa superbe armée avec de méchants tracts, recommande une expédition contre Pétrograde.

Comme on vieillit ! Hoffmann préconisait une intervention armée sous le commandement de Foch, de Joffre ou de Pershing, destinée à mettre fin au bolchevisme. Il révéla d'ailleurs — et la révélation cadre trop avec les idées allemandes sur la Russie pour être considérée comme tendancieuse — que seule la défaite sur le front occidental avait empêché l'Allemagne d'occuper Pétrograde en 1918 à la suite de l'assassinat du comte Mirbach. Cette incartade du vieux guerrier fut accueillie avec une sévérité marquée. Il retardait par trop. Le docteur Simons se chargea de le lui dire, en plein Reichstag, d'une façon détournée, mais catégorique. Ah ! s'il n'y avait pas ces fâcheux principes communistes, comme on marcherait la main dans la main ! « L'Allemagne, déclara positivement le ministre, est le trait d'union naturel entre la Russie et l'Occident. » Puis, il s'en prit aux États de création *artificielle* intercalés par l'Entente entre Moscou et le Reich. D'après Simons, l'existence de l'Esthonie, de la Lettonie, de la Pologne surtout, « entrave l'évolution *naturelle* », mais il faudra bien que tôt ou tard l'évolution naturelle *reprenne son cours*. L'invite était précise et pressante. Le ministre termina son discours (21 janvier) en déclarant :

Tous les pays reprennent peu à peu leurs relations avec la Russie... même la France a levé les interdictions rigoureuses qui frappaient les relations commerciales avec ce pays. Il en sera bientôt de même de la Belgique et de l'Italie et les États-Unis cherchent à obtenir d'importantes concessions.

Le gouvernement allemand ne peut rester impassible devant de pareilles éventualités. Étant donnée notre situation économique, nous devons essayer de procurer à notre industrie de nouvelles possibilités. Nous ne devons pas conclure hâtivement un accord avec la Russie sous prétexte de n'être pas prévenus par d'autres ; aucun autre État ne pourra négocier avec les Russes en laissant l'Allemagne de côté. La connaissance que les milieux allemands possèdent de la Russie, constitue un tel capital que la collaboration allemande est indispensable. La constitution du gouvernement des Soviets n'est pas pour notre République un obstacle à la reprise des relations. Mais d'autre part, il ne faut pas que la Russie cherche à porter le trouble en Allemagne. Ce n'est pas plus notre tâche de combattre

le gouvernement des Soviets que de le défendre. Nous devons faire en sorte seulement que le peuple russe, avec notre collaboration, sorte de sa détresse.

Bref, le 18 mars, un protocole provisoire fixant l'extension des relations entre l'Allemagne et la Russie des Soviets surtout au point de vue commercial était conclu à Berlin. C'est de cet instrument diplomatique qu'est sorti le traité signé le 3 avril 1922 entre Tchitchérine et Rathenau et exhibé à Gênes quelques jours après, très probablement de connivence avec Lloyd George.

Depuis l'année dernière, le Reich s'était montré on ne peut plus sensible à ce qu'on appelle à Berlin le nouvel encerclement de l'Allemagne par la Petite-Entente et les alliances baltiques. Le 15 juillet, la conférence d'Helsingfors entre les trois ministres des Affaires étrangères des États baltiques et de la Pologne faisait dire à la *Gazette de Francfort :*

L'Allemagne est menacée d'être prise dans un anneau de petits et moyens États qui partira de l'Égée et de l'Adriatique pour aboutir à la Baltique et même à la côte mourmane. La Lithuanie seule reste en dehors. Paris et Varsovie y auraient volontiers inséré l'Ukraine, mais la guerre de l'an dernier a brisé ce projet. Le but de cette fine trame est un nouvel encerclement de l'Allemagne et de l'Europe centrale ; les fils en rayonnent de Paris.

Ces diverses actions et réactions, que peuvent-elles bien constituer sinon une prise de conscience du traité de Versailles? En août, la convention estono-lettono-lituanienne, le rapprochement tchéco-polonais, les désagréments de l'ultimatum, la nécessité de désarmer, tout cela rapproche avec la même violence qu'en 1917 les hommes de Moscou de ceux de Berlin.

L'intrigue est d'ailleurs plus compliquée qu'en 1917, car l'Angleterre, créancière de la Lettonie, et les politiciens de Kovno, plus ou moins stipendiés par le *Reich*, disposent d'un certain nombre de bâtons qu'ils mettent dans nos roues. Et puis, n'y a-t-il pas la Société des Nations et le train des conférences? C'est le 6 novembre 1921 que fut conclu définitivement le traité polono-tchèque.

Les deux ministres Skirmunt et Benes ont déclaré que le traité n'était dirigé contre personne et servait uniquement la paix et le progrès, déclarait alors la *Gazette de Francfort.* C'est toujours ce que l'on a dit. Mais le but de ce traité est d'assurer le maintien des traités de Versailles. C'est chose compréhensible au point de vue de ces deux États, les clauses du traité de paix leur ayant assuré un butin qu'ils cherchent naturellement à conserver. Mais justement pour cela, ce traité est un nouveau maillon dans la chaîne de la politique française. La Pologne se rapproche

par là de la Petite-Entente et la politique tchèque se prépare à aider la politique d'expansion et l'impérialisme de la Pologne. Ce cauchemar des coalitions qui, avant la guerre, oppressait la poitrine de l'Europe, semble grandir encore. M. Skirmunt, en prenant ses fonctions, a déclaré qu'il voulait améliorer les rapports avec Prague. Cela répondait à un signe venu de Paris et il y a réussi. Ce traité vient compléter le cercle que la politique de Paris ne cesse de forger autour de l'Allemagne.

Ainsi donc, de mois en mois, le relief établi confusément à Versailles s'accusait davantage. Certaines obligations sont tellement fortes que cette politique de défense contre la conjonction germano-russe de plus en plus imminente est menée à Varsovie par tout un personnel gouvernemental, d'origine germanophile, à commencer par M. Pilsudski, le chef de l'État, et M. Skirmunt, le ministre des Affaires étrangères. La conférences de Cannes, puis celle de Gênes précipitèrent le mouvement, en dépit de la vieille anxiété :

Que doit faire l'Allemagne? se demandait déjà en décembre la *Deutsche Allgemeine Zeitung*. Doit-elle s'en tenir à ses anciens et nombreux griefs contre les Soviets? Faut-il que notre gouvernement oppose des difficultés à l'initiative courageuse des particuliers qui s'efforcent de renouer quelques fils avec la Russie? Faut-il que la presse allemande soulève sans cesse l'opinion publique contre la Russie des Soviets?

La propagande communiste des milieux russes non officiels joue un moins grand rôle qu'autrefois dans les partis allemands d'extrême gauche. Il ne faudrait donc pas, pour des raisons de pur sentiment, s'opposer à des négociations dont la valeur est d'autant plus grande que l'Angleterre et la France semblent avoir accompli en Russie plus de progrès que ne le laisseraient supposer les bruits qui circulent dans la presse.

En mars, les projets d'alliance polono-finlandais semblent avoir levé les derniers scrupules.

Et maintenant, qu'y a-t-il derrière la façade commerciale du traité de Rapallo et derrière les démentis solennels de Tchitchérine? Très certainement un accord *militaire*. Tout dernièrement, une mission militaire partait de Berlin pour Moscou, en catimini sans doute, mais on ne déplace pas quatre-vingts officiers et leur suite sans que l'affaire ne s'aperçoive un peu.

Les avantages militaires que l'Allemagne peut espérer de la Russie sont importants. D'abord les Soviets ont dans la main une armée de près de deux millions d'hommes. Ensuite, ils disposent de certaines éventualités industrielles. S'il est vrai, comme on l'affirme, qu'un accord secret assure à Krupp la possibilité d'installer à Kiev et en d'autres lieux, des usines de guerre, le fameux désarmement de l'Allemagne, pour lequel nous avons cédé l'occupation du Rhin,

devient le plus inconsistant des songes. D'ores et déjà, une terrible menace plane sur la Roumanie, sur la Pologne. Que vaudraient les ententes baltiques et roumano-slaves contre une attaque russo-allemande qui très probablement déclencherait très vite des agressions turque, bulgare et hongroise? On se le demande. N'a-t-il pas suffi du passage et de la présence de Tchitchérine à Riga, pour que les États baltiques flanqués de la Pologne se décident à intercéder auprès de nous pour la reconnaissance des Soviets?

Voilà ce que nous devons au traité de Versailles et à la conférence de Gênes. Voilà ce que nous devons au maintien d'une Allemagne unitaire et centralisée. En 1922 comme en 1914, le point critique de la paix est à Berlin et rien ne permet d'établir que cette paix soit mieux établie en mai 1922 qu'en mai 1914.

René Johannet.

La question des Détroits.

S'il est une « question » qui soit ancienne et qui, tant elle est délicate et complexe, n'ait pu, depuis des siècles, recevoir une solution satisfaisante, c'est bien celle-ci. Des siècles?... Plus de trois mille ans, à tout le moins, car cette question s'est posée dès le moment où les gens d'Iolchos, la thessalienne, enthousiasmée des prestigieux récits des Argonautes sur la Colchide et ses richesses (1), se jetèrent en foule sur la route qu'avait ouverte Jason, le premier des grands navigateurs, et prétendirent se réserver cette voie maritime en fermant l'embouchure du rapide fleuve d'eau salée qu'on appelait alors l'Hellespont. A quelle époque exactement le nom de *Dardanelles* s'est-il substitué à celui qui rappelait le souvenir de Hellé, la fille d'un chef de clan béotien que le célèbre bélier à la toison d'or emportait en Asie? Ce n'est peut-être pas facile à fixer. Le certain est que ce nom venait de Dardanus, le fondateur de Troie. Troie, ou, pour mieux dire, Ilios, était en effet admirablement placée pour dominer le détroit, élevant ses hautes murailles sur un monticule qui commande l'embouchure du Scamandre et se dresse à quelques kilomètres de la pointe de Koum-Kalessi, celle-là même où nous fîmes descendre, le 25 avril 1915, un régiment pour faire diversion au débarquement du gros de l'armée à Seddul Bahr, sur la rive européenne.

Puissante en peu d'années, Ilios s'était arrogé le droit de barrer le

(1) La Colchide, c'est la Mingrélie d'aujourd'hui, province géorgienne qui s'étend au sud-ouest du Caucase. C'est le pays de Batoum et de Poti : aussi a-t-elle, grâce aux pétroles de Bakou, repris toute son importance d'autrefois.

passage, ou, plus probablement, de le faire payer à chers deniers. Héritiers des Argonautes et connaissant fort bien l'Eldorado de la Colchide, les Hellènes d'Agamemnon n'entendaient point se soumettre à cette servitude ; de là une expédition bien connue et qui dura dix ans. On s'est quelquefois étonné de cette durée. Oserai-je rappeler que, depuis 1912-1913, depuis la guerre dite « des Balkans », mais où, au fond, il s'agissait déjà de savoir à qui, des Grecs, des Bulgares ou des Turcs, appartiendraient les détroits qui nous occupent, il s'est écoulé dix ans sans que la paix règne encore — à peine un armistice ! — sur les bords *ubi Troja fuit*?...

Ne nous imaginons pas, d'ailleurs, que l'on se soit battu sans interruption pendant dix années devant le Sébastopol des Troyens. De cette lutte mémorable l'*Iliade* ne nous peint qu'un épisode. Il y eut, dans ces dix ans, de longues trêves, tout comme il y en a en ce moment même, entre Grecs et Turcs, à quatre-vingts lieues plus à l'est, sur le Sakharia.

Mais ne nous égarons pas dans les souvenirs historiques et descendons, sans plus attendre, sur l'échelle des siècles, jusqu'à 1833, où le tsar Nicolas Ier, profitant de la détresse du sultan Mahmoud, menacé par le pacha d'Égypte, le célèbre Mehemet Ali, imposa à la Turquie le traité d'Unkiar Skelessi. L'autocrate s'engageait à défendre avec ses troupes l'autorité du Commandeur des Croyants, mais celui-ci s'engageait, en retour, à fermer les détroits à tous les vaisseaux de guerre, *hors ceux de la marine russe*.

« La mer Noire devenait ainsi, dit l'historien classique A. Malet comme un immense port militaire russe, d'où les flottes du tsar pourraient, à leur heure, s'élancer sur la Méditerranée, sans courir grand risque d'être atteintes elles-mêmes dans un si sûr refuge. »

Six ans plus tard, Mahmoud ayant voulu reprendre la Syrie à Méhémet-Ali, Ibrahim, fils du pacha d'Égypte et excellent général, mit en pièces l'armée turque à la bataille de Nezib (24 juin 1839). A cette nouvelle, l'Occident s'émut. L'Angleterre et l'Autriche, surtout, redoutaient que les Russes, sous prétexte de secourir les Turcs, n'occupassent Constantinople. La France, elle, s'enthousiasmait pour Méhémet et Ibrahim qui s'étaient entourés de conseillers de notre nation. Je passe sur le conflit qui faillit, en 1840, nous mettre aux prises, après vingt-cinq ans à peine, avec une nouvelle coalition. L'accord de Londres, entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, nous était contraire, réduisant Méhémet-Ali à la seule Égypte, mais, l'année suivante, nous prenions une revanche, au moins sur la Russie, en obtenant des « puissances » et de la Turquie la *convention des détroits* (14 juillet 1841), en vertu de laquelle *le passage du Bosphore et des Dardanelles était interdit aux vaisseaux de guerre*. La marine russe, dès lors, ne pouvait plus sortir de la mer Noire.

Douze ans plus tard tout se trouvait compromis par un retour d'ambition du tsar Nicolas Ier. Prenant prétexte de la nécessité de

régler définitivement la question des Lieux Saints, le souverain russe envoya, en janvier 1853, à Constantinople, le prince Menchikof avec la mission secrète de proposer à Abd-ul-Medjid, successeur de Mahmoud, une alliance offensive et défensive à la condition que le sultan lui reconnût un droit de protectorat sur tous les chrétiens orthodoxes de l'Empire turc. C'était, au fond, la faculté d'intervenir constamment dans les affaires intérieures de la Turquie. Le sultan refusa une offre aussi dangereuse. La guerre éclata aussitôt et, en 1854, l'Angleterre et la France, qui soutenaient Abd-ul-Medjid, concentraient leurs forces de terre et de mer à Gallipoli d'abord, à Varna ensuite. Le 14 septembre 1854, l'armée alliée débarquait à Eupatoria, en Crimée, battait les Russes à l'Alma le 20, et mettait, quelques jours après, le siège devant Sébastopol. Un an après — 8 septembre 1855 — la forteresse russe tombait en notre pouvoir et, le 30 mars 1856, *le traité de Paris neutralisait la mer Noire.* Ni la Russie ni la Turquie n'y pouvaient désormais avoir aucun vaisseau de guerre, aucun arsenal. Le sultan restait, bien entendu, chargé de la défense des détroits et du maintien de leur neutralité.

Nos défaites de 1870 allaient d'ailleurs permettre à la Russie — sortant enfin de son « recueillement » — de dénoncer la clause pesante et humiliante de la neutralisation de la mer Noire. L'Angleterre se résigna à subir cette revanche de sa rivale (conférence de Londres : février-mars 1871) qui lui faisait déjà sentir le tort qu'elle avait eu de nous laisser accabler par l'Allemagne. Et, en fait, les choses en sont restées là, en ce qui concerne la mer Noire et les détroits, jusqu'à la grande guerre, en dépit des conflits de 1876-78, de 1898 et de 1912-1913, en dépit des traités de San-Stefano, de Berlin, de Bucarest, en dépit des révolutions intérieures des États balkaniques et de la Turquie.

Dans cette brève revue des « précédents » diplomatiques — particulièrement importants ici, comme on va le voir, — laissons de côté le récent traité de Sèvres puisque l'on est tombé d'accord sur son invalidité, et arrivons tout de suite aux résultats de la conférence qui s'est tenue, à la fin de mars, entre les trois ministres des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Italie.

C'est le 26 mars que les trois ministres ont établi les propositions qui pourraient servir de base à un traité nouveau. Voici celles qui concernent le régime des Détroits, ou, plus exactement, *le régime du détroit des Dardanelles*, car — chose assez surprenante — il n'est que très peu question du Bosphore dans la lettre adressée aux trois gouvernements d'Athènes, de Constantinople et d'Angora, peut-être parce que les deux rives de ce dernier détroit restent, en tout cas, dans les mains des Turcs, et cette raison n'est pas absolument suffisante, on s'en convaincra tout à l'heure.

Dans les Dardanelles, donc, la rive asiatique, seule, appartiendra complètement à la Turquie, « mais dans des conditions qui, grâce

à l'établissement d'une large zone démilitarisée, rendront impossible, dans cette région, tout projet militaire hostile (*sic*) » (1).

Le vague, voulu peut-être, de ces expressions, ne permet pas d'affirmer que les conférents aient entendu borner la « démilitarisation » au désarmement et au démantèlement des ouvrages qui bordent le détroit. Peut être souhaitaient-ils qu'il ne pût y avoir dans la zone démilitarisée qui, pour eux, se confond avec le sandjak actuel de Tchanak, aucun élément susceptible d'entreprendre une action militaire, quelle qu'elle fût. Un peu plus de précision n'eût donc pas été inutile, d'autant plus qu'il n'est pas bien certain que la limite nord du Sandjak en question s'étende jusqu'au débouché des Dardanelles dans la mer de Marmara, un peu au delà de Tchardak.

Mais poursuivons l'exposé des dispositions prises par les ministres alliés. La rive européenne du détroit, constituée par la longue presqu'île de Gallipoli, appartiendra aux Grecs, comme le voulait déjà le traité de Sèvres. Mais la péninsule sera tout entière démilitarisée, *bien* qu'elle doive être placée sous la garde d'une « *force alliée* d'occupation ». Malheureusement le texte publié ajoute cette phrase : « en vue d'assurer la libre entrée des détroits », ce qui laisse supposer que cette *force alliée* — pourquoi pas *interalliée*, — y aurait-il là quelque sous-entendu fâcheux?... — sera installée surtout à la pointe de la presqu'île, à Seddul-Bahr, point de débarquement du corps anglo-français, le 26 avril 1915.

Les conférents semblent d'ailleurs — et c'est assez naturel, après tout — avoir été hantés par le souvenir de la malheureuse expédition qui leur coûta tant de pertes et dont l'échec a donné tant d'orgueil aux Turcs. « Les intérêts de la paix, disent-ils, et la sécurité de l'avenir exigent que l'Europe ne soit jamais plus exposée aux périls et aux sacrifices qui lui ont été imposés en 1914 et dans les années suivantes par la fermeture des Dardanelles. »

Voilà qui est fort bien. Mais la fermeture du Bosphore serait-elle donc chose indifférente? Comment se fait-il qu'au sujet de ce passage de la mer de Marmara dans la mer Noire, on ne trouve dans le document que nous commentons, que ces quelques mots : « Sur la rive asiatique du Bosphore, la zone démilitarisée sera limitée à la zone neutre actuelle. » Et la rive européenne, de Stamboul même à Roumili Kalessi? Cette rive conservera-t-elle son armement, qui n'est point médiocre et dont l'efficacité s'augmente du fait que le Bosphore est fort étroit, sensiblement plus étroit que les Dardanelles?

Et cependant l'intention des alliés semble bien être qu'il n'y ait point de différence entre les précautions prises dans l'un et dans l'autre cas : « La navigation dans *les détroits*, disent-ils, sera

(1) Il semble que l'on se trouve là en présence d'une traduction de texte anglais, diffus et imprécis, à l'ordinaire. Au reste, le récent traité de Washington est un curieux modèle du genre.

placée sous le commandement d'une commission internationale, etc... »

« Cela ne sera rien », répondra-t-on peut-être à notre remarque sur l'intérêt du déminement complet du Bosphore. N'oublions pas le mot célèbre de Talleyrand : « Cela vaut mieux encore que le Canal. »

Quoi qu'il en soit, et pour examiner maintenant les choses, d'un point de vue plus général, les dispositions prises par les ministres — qui se sont fait assister, de leur côté eux-mêmes, par des experts militaires — se bornent par de prêter le flanc à la critique.

Est-il, d'abord, bien conforme aux vues généreuses et assurément sincères des auteurs des propositions du 26 mars, qui prétendent fonder la paix du « proche Orient sur des bases solides », de mettre ainsi en présence, face à face sur chacune des rives d'un détroit resserré, les canons modernes et actuels qui, tous les deux, commandent dans son intégralité le libre passage de ce précieux fleuve marin? Ces rives seront démilitarisées, c'est entendu ; les forts et batteries seront désarmés et évacués à coups de mines. Il n'y aura, d'ailleurs, à user du détroit, aucun navire de guerre — de surface au moins. Mais, quand Turcs ou Grecs le voudront, au moment d'une crise politique et dans « la période de tension », ils amèneront, soit dans le presqu'île, soit dans le Sandjak de Tchanak, de l'artillerie semi-lourde, mariable et mobile, qui, le cas échéant, jouerait le même rôle que dans la journée du 18 mars 1915 (1), où des pièces de ce genre gênèrent beaucoup les Alliés. La plus grande largeur du détroit, en effet, n'excède pas 7 000 mètres et, aux étranglements, à Tchanak-Nejara, par exemple, la distance d'une rive à l'autre descend jusqu'à moins de 2 000. Rien de plus aisé, par conséquent, même sans faire intervenir les appareils aériens — les documents diplomatico-militaires les oublient presque toujours — que de se bombarder efficacement par-dessus les eaux profondes et rapides, d'un beau bleu sombre, des Dardanelles.

Et d'autre part, s'il s'agit pour l'un des riverains du détroit — qui sait, peut-être des deux à la fois : on a vu de ces alliances surprenantes, dans le presqu'île des Balkans, justement... — s'il s'agit d'empêcher le passage d'une force navale, quoi de plus facile et sans aucun préparatif particulier, que de couler au courant, qui porte toujours vers la mer Egée, les mêmes mines dérivantes qui, le 18 mars 1915, coulèrent entre *Bouvet* et les deux cuirassés anglais *Océan* et *Irrésistible*? Ce sont ces pertes impressionnantes qui paralysèrent la flotte combinée, beaucoup plus que les avaries que le canon avait pu infliger à quelques autres navires de haut bord.

Non seulement on peut mouiller ces mines de n'importe quelle

(1) « ...Les batteries de campagne, dissimulées dans les fourrés de la côte, nous battaient presque à bout portant, avant même d'avoir vu et de se déployer fréquemment, sans que, trop occupés par l'artillerie lourde des grands forts, nous eussions le loisir de les rechercher et de les détruire. » (Rapport de l'amiral Guépratte.)

pointe un peu saillante du détroit, mais même il est loisible de les jeter à l'eau en se postant dans la mer de Marmara, à l'ouvert et dans l'axe du détroit. De l'entonnoir Kara Bouroun-Sarkoï, les engins iront tout droit, à deux ou trois nœuds de vitesse, dans le goulet qui commence à Gallipoli-Tchardak. Et que pourront à cela les contingents alliés préposés à la garde du bec de canard de la presqu'île, du côté de Seddul Bahr? Au moins faudrait-il que ces détachements fussent postés à l'étranglement de Tchanak-Nagara dont j'ai déjà parlé. Là — à condition d'occuper les deux bords — ils pourraient, avec une facilité relative, tendre des filets qui retiendraient la majeure partie des dangereux engins. Mais alors, comment passeraient, sans crainte d'avaries pour leurs hélices, causées par les filets d'acier et sans crainte de contact avec les mines arrêtées là, les unités de combat à carène profonde de la force navale considérée? C'est un cercle vicieux.

Or, c'est justement pour les Alliés, pour les Anglais surtout, le sujet des préoccupations les plus fortes que de garder la faculté de faire remonter des navires de guerre jusque dans la mer de Marmara, jusqu'en vue de Constantinople. C'est qu'en effet il n'y a rien de changé, au fond, en ce qui touche du moins le point particulier qui nous occupe, depuis plus d'un siècle, depuis 1807, lorsque les sept vaisseaux de sir John Duckworth franchirent brusquement les Dardanelles pour venir imposer à la Sublime-Porte l'alliance britannique contre Napoléon ; qu'ils se heurtèrent, devant Stamboul, à de fortes batteries rapidement édifiées et armées, par la mission militaire française, Sébastiani en tête ; et que, repassant le détroit après deux semaines d'infructueuses menaces, ils subirent cette fois — ils ne pouvaient plus bénéficier de la surprise ! — de très graves avaries et des pertes de personnel très sensibles. Quoi que l'on fasse, en effet, il sera toujours difficile d'user des Dardanelles dans un but de guerre tant que l'une ou l'autre des rives de ce détroit sera occupée par une puissance en possession de moyens militaires d'une sérieuse valeur.

Supprimer les *défenses permanentes* de ce dangereux défilé, c'est quelque chose, beaucoup même, accordons-le ; ce n'est pourtant pas assez, à une époque où, mieux encore et plus vite qu'en 1807, on peut organiser une défense efficace avec de puissants « moyens de fortune ». Il suffit de créer, tout près de la limite de *la zone démilitarisée*, des magasins pourvus d'engins modernes appropriés au but visé.

Qu'auraient donc dû faire les Alliés? Observons qu'ils avaient — Français et Anglais, du moins — un égal intérêt à laisser *les Turcs seuls* sur les détroits pour cette simple raison que ceux-ci n'ont pas et n'acquerront pas de sitôt les facultés d'organisation qui seraient nécessaires pour créer, entretenir et renouveler, suivant les progrès de l'armement, les moyens de défense improvisée dont je viens de parler. Leur tempérament moral ne s'y prête pas, tandis que, pour les Grecs, la même question posée doit se résoudre au-

jourd'hui par l'affirmative. Ils ont suffisamment fait leurs preuves.

Or, l'Angleterre a plus besoin que jamais de la liberté complète des détroits — Bosphore compris — pour reprendre le jeu de sa politique du pétrole qui l'attache aux principautés caucasiennes, dont à la vérité, on ne sait encore si elles seront « indépendantes » — donc, sous l'influence anglaise — ou soumises à la Russie ; disons plutôt à la Moscovie soviétique, car la véritable Russie, c'est l'Ukraine, la « Rouss » des siècles passés, à qui Moscou impose aujourd'hui une république communiste dont le peuple ukrainien ne veut à aucun prix.

Il y a d'ailleurs une autre raison — et que le gouvernement des soviets connaît bien — qui pousse invinciblement la Grande-Bretagne vers cette antique Colchide redevenue l'Eldorado oriental, après trois mille ans : c'est qu'en mettant la main sur la contrée qui s'étend entre Bakou et Batoum, entre la mer Noire et la Caspienne, elle réussira enfin à se créer la base d'opérations dont elle a besoin pour menacer le flanc de la ligne d'opérations contre les Indes qu'organisent les Moscovites au travers du Turkestan et, très prochainement, au travers de l'Afghanistan.

Enfin les Anglais, s'ils tournent des yeux ardents vers le fond de la mer Noire, n'entendent pas se désintéresser des rives nord et ouest du vieux Pont-Euxin. La Crimée et Sébastopol, l'Ukraine, avec son blé et son fer — sinon son charbon — la Roumanie et son pétrole, là encore, et son Danube, artère de l'Europe centrale, les préoccupent fort. Et, nous aussi, ces pays nous occupent, mais pas assez, pas d'une manière aussi suivie, aussi persévérante, aussi compréhensive que celle qui marque l'effort de la politique britannique. Nous n'avons pas encore bien senti, par exemple, le capital intérêt que nous avions à nous attacher l'Ukraine, j'entends l'Ukraine honnête, l'Ukraine rurale, l'Ukraine des paysans, petits propriétaires, qui ressemblent si fort aux nôtres et sur lesquels le communisme n'a point de prise. Mais si nous avons oublié qu'un grand Français, le duc de Richelieu, gouvernait Odessa, il y a un peu plus de cent ans, nous nous souviendrons sans doute des intérêts considérables que nous avions, avant la grande catastrophe, dans la riche région minière et industrielle du Donetz ukrainien.

Et, au demeurant, la France a-t-elle une politique du « proche Orient » autre que celle de ne pas désobliger les ambitions britanniques, autre que celle — et il a bien semblé qu'il y eût là contradiction — d'évacuer au plus vite la Cilicie en négociant avec le gouvernement d'Angora, particulièrement ennemi de l'Angleterre?

Amiral DEGOUY.

LES LETTRES

LES MUSES ET LA RAISON

Je n'ai pas été surpris, ouvrant le magnifique *Marsyas* de François-Paul Alibert, de lire en épigraphe deux vers de Moréas :

Que diverse est la chance et l'attente peu sûre
Alors que nous passons la commune mesure

et aussi cette phrase de Charles Maurras : *Seigneur, il te fallait que je souffrisse jusqu'à la mort;* j'avais toujours imaginé qu'Alibert était nourri de la beauté des *Stances* et aussi de la pensée de l'auteur d'*Anthinéa*. Aussi, voulant parler du poète de *Marsyas* il est impossible que j'oublie celui des *Inscriptions* dont de belles pièces viennent de nous être redonnées, ces jours-ci, dans les *Pages littéraires choisies* publiées par Édouard Champion. Maurras dont Joachim Gasquet, quelques jours avant sa mort, me récitait avec enthousiasme les vers, François-Paul Alibert, l'auteur du *Cyprès blessé*, méritent d'être goûtés ensemble. Comme Maurras, comme Alibert, Pierre de Nolhac témoigne, dans ses sonnets, d'une connaissance et d'un amour très noble de la poésie. Il me plaît dans une chronique de voir ces trois noms réunis. Voici en effet trois poètes qui sont défenseurs d'un ordre romain et français. Le bel éclat de tel poème d'*Inscriptions* luit gravé dans quelque ancien marbre. A côté, les cyprès d'Alibert croissent, mélancoliques et sacrés, non loin de la Méditerranée et les poèmes de Nolhac disent que la France, héri-

tière de la civilisation, doit la maintenir. Ainsi, les poètes français composent un chœur qui, pour être moderne, n'oublie aucune des anciennes lois du grand art des Muses.

Un poète, mon contemporain, comme je lui parlais des *Inscriptions*, me dit qu'il s'était toujours souvenu, comme d'un merveilleux plaisir, de quelque matin d'avril, qu'il passa, voici trop de printemps, à deviser avec Charles Maurras, sous des oliviers, non loin d'éclatantes salines, et à deux pas du chemin qui, venant de Martigues, passe auprès de la maison dorée du poète-philosophe et s'en va vers la mer. L'azur était sans pareil. De la pensée éclatante et ferme de son contradicteur, mon ami me dit, comme de ce matin et de ce paysage, avoir toujours gardé l'image. Bien des idées naturelles et justes datent pour mon ami, jusque-là anarchiste dans ses goûts, de cet entretien. Innombrables sont ceux sur qui le critique et le lyrique d'*Anthinéa* ont exercé cette influence. Aujourd'hui elle est partout. Bien des jeunes poètes qui s'efforcent d'écrire de beaux vers français ne savent pas ce qu'ils doivent à Maurras ; mais, mon ami se souvient de ce temps où le désordre était général. Seul l'instinct régnait. Par Maurras, comme par ses amis de l'école romane, tout un ordre fut sauvegardé.

Cet esprit si sûr de la nécessité des institutions qui assurent la continuité des civilisations n'est pas fermé aux mélancolies. Nous le verrons dans ses vers. N'a-t-il pas dit : « *Le grand cas de notre destin qui n'est peut-être que la mort* » ? mais, à ce destin, tout de suite, il oppose la doctrine mistralienne de la continuité. Continuité de la raison, beauté de l'ordonnance, culte de la perfection, tels sont les dogmes maurrassiens. Qui ne se sent captif de ces passages de la *Naissance de la raison* dans *Anthinéa* : « *Pallas d'Athènes se fait homme chaque fois que l'homme fait usage de la raison* », et encore de cette phrase : « *Le véritable plaisir naît d'un rapport de proportion et d'harmonie* »? Magnifique doctrine qui s'anime dans la prose de Maurras où l'on sent toujours une secrète cadence et un rythme, comme la respiration d'une déesse, au corps couvert de légers plis admirablement distribués. Quand il dit « *qu'il faut ordonner et distribuer à propos* », on croirait un sculpteur antique qui nous parle ; on comprend que cette pureté du goût, cet équilibre de sentiment et de raison, le fassent toujours penser aux maîtres les plus hauts ; Phidias, Homère, La Fontaine, Racine ont réalisé pour lui toute perfection. Remarquez que ces choses avaient été sues, mais il fallait les redire, et Maurras les a dites avec une merveilleuse passion lucide. Il a rendu vivantes des admirations nécessaires qui avaient disparu. Par là, il a rendu à la poésie française d'inestimables services.

Je ne crois pas, par exemple, me tromper en pensant que l'œuvre de Maurras a été utile dans la formation de l'admirable talent de François-Paul Alibert.

Je n'ai pu m'empêcher, comme je lisais ce petit volume des *Inscriptions* qui s'ouvre par une page en prose, très belle, à la mémoire de Gasquet, d'évoquer le souvenir de ce Maurras, jadis salué par Anatole France qui louait

L'air latin qui nourrit la limpide pensée
Et favorise au jour sa marche cadencée.

Entre le Maurras critique de l'école romane, et le poète des *Inscriptions*, quelle belle et admirable continuité de doctrine et de lyrisme !

Maurras aurait pu se contenter de servir la poésie par ses études sur Dante et sur Mistral, par son affection que, dans toute son œuvre, on retrouve pour l'œuvre de La Fontaine. Il a écrit, comme un chant, au milieu de ses durs travaux, poussé par son lyrisme intérieur, ces vers des *Inscriptions* que, par bonheur, lui arracha Gasquet ; vers d'un rythme serré, d'un sens pressé où, comme un chef-d'œuvre surtout, on se plaît à relire et à méditer la poésie intitulée : *le Cyprès.*

Jours appesantis d'un souvenir sombre,
Tout me fait trop mal :
Ensevelissons nos restes à l'ombre
Du cyprès natal.

O roi des jardins, de pampre et d'olive,
De roses vêtu,
Orgueil et pudeur de l'âme plaintive
De moi voudras-tu?

. . . . . .

Tu peux m'accorder la paix de ton ombre,
Ami fier et pur,
Et m'incorporer à ton signe sombre
Debout dans l'azur.

Beaux vers que l'on peut réciter longtemps, ainsi que ceux des *Stances*, animés de tristesse, baignés de sagesse aussi, comme le sombre cyprès est entouré de lumière.

*
* *

Fr.-Paul Alibert est, lui aussi, le grand poète des cyprès. Il chante *le Cyprès blessé*, l'arbre des morts où se plaisent, devant quelque soir limpide, les roucoulements des colombes de Vénus. Il groupe, autour de l'image de cet arbre magnifique qui compose, sous le ciel latin, d'inoubliables tableaux, les profonds sentiments qui animent le cœur de l'homme. Par le cyprès qu'il chante, F.-P. Alibert communie avec la terre natale, avec les souvenirs de ceux qui reposent dans le cimetière du village que je vois sous la belle lumière du Languedoc ; et un dialogue, chargé d'émotion et de lyrisme, s'engage entre le cyprès et le poète. Le cyprès parle à celui qui doit quitter la terre natale. Partout le voyageur emporte le souvenir de ses morts et l'image du cyprès qui veille sur leur repos ; et le cyprès, nous dit le poète, se souvient du voyageur. Celui-ci revient-il un jour, après bien des jours, le cyprès lui parle encore. C'est un très beau poème que cette *Complainte du cyprès blessé;* la nature évoquée est toujours présente ; les sentiments sont ceux qui font vivre les races ; les vers se déroulent balancés comme la tête de l'arbre splendide aux vents de nos pays latins. Il y a un éclat lucide dans ces grandes périodes d'Alibert, dans cette syntaxe superbe d'un pur écrivain. Ce n'est pas seulement d'ailleurs dans cette *Complainte du cyprès*, mais aussi dans *le Deuil des Muses* et dans son volume du *Buisson ardent* qu'Alibert se montre un incomparable poète. Il l'est aussi par beaucoup de ses vers, peut-être les plus beaux, publiés dans des revues depuis quelques années, et dont on attend qu'il les rassemble.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Alibert s'est révélé un de nos meilleurs poètes français. Son livre, *le Buisson ardent*, déjà ancien de plus de dix ans, mérite d'être admiré. Quelquefois, il est vrai, trouve-t-on presque trop de science poétique chez l'auteur. Quelquefois? Rarement d'ailleurs. Il y a dans ce livre les plus belles influences ; on y sent le culte des plus grands poètes ; de Ronsard, de Chénier, de Racine, de Mallarmé aussi. Toujours d'ailleurs un très haut sens lyrique soulève ces fières compositions. On voit à travers ces périodes noblement composées le sourire de la terre chargée de moissons, les lignes du Languedoc et de la terre de l'Aude où a vécu Chénier enfant et le reflet de ces fontaines dont, telle celle de Limoux, le poète des *Élégies* s'est plus d'une fois souvenu.

Dans un vers digne de Chénier, Alibert dit :

Écoute la fraîcheur bruissante de l'ombre.

Mais ce sont surtout ces jardins classiques, presque italiens, lieux mélangés de nature et construits par les hommes dont Alibert, à cette période du *Buisson ardent*, a tiré les plus purs effets. Il a chanté ces architectures d'eaux, de balustres, de pins, qui, sous le ciel de Nîmes, s'étagent en parfaites proportions, dans le *Jardin de La Fontaine*. Il a dit ce grandiose Pérou de Montpellier, si merveilleusement dessiné, devant les Cévennes, où tout dit la gloire de Louis XIV et de la France ; mais il a aussi chanté les sources de Lectoure qui coulent sur une terrasse qui domine toute la Gascogne, comme il a célébré le laurier de Daphné, le laurier qui est, avec le cyprès, le plus bel arbre des Latins.

Jamais d'ailleurs le paysage n'existe en dehors de l'idée. L'art d'Alibert est, à dose égale, intellectuel et sensible. L'émotion est toujours d'une extrême intelligence. Dans les eaux de ces sources, réelles et symboliques, le poète, partant d'un pur paysage, passe insensiblement (Alibert a un sens extrême des transitions) à quelque méditation. Ainsi est ce poème à la source Fontélié :

O mère, toujours vierge, ô courage, ô beauté,
J'élèverai bien haut, vers ton cœur indompté,
Mon cœur trempé trois fois à ta vertu profonde,
Substance incorruptible et divine du monde.

Poète qui pourrait être oratoire et qui ne l'est jamais, dont l'éloquence, la belle éloquence, est toujours enrichie d'une musique merveilleusement rare, tel est F.-P. Alibert. Sa langue est, de plus en plus, voisine de la perfection. Alibert est le seul poète de ce temps capable d'employer, sans se perdre, de magnifiques périodes et toujours de les finir sur un vers d'une tonalité admirablement subtile, nuancée et profonde. Cet art est très noble, c'est-à-dire simple d'aspect, mais, au fond, extrêmement raffiné. Alibert me paraît, ainsi que Paul Valéry, un des plus étonnants artistes en vers français que possède notre époque. De Racine, il a étudié cette sonorité qui n'a jamais trop d'éclat extérieur, mais infinie si on l'écoute et qui se prolonge en un murmure musical à peine voilé. Il n'y a guère qu'exacte harmonie dans le son de ses vers. Ils sont presque toujours l'image de la perfection.

Poète français, mais admirateur de l'ordre et de la composition romaine, ainsi doit être jugé Alibert. Il n'a rien de grec dans ses compositions toujours longues et qui savent être belles dans leur déroulement. Alibert doit être nourri de Lucrèce, de Virgile. Son art, d'une apparente froideur pour les lecteurs superficiels, est gonflé d'une émo-

tion qui le rend propre à des méditations passionnées sur des paysages, à des discours qui ne sont jamais creux, ce qui est un miracle, dans l'art de la poésie. Qu'il chante *la Fontaine de Vaucluse*, *les Soirs de Rome*, Alibert me semble un maître, un grand maître, et les lecteurs de cette revue, qui ont lu l'admirable *Tombeau de Keats*, ne pourront pas me contredire. Dans le même genre, telle *Elégie romaine* est un chef-d'œuvre. A quelque merveilleux Corot fait penser cette poésie dont il est difficile de citer un fragment, mais dont voici la belle fin :

Or, d'un pas déclinant, l'après-midi s'achève,
Et, sur l'air plus léger, la lune qui s'élève
Frissonne, et de nouveau nous invite à chercher,
Par ces chemins de lierre appendus au rocher,
L'ombre des pins sacrés et des lauriers illustres
D'où l'on peut, s'accoudant et rêvant aux balustres,
Suivre un noble horizon qui se succède, et voir
Rome se fondre en or dans la brume du soir.

On comprendra sans doute que, voulant étudier l'auteur de tant de poèmes si magnifiquement ordonnés, j'ai eu du plaisir à le louer en compagnie de Charles Maurras. Alibert a puisé plus d'une leçon dans la lecture d'*Anthinéa*. Il a voulu, et il y a réussi, s'élever à un art plein de raison et qui reste cependant sensible, où l'intelligence joue un rôle pathétique.

Peut-être a-t-on abusé du grand nom de Poussin ; cependant il est juste, à propos d'Alibert, de se souvenir d'un des plus beaux tableaux du maître, peut-être le plus beau, en tout cas celui qui se rapproche le plus de notre sujet, l'étonnant *Apollon, la Muse et le Poète*, placé avec raison par les conservateurs du Louvre au centre de la salle française ; art doré, plein d'intelligence et de calme volupté. Le poète sous un arbre qui fleurit, près aussi du sombre laurier, écoute les voix que lui dicte Apollon, tandis que la Muse lui permet la douce expression par le chant. Ainsi doit être l'idée que se forme de son art F.-P. Alibert. Il est un de ceux qui font penser à la méthode du peintre français et romain qui disait : *Je n'ai rien négligé.*

Par la publication récente de *Marsyas*, F.-P. Alibert vient d'ajouter enfin de nouvelles raisons à celles qui nous font, depuis longtemps, admirer son art. *Marsyas* est un drame d'un lyrisme qu'un secret génie et une admirable forme rendent pathétiques. Sans les dons d'Alibert, *Marsyas* eût bien risqué de n'être qu'un exercice de rhétorique, qu'une composition ; mais Alibert donne une vie nouvelle à ses

héros. La Fontaine ainsi fit revivre Adonis. Le sujet de *Marsyas* me fait toujours penser à la belle peinture de Raphaël, à l'attitude de mépris du dieu debout dans sa beauté pour le chant de celui qui pourtant enchantait les bergers. Résumerai-je le *Marsyas* d'Alibert? Marsyas, fils de Cybèle, ayant ramassé la flûte de Minerve (prologue), fit retentir les bois et les campagnes d'un chant si merveilleux que, de partout, les pasteurs accouraient pour l'entendre. Apollon en fut jaloux. Il défia Marsyas dans un combat dont les Muses devaient être les arbitres. Si Marsyas était vaincu, il devait subir la justice des dieux. Il l'éprouva cruellement. Dans le second acte, Alibert évoque la terre et les fontaines pleurant Marsyas qui, écorché, pantelant, suspendu aux branches d'un arbre, a senti s'abattre la terrible colère d'Apollon. Mais, quand il fut descendu aux enfers (troisième acte), Marsyas, ayant compris que l'art des hommes ne peut pas égaler celui des dieux, retrouva dans l'acceptation et la sagesse l'amitié de celui qui préside au grand ordre des cités, tel que le veulent aussi les Muses, amoureuses d'une juste hiérarchie et ennemies de la confuse liberté.

Ainsi Fr. P. Alibert, à son tour, illustre cette loi des gradations dont parle Edgar Poe, dans un passage que Maurras plus d'une fois a cité. Le drame, sous son symbole, contient une mystérieuse sagesse. Que goûter le plus? Est-ce une extrême perfection, une connaissance des lois de la poésie? Ou bien cette inspiration, ce don, sans lesquels tant de science serait froide et privée de ce beau mystère qui règne dans toute grande œuvre. Il est difficile, même après plusieurs lectures, de séparer une scène, de la mettre au-dessus d'une autre. Il n'y a pas de morceau dans cette tragédie. Les chants des bergers qui sont de calmes *Églogues;* la scène où les pasteurs, la terre entière pleurent la mort de Marsyas, la nature éplorée qui appelle le héros d'une voix suppliante : « Marsyas ! Marsyas ! » atteignent à une émotion magnifique. Que citer de ce drame d'un lyrisme si profond? Dans la difficulté que j'éprouve, je vois une preuve de cette perfection extrême ; chaque vers s'attache, comme rivé par une nécessité, au vers qui précède, s'enchaîne d'une façon qui ne peut être rompue. Lisez, et surtout relisez *Marsyas*. J'ouvrirai le volume plus d'une fois.

* * *

Nous avons joint aux noms de Maurras et d'Alibert celui de M. Pierre de Nolhac. Non, certes, que son art ressemble absolument à l'art du merveilleux poème de Maurras que j'ai cité ou aux

Élégies romaines de F.-P. Alibert. Peut-être est-il un peu plus parnassien parfois ; il est loin de l'être toujours. Une sainte émotion l'anime. Le culte de la latinité, l'amour de la France inspirent cette belle suite de sonnets et ces *Vers pour la patrie*. Historien de Versailles, grand humaniste, connaisseur de tout ce que le passé a laissé de magnifique, historien aussi de Ronsard, M. de Nolhac a d'autres grands titres à l'admiration. Par ses sonnets, on le retrouve fidèle à ses goûts. Il est de ceux qui doivent placer dans le plus profond de leur affection ces vers éternels de Du Bellay :

France, mère des arts, des armes et des lois.

Par des œuvres comme celles de Maurras, d'Alibert, de Pierre de Nolhac, une grande tradition est sûre de ne pas s'éteindre ; et, comme je finissais cette chronique, c'est aussi le poème de Xavier de Magallon, *l'Ombre*, à la mémoire de son fils, qui m'a apporté cette certitude : nobles et grands vers, parmi les plus touchants qu'aient inspirés la guerre — et parmi les plus beaux ! (1)

Marc Lafargue.

(1) Ch. Maurras, *Inscriptions* (Librairie de France). — F.-P. Alibert, *la Complainte du cyprès blessé; le Deuil des Muses ; Marsyas* (Polère, édit., Carcassonne). — Pierre de Nolhac, *Vers pour la patrie* (Émile-Paul, édit.). — X. de Magallon, *l'Ombre* (Librairie de France).

L'HISTOIRE

L'ARMÉE DE LOUIS XIV

Si le Grand Roi revenait sur terre et s'il prenait la peine d'étudier nos institutions politiques et sociales, il serait sans doute bien surpris de la facilité avec laquelle la République lève et recrute ses armées. Les appariteurs municipaux collent sur les murs de chaque commune de grandes affiches blanches ornées de petits drapeaux tricolores et voilà le mécanisme en mouvement. Établissement des listes, conseils de revision et de réforme, mise en route des conscrits, répartition du contingent, tout se fait sans peine, sans heurt et sans autre bruit que celui des fanfares et des chansons dont retentissent les abords des mairies et des gares. En cas de guerre, toute la population mâle en état de porter les armes emplit les dépôts régimentaires, où les états-majors puisent selon les besoins.

Au dix-septième siècle, pareille organisation aurait paru monstrueuse. Au vrai, elle était proprement inconcevable. Aucun acte de Louis XIV, si solennel fût-il, n'aurait pu faire ce que fait aujourd'hui un décret signé *Maginot*. Nos grand-pères avaient le droit de n'être soldats qu'autant qu'il leur plaisait et le roi ne pouvait les contraindre à prendre du service, s'ils n'aimaient ni la gloire, ni la bataille. L'armée se recrutait — au moins en théorie — d'une seule façon : par engagements volontaires.

Le problème, certes, n'était pas facile à résoudre. Durant les périodes calmes, on s'en tirait sans trop de difficultés, les formations permanentes étant fort peu nombreuses ; la Maison du Roi, composée

pour une grande part de gentilshommes, et quelques vieux régiments. En temps de crise, l'affaire se compliquait. A la fin de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, il y avait sous les armes : 150 000 fantassins et 30 000 cavaliers. En 1702, au début de la guerre de Succession d'Espagne, les effectifs atteignent 220 000 hommes et ils s'accroissent encore par la suite, soit par création de nouvelles unités, soit par renforcement des unités existantes. Et il fallait en plus combler les vides creusés par les canons ennemis !

M. Georges Girard, archiviste-paléographe, dans une thèse savante et brillante (1), a étudié dans le détail toutes les questions de service militaire pour la période qui va de 1701 à 1715. Son livre n'est pas seulement un ouvrage de solide érudition, c'est aussi un tableau de mœurs vivant, pittoresque et coloré.

Chaque année, d'octobre à avril, les colonels mettent en congé un tiers de leurs officiers subalternes et les envoient à l'arrière avec mission de chercher et de trouver des recrues. Naturellement, ces six mois doivent être bien employés. Si, à la date convenue, les capitaines et les lieutenants ne présentent pas aux commissaires des guerres un contingent de beaux gars solides et en bonne santé, ils sont mal notés, sévèrement admonestés, parfois même punis d'une amende et cassés de leur grade. S'ils se rendent coupables de supercherie et de fraude, la peine peut aller jusqu'à l'emprisonnement. Aussi s'appliquent-ils à remplir convenablement leur charge. Tout est mis en œuvre pour attirer et séduire les amateurs.

Sur la grande place du village, on a placardé une belle affiche où se profile la silhouette caracolante d'un cavalier à tricorne et à perruque, campé sur quelques lignes de gros texte dont la teneur ne varie guère ; au garçon avide de goûter la vie des camps, on promet un uniforme splendide, tout cousu d'or ; une haute paye généreuse emplira ses poches d'écus tintants et trébuchants ; comme il ne pourra sans cesse boire du vin frais et jouer aux boules, on lui donnera aussi un maître de mathématiques, un maître écrivain et un maître à danser. Rendez-vous à un cabaret voisin : *Pomme de Pin*, *Plat d'Etain* ou *Croix de Trahoir*. Le sergent-recruteur y tient son quartier général. C'est un fort gaillard richement habillé, à la mine réjouie et à la trogne fleurie. Il trône derrière une large table chargée de verres et de flacons. Un naïf s'approche, non point pour s'engager, mais « pour voir », pour s'informer. Il s'attable, interroge, bavarde. Quelqu'un propose de boire à la santé du roi. On trinque. C'est fait. Un civil

(1) Georges Girard : *le Service militaire en France à la fin du règne de Louis XIV ; Racolage et Milice* (1701-1713). 1 vol. in-8° de 332 pages. Chez Plon.

qui a porté la santé du Roi en compagnie d'un militaire est enrôlé. S'il ne veut pas rejoindre son corps, on peut l'emmener de force.

Certains recruteurs dédaignent ces gros es ruses. Ils opèrent alors comme opéraient il n'y a pas bien longtemps encore, sur la terre classique du libéralisme, les officiers chargés de procurer des matelots à Sa Majesté Britannique. Ils recourent tout de suite à la violence. Agissant isolément ou par petits groupes, ils parcourent les campagnes, guettant sur les grands chemins, au coin des bois, les passants solitaires ou attardés qu'ils attaquent et enlèvent après les avoir solidement ligotés. Laboureurs, compagnons en déplacement, bourgeois en voyage, tout leur est bon. Rondement menées, ces opérations ne comportent pas, sur le moment du moins, de grands risques. Pour un audacieux qui se défend et blesse ses agresseurs, combien de pauvres gens brusquement assaillis et désarmés n'ont d'autre ressource que de céder à la force, en attendant que le Roi soit averti?

Dans les villes où la prudence est nécessaire les recruteurs ont recours à l'obligeance de leurs habituels auxiliaires et complices : les aubergistes. Tout bon cabaret à soldats comporte un *four*. Le four est un cachot ou mieux une cave où l'on pousse le malheureux tombé dans les filets du recruteur et où on le garde au secret absolu, jusqu'à ce qu'il consente à donner sa signature. Il y en a un à Paris, rue Gilles-Cœur, à l'enseigne de la *Croix de Malte;* un autre rue de l'Hirondelle, au bout du pont Saint-Michel, annexe du cabaret de la *Grande Pinte*. D'autres fois, ce sont de simples chambres soigneusement verrouillées et gardées. Le 4 avril 1707, à 9 heures du matin, un boulanger est hélé par une femme qui, de sa fenêtre, lui fait igne de monter. Il se laisse tenter. Il pénètre dans l'immeuble et il tombe sur un capitaine de cavalerie qui l'emprisonne. En juillet 1711, un moine de l'ordre de Cîteaux entre au cabaret de la Croix de Malte. Il est entraîné dans le four où, après lui avoir ôté ses lettres de prêtrise, on le force à signer son enrôlement sous la menace du pistolet.

Quelle était l'attitude du gouvernement royal en présence de ces menées? En vérité, il était fort embarrassé, pris entre le désir impérieux d'avoir des soldats et le devoir non moins considérable d'assurer la liberté et la sécurité des peuples. En général, « pour ce qui est des mensonges destinés à attirer les naïfs, il ferme les yeux ». Tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre ! Tant pis pour ceux qui croient mener au régiment une vie de bombances, de fêtes et de plaisirs ! Tant pis pour ceux qui souhaitent servir dans la cavalerie et qui, leur enrôlement signé, se trouvent fantassins !

Mais lorsqu'il y a tromperie effrontée, scandale ou violence, l'État intervient pour punir les coupables et libérer les recrues. Un

sieur Duplessis, capitaine au régiment de Castelmoran, est cassé et mis en prison pour avoir séquestré un balayeur. En 1712, la police découvre un *four* dans la petite localité de Saint-Arnoul, près de Paris, et elle le démolit.

Quand les autorités tardent à intervenir, les populations savent fort bien se défendre elles-mêmes. En 1712, en Normandie, des militaires qui veulent emmener un berger sont entourés par une quarantaine de paysans et assommés à coups de pierre et à coups de trique. Des villages entiers se soulèvent pour des expéditions de ce genre. En 1705, un officier nommé Fitton ayant enfermé chez un sieur Lartigue neuf jeunes gens, l'archiprêtre de Caixon réunit ses paroissiens et accompagné d'une centaine de bourgeois porteurs de « fusils, pistolets, hallebardes, hautbolans, haches, poignars, bourdons et autres armes », il se rend à Liac où habite Fitton. Ils arrivent en pleine nuit, au clair de la lune, assiègent la maison, enfoncent les portes, rouent de coups le recruteur et son sergent et délivrent les prisonniers, sauf deux qui veulent à toute force aller au service.

L'exemple de ces deux hommes nous prouve au moins que tous les soldats de Sa Majesté n'étaient pas enrôlés de force. M. Georges Girard le reconnaît, mais il ajoute aussitôt : « ... Ces volontaires, un seul les enrôle : le racoleur Misère. C'est à lui que, malgré tout, les armées doivent de ne pas complètement dépérir. » Je suis bien certain que les régiments de Louis XIV étaient, pour une bonne part, formés de sans-travail. Cela est naturel. La diminution du paupérisme est même généralement donnée comme un des principaux avantages des armées de métier.

Cependant, il y a autre chose. Et M. Girard, qui cite volontiers la Relation de l'ambassadeur prussien Spanheim, aurait pu très bien l'indiquer. Parlant du recrutement, Spanheim dit en effet qu'il est beaucoup facilité « par le génie de la nation assez inquiet et porté au changement et aux nouveautés, d'ailleurs qui ne manque pas de courage ».

La bravoure, le goût du risque, l'amour de l'aventure, la noble ambition de bien servir le Roi et la France, voilà qui faisait, sinon la quantité, tout au moins la qualité des armées de Denain et de Villaviciosa !

* * *

Les ministres de Louis XIV connaissaient mieux que personne les inconvénients et les défauts du système de racolage en vigueur : pertes de temps, grosses dépenses, difficultés de surveillance, proportion très élevée de déserteurs, incidents sans cesse renouvelés et, en fin de

compte, résultats très incertains. Les troupes qui combattent à la frontière ou sur le territoire national peuvent à la rigueur s'en contenter ; celles qui servent sur les théâtres extérieurs, Italie ou Espagne, ne le peuvent pas, trop éloignées qu'elles sont du royaume. Il faut leur donner les hommes qu'elles n'ont ni le temps ni les moyens de chercher. C'est pour elles que pendant toute la guerre de Succession on a levé la milice.

La milice est comme la lointaine ébauche de notre service militaire obligatoire. En cas de danger pressant, le Roi avait le droit d'appeler aux armes tous les habitants du royaume. En fait, cette mesure n'était jamais prise. Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, les paroisses avaient dû fournir quelques régiments qu'encadrait la noblesse locale. Mais ils n'avaient, pour ainsi dire, pas vu le feu. On les avait réservés pour le service des places et la garde des communications.

Le 26 janvier 1701, une ordonnance royale annonçait la résurrection de la milice, mais en spécifiant cette fois que les miliciens pourraient être employés sur les champs de bataille. Pour la première fois, donc, on risque une assimilation de principe entre la milice et l'armée de métier. Des levées eurent lieu tous les ans par tirage au sort jusqu'à la paix. Elles furent d'une importance très variable : de 9 800 hommes à 33 345, en tout 260 000, en quatorze ans. C'est fort peu, si on se rappelle que la population de la France se montait à environ vingt millions d'habitants.

Eh bien ! cette faible contribution à la défense du pays parut aux Français un abus épouvantable, tant les sujets du roi tenaient à leurs libertés et à leurs privilèges. Le peuple, patriote et royaliste, est résolument hostile au principe du service obligatoire parce qu'il considère l'armée comme un monde à part et qu'il n'admet pas qu'on le contraigne à faire un métier qui n'est pas le sien. Qu'on prenne des mercenaires ! Qu'on fasse aux gueux, aux oisifs, aux libertins, aux risque-tout des offres suffisantes pour les attirer et les retenir ! Mais qu'on ne viole pas les droits des Français ! Devant l'hostilité générale qui se manifestait de toutes les manières — retards, réclamations, procès, poursuites, désertions, émeutes, révoltes, assassinats — le gouvernement fut obligé de battre en retraite. En 1708, il laisse aux paroisses la liberté de remplacer les hommes par de l'argent. En 1715, la milice est supprimée et si au temps de Louis XV et de Louis XVI elle est rétablie, on ne l'envoie plus à la bataille. Elle est laissée à l'intérieur.

Ayant étudié, en détail, les embarras du règne de Louis XV, M. Georges Girard conclut en affirmant la supériorité des armées nationales sur les armées de métier et du service militaire obligatoire

et universel sur le système des engagements volontaires. J'avoue ne pas bien comprendre cette préférence. Si le service militaire universel a une supériorité, c'est une supériorité toute bureaucratique : il est simple, régulier, uniforme, absolu, facile à manier, n'exigeant ni discernement, ni imagination. Sous Louis XIV on considérait comme un abus d'envoyer au régiment un homme qui ne voulait pas faire des armes son unique profession. Avec le service militaire universel, l'abus est devenu la règle. Où est le progrès? C'est le service universel qui a donné aux guerres l'aspect atroce qu'elles ont aujourd'hui : celui d'une ruée de peuples s'écrasant les uns contres les autres et s'exterminant sans pitié. Il n'est pas question, bien entendu, de nier la nécessité actuelle d'une grande armée nationale. C'est là une question politique sur laquelle tous les bons esprits sont d'accord. Mais est-il bien utile de condamner avec tant d'énergie le système militaire de Louis XIV, alors que nous sommes contraints d'en supporter un autre cent fois plus pénible?

Comment se fait-il alors qu'il ne suscite pas une opposition au moins égale à celle qui s'élevait avec tant de fracas au dix-septième siècle? C'est que nous sommes beaucoup plus dociles, beaucoup plus faciles à gouverner que nos pères. Depuis la Révolution, nous nous faisons de la liberté une idée tout à fait inconsistante. Être libre, cela consiste pour nous à voter une fois tous les quatre ans. Dans l'intervalle, nous abdiquons totalement notre souveraineté entre les mains de l'administration qui a été créée par Bonaparte et qui, tant bien que mal, continue à fonctionner à la manière napoléonienne. Les sujets du grand roi appelaient libertés un certain nombre de garanties concrètes, positives, bien définies, qui les protégeaient contre les empiétements du pouvoir et qui avait une existence autrement réelle que notre liberté mystique et théorique. Et ces libertés-là, on les défendait à coups de fourche et, au besoin, à coups de pistolet. Le droit de ne pas aller à la guerre en était une.

Je soumets à M. Georges Girard ces quelques réflexions comme un témoignage de l'attention et de l'intérêt avec lesquels son livre a été lu. Encore une fois, c'est un ouvrage qui fait grand honneur à celui qui l'a écrit.

Pierre Gaxotte.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

MONSEIGNEUR DUCHESNE

La littérature nous a donné, en général, du prêtre catholique, deux images également fausses. L'une, grossière : l'homme noir qui jette le trouble dans les familles, le sombre conspirateur décrit par Eugène Sue, l'ennemi du progrès, de la civilisation et de la société moderne. L'autre, bienveillante : un brave homme, très peu orthodoxe et pas du tout théologien, qui fait ses dévotions au Dieu des bonnes gens et qui enverrait tout le monde au paradis, sentimental, sympathique, d'une simplicité un peu niaise mais aimable s'il est curé de campagne et s'appelle l'abbé Constantin, d'une causticité savoureuse et non moins aimable, si MM. de Flers et de Caillavet l'élèvent à la pourpre et s'il s'appelle le cardinal de Mérance.

Si l'on se forme une idée du prêtre d'après le théâtre et le roman, on incline à ranger ceux que l'on connaît dans une des catégories que nous venons d'indiquer. C'est ainsi que Mgr Duchesne était, aux yeux de beaucoup, une sorte de Mérance érudit, ayant de la religion tout juste ce qu'il en faut pour avoir le droit de s'occuper des choses religieuses, pour ajouter quelque piment à des railleries qui n'épargnaient ni le Pape ni l'Église, et pour ouvrir le ciel aux mécréants après en avoir exclu des saints d'une authenticité douteuse.

Il a souffert de cette réputation. Il le confiait, au lendemain de son élection académique, à ses compatriotes de Saint-Malo : « Je me suis vu attribuer, murmurait-il, de prétendus traits d'esprit, en réalité des propos ineptes et inconvenants, à l'adresse de personnes augustes et vénérables.

Ceux qui se sont livrés à ces exercices m'ont fait beaucoup de peine. » On aime à le lui entendre dire. Il eût été trop douloureux de penser que tant de médiocres brocards contre Mgr de Cabrières, son concurrent, ou contre Pie X, étaient vraiment de lui. Les bons mots de Mgr Duchesne, comme la plupart de ceux que l'on prête à M. Clemenceau, ont été fabriqués par des journalistes. Mais on ne prête qu'aux riches, et, peut-être, dans cette légende, y avait-il un peu de sa faute. Il avait de l'esprit et n'était pas fâché de s'en servir. La malignité humaine, dont il faut toujours se méfier, a vite fait de glisser du venin dans ces flèches légères.

Il avait de l'esprit et le prodiguait dans ses conversations, car l'objet de ses travaux ne lui permettait guère d'en user dans ses livres. Mais quand l'occasion s'offrait à l'écrivain d'exercer sa verve, il ne manquait pas de la saisir. Un joli article qu'il publia en 1882 sur l'Ecclésiaste de Renan montre assez bien sa manière : « C'est moi, Renan (Ernest), je suis l'auteur de Kabeleth. La métempsychose n'est pas une fable vaine. Avant d'être professeur d'hébreu au Collège de France et d'épigrammes au Palais-Mazarin, avant même de gouverner l'Empire romain sous le nom de Marc-Aurèle, j'ai été professeur à Jérusalem..., je demeurais sur le chemin des jardins du roi, comme qui dirait les Champs-Elysées de Jérusalem. Les cavaliers de la cour du roi Hyrcan distrayaient mes regards. Parfois, je les laissais errer plus loin, sur les tombeaux épars dans la vallée de Josaphat. Toutes ces contemplations et certaines expériences d'une vie déjà longue engendraient en moi une sorte de mélancolie sceptique; las de porter le poids de mes pensées, je finis par m'en décharger sur un rouleau de parchemin que l'on trouva longtemps après ma mort dans le coin de quelque secrétaire. Un rabbin complaisant, mais un peu myope, déclara le livre inspiré et le mit dans la Bible. Dieu a permis que je revinsse au monde sous l'écorce d'un hébraïsant pour étudier ce phénomène curieux d'inspiration et me convaincre une fois de plus, par la fortune de mes boutades, que tout est vanité. »

Soupçonnera-t-on de renanisme quelqu'un qui se moquait ainsi de Renan? Mais les méchantes langues ont réponse à tout et diront que c'était de sa part moins de l'inimitié que de la concurrence. On l'a bien comparé à Voltaire! Charles Le Goffic a suggéré un autre rapprochement. Comme le portrait d'Erasme décorait, avec celui de Mommsen, le cabinet de Mgr Duchesne au palais Farnèse, l'auteur de Dixmude aperçevait une ressemblance entre le prélat et cet Erasme, sceptique et croyant, téméraire et circonspect, brouillé avec Luther comme Mgr Duchesne avec Renan, mais qui trouva le moyen d'être à la fois le favori du Pape Léon X et du schismatique Henri VIII. « De tels hommes, dit Le Goffic, nous semblent des abîmes de contradictions. Ils sont courants

parmi les Bretons (experto crede !) *qui concilient en eux tous les contraires et sont les plus hégéliens des mortels. »*

Louis Duchesne était né, en effet, le 13 septembre 1843, au pays de Lamennais et de Chateaubriand, d'une famille de marins où se transmettait de père en fils une foi profonde. Son père pêchait la morue. Il rêva de naviguer sur une autre barque, celle de Pierre. Dieu l'attirait, mais aussi la science. Il penchait vers le séminaire, mais aussi, parfois, vers l'École polytechnique. Un vieux maître qu'il consulta, lui répondit : « C'est une tentation. Devenez prêtre d'abord, vous servirez ensuite la science et Dieu par vos deux vocations. » L'Église a besoin de savants comme elle a besoin d'apôtres. La science n'éloigne de Dieu que les âmes orgueilleuses. Mgr Duchesne devait rester fidèle à sa double vocation.

Il s'installa sur le terrain de l'érudition. Élève, puis maître de conférences à l'École des hautes études, professeur à l'Institut catholique de Paris où il occupe pendant dix-huit ans la chaire d'archéologie et d'histoire du christianisme, enfin directeur de l'École française de Rome, il publie de nombreux travaux qui lui valent, en 1888, *un siège à l'Académie des inscriptions, et, en* 1910, *un fauteuil à l'Académie française : des articles dans le* Bulletin critique, *un Mémoire sur sa mission au Mont-Athos,* la Crypte de Mellébaude et les prétendus martyrs de Poitiers, les Anciens catalogues épiscopaux de la ville de Tours, *une édition du* Liber Pontificalis, *les* Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, *l'*Origine du culte chrétien, *etc., et cette* Histoire ancienne de l'Église, *qui fut condamnée par un verdict de l'Index.*

C'est alors que bien des gens eussent été enchantés de voir Mgr Duchesne en conflit avec l'autorité spirituelle. Il les détrompa et se soumit humblement. Ce savant était d'abord un bon prêtre. Ceux qui ne l'ont jugé que d'après certaines hardiesses l'ont mal jugé. Il n'avait pas grand respect pour certaines traditions locales et diocésaines, et peut-être prit-il un malin plaisir, trop de plaisir, à effaroucher les chanoines qui en gardaient le dépôt. Mais son œuvre n'est pas une œuvre de démolition. Étienne Lamy l'a caractérisée d'un trait fort juste, en l'accueillant à l'Académie française : « Vous avez soufflé les cierges des petites chapelles, mais vous avez éclairé de feux la nuit des grandes routes. Vous avez mis en doute le superflu des dévotions traditionnelles, mais vous avez mis hors de doute l'essentiel de l'histoire religieuse. » Son tort fut peut-être d'avoir jeté en pâture au grand public des controverses si délicates. L'appréciation d'Étienne Lamy est exacte, parce qu'Étienne Lamy envisageait l'ensemble d'une œuvre qui, dégagée de ses négations apparentes, témoigne, en fin de compte, pour la foi. Mais combien de lecteurs, ne s'arrêtant qu'au détail, risquent d'être troublés! L'Église n'a pas peur

de la vérité, mais elle est prudente. Quand elle interdit un livre, c'est souvent pour ce qu'on pourrait en induire plutôt que pour ce qui s'y trouve. La preuve en est qu'elle accorde volontiers aux catholiques avertis une autorisation qu'elle refuse à la foule.

Bref, il y avait, chez Mgr Duchesne, une intelligence sceptique et une âme religieuse. La foi du charbonnier n'était pas la sienne. Aux temps évangéliques, il eût demandé, comme Thomas, à voir et à toucher les plaies de Jésus. Mais cette intelligence et cette âme ont fait, en somme, bon ménage, tout en ayant l'air de se contrarier, et, si l'on y réfléchit, il est précieux de constater que tant de patientes recherches, des investigations si minutieuses, une critique si incisive n'aient pas entamé le dogme ni fait subir le moindre déchirement à la robe sans couture. « Tous vos chemins mènent à Rome », lui disait encore Étienne Lamy. Il y est allé lui-même, il y a vécu, il devait y mourir, et, comme l'a observé finement M. Georges Goyau, dans ce cadre de Rome il a fait besogne d'archéologue, besogne conservatrice par excellence. « La critique souvent démolit, mais l'archéologie restaure. La critique lacère les fallacieux manuscrits qui prétendent étayer des traditions vénérables; et puis, l'archéologie, soudainement, exhume de vieilles pierres qui les confirment. »

Et lapides clamabunt... *Mgr Duchesne n'était pas insensible à leur voix, ni à l'appel des glorieux souvenirs dont la Ville éternelle est remplie. On a raconté que, pendant le dernier congrès international d'archéologie, une messe fut célébrée à la catacombe de Domitille, dans la basilique en ruines des saints Nérée et Achillée. Il fut invité à prendre la parole, mais, devant tout ce qu'évoquait un pareil lieu, sa voix s'arrêta et des larmes lui échappèrent. Ceux-là seuls en éprouvèrent quelque surprise, qui n'avaient pas lu, ou qui avaient oublié, le début de son livre sur les* Origines du culte chrétien : « *Les vieux rites sont doublement sacrés; ils nous viennent de Dieu par le Christ et par l'Église, mais ils n'auraient pas à nos yeux cette auréole qu'ils seraient encore sanctifiés par la piété de cent générations. Depuis tant de siècles, on a prié ainsi! Tant d'émotions, tant de joies, tant d'affections, tant de larmes ont passé sur ces livres, sur ces rites, sur ces formulaires! Oui, vraiment, je suis heureux d'avoir travaillé à mettre en meilleure lumière une antiquité si sainte. »*

Pour le faire mieux connaître, il faut citer encore la touchante réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi, plutôt que de dire la messe chez lui, il se rendait chaque matin dans une petite église proche du palais Farnèse. « C'est, dit-il, afin d'avoir devant moi quelques âmes de femmes pieuses que je sente prier avec moi. » Il n'y a pas un des « bons mots » de Mgr Duchesne qui vaille ce mot-là. C'est que les premiers,

plus ou moins authentiques d'ailleurs, comme nous l'avons dit, venaient de son intelligence sceptique et que l'autre a jailli de son âme religieuse. Si les circonstances ont voulu qu'il montrât son intelligence plus que son âme et qu'il tînt le difficile emploi de prélat fonctionnaire, académicien et libéral, ne perdons pas de vue ses hautes vertus sacerdotales. On trahit toujours le prêtre, quand on essaie de le laïciser. Le plus notoire, comme le plus obscur, puise sa force, ses consolations, ses plus réelles et plus douces joies dans l'amour divin.

★★★

Musiciens d'ailleurs.

New-York crie par la voix des gazettes : « C'est moi qui suis le centre musical du globe. — Non, c'est moi, » réplique Londres. Mais Paris, comme au temps de Mozart, de Chopin, de Liszt, de Rubinstein, de Meyerbeer (lisez leurs lettres intimes), est toujours la ville que préfèrent les musiciens. L'atmosphère de liberté artistique que l'on respire à Paris est séduisante pour les compositeurs étrangers. C'est elle qui les attire ; et c'est à Paris que de nos jours un Stravinski, un Malipiero ou un Albeniz ont pris conscience de leurs destinées.

Comme au plus beau temps du dix-huitième siècle, où quelques salons littéraires rassemblaient les forces vives de l'Europe et permettaient aux traditions occidentales de prendre contact avec les nouveautés de Moscovie ou des Indes lointaines, il est à Paris un salon où viennent s'affronter toutes les esthétiques de l'univers musical. Au long des étagères chargées d'incunables, d'éditions princeps et de curiosités manuscrites qu'a su rassembler M. Henry Prunières, l'on voit deviser Stravinski et Ravel. Honegger aux yeux sombres y rencontre Tansman doux et félin. Burlingame Hill vient tout exprès d'Amérique pour y voir Edward Dent, champion de la renaissance anglaise. Silencieux, Albert Roussel écoute la voix sonore de Falla, et l'œil perçant d'Émile Vuillermoz suit l'ardente mimique de Koussevitzki. Erik Satie, grave comme un proviseur de province, opine aux théories chorégraphiques de Levinson. L'on entend le groupe des lorgnonnés — Florent Schmitt, Paul Le Flem, Louis Aubert, Boris de Schlœzer — commenter une mélodie de Poulenc que déchiffre Slivinski. Dans une glace, Georges Migot vérifie sa ressemblance faciale avec Debussy. De loin Galanis croque Alfredo Casella et son profil de gerfaut. Et voici entrer les trois derniers venus à la conquête de Paris : méditatif, le Polonais Karol Szymanovski ; viril et râblé, le Hongrois Béla Bartok ; long et volubile, le Russe Serge Prokofiev.

Szymanovski, dont le public parisien ne connaît pas encore une note, mais qui lui sera révélé à la fin de ce mois, est salué par les Polonais comme un Messie. Le mot, qui est de Tansman son compa-

triote, touche juste. Car Szymanovski est le premier Polonais, depuis Chopin, qui ne fasse point de marqueterie musicale, mais qui révèle une nature de créateur. Tout son art se fonde sur la logique, logique qui n'est pas toujours celle de la tradition. Il est grave, presque tragique ; il ignore l'humour, le pittoresque, la couleur locale et l'exotisme. Quand il joue les *Mythes*, il ne vise point, malgré les sous-titres suggestifs : *Narcisse*, *Nymphes* ou *Satyres*, à la description bigarrée ; mais c'est la poussée libre d'un flot. Il a le sens de la forme, de la grande forme harmonieuse et dégagée ; il y a du Latin en lui. Dédaigneux des notations rapides autant que du développement cérébral, il vise, en ce qu'elle a de plus humain, à la noblesse, et sans effort il rejoint, sur un plan harmonique différent et sous une forme absolument neuve, celle de Chopin.

Comme Szymanovski en Pologne, Bartok remonte, en Hongrie, à un passé national, par delà l'italianisme du vieil Erkel, en plongeant aux sources vives de la mélodie populaire purement hongroise. Voyageur, il a noté les chants des paysans et les a rassemblés durant des années. L'influence de ces vieux airs, toujours soustraits à la mode occidentale, a été décisive sur sa musique : elle lui donne ce contour neuf et vigoureux qui a séduit les auditeurs des concerts du Vieux-Colombier. Essentiellement mélodique, telle est la nature de Bartok, mais non pas selon cette mélodie des dilettantes qui s'adapte sans effort, et tout en dormant, à la plus obtuse des trompes d'Eustache : c'est une mélodie qui court sans souci de la coupe classique, suivant les lois sans code de la mélopée populaire hongroise. Bartok pense en mélodies, horizontalement, comme on dit. Dans sa sonate pour piano et violon qui vient de nous être révélée, violon et piano suivent leurs routes jumelles mais distinctes, s'entrelacent, se prennent, se quittent, et le heurt des dissonances, choquant pour quiconque essaie, à tort, d'y penser par accords verticaux, disparaît pour qui sait suivre le jeu de cette double bande sonore.

Prokofiev, qui est le plus jeune des trois, s'est imposé à l'attention parisienne depuis une ou deux années. Jusque-là, la jeune école russe, celle qui groupe les compositeurs de trente à quarante ans, était ignorée. Les grands concerts ne vivent d'ailleurs que sur le fonds du groupe des Cinq (Borodine, Rimski-Korsakov, Balakirev, César Cui, Moussorgski), des talents aimables de Liadov et Liapounov, des formules de Glazounov, des fadeurs de Tchaïkovski et des solides vétustés de Glinka. Quelques chefs d'orchestre ont tenté d'acclimater Scriabine. Mais l'œuvre des compositeurs russes dans la force de l'âge et du talent, — si l'on excepte Stravinski dont le génie rythmique, tout discutable qu'il puisse être, a fini par s'imposer, — cette œuvre reste lettre morte. A l'heure présente, en tous pays, la musique moderne dispose de forces jeunes, hardies, décidées, volontiers téméraires : épouvante des sonorités confortables. Ces

forces ne cherchent pas à se grouper ; elles veulent rester individuelles. Rien n'est plus faux que de considérer le groupe français des Six comme une « école » avec un *credo* et une esthétique. Il en est de même des jeunes Italiens (qui sont sept ou huit), des jeunes Espagnols (qui sont cinq ou six), des jeunes Anglais (qui sont six ou sept), des jeunes Viennois (qui sont neuf ou dix), des jeunes Tchèques (qui sont quatre ou cinq), des jeunes Hongrois (qui sont deux). La jeune école russe groupe les noms de Lourié (resté en Russie), Saminski, Obouhof, Miascovski, Gniessine, Prokofiev. Les quatre derniers sont les plus richement doués et, parmi eux, Prokofiev a le privilège de la fraîcheur et d'une certaine naïveté qui se marque sur son visage et dans le choix des sujets qu'il traite. Serge Prokofiev, né à Soutzovka (Iékatérinoslav) en 1891, a été, comme Saminski, Miascovski et Gniessine, l'élève de Liadov et de Rimski au Conservatoire de Petrograd. Il n'a que trente ans à peine, et son œuvre est déjà considérable. Pièces de piano, mélodies, morceaux d'orchestre, ouvrages dramatiques, ballets, presque tous les genres l'ont attiré, un peu au hasard, car sa nature, toute de prime-saut, ignore l'esprit de système. On ne peut rêver compositeur moins intellectuel que celui-ci. C'est l'instinct qui le pousse, une force comme élémentaire, mal contenue dans les premières œuvres, endiguée et plus claire dans les œuvres récentes. A mesure qu'il avance, sa pensée se fortifie et s'assagit ; il n'est pas de ceux qui renchérissent sur leurs propres outrances, et l'on a pu s'en convaincre avec la *Suite scythe*, le *Bouffon* et le *Troisième Concerto*. La richesse sonore y est égale, mais le torrent irrité qui déborde dans la *Suite scythe* contient sa violence dans le *Bouffon* et la renferme en la maîtrisant. Dans le *Concerto*, c'est un jaillissement naturel. A l'entendre, on comprend ce que signifie le mot *allégresse* : vivacité joyeuse, non pas raffinée, mais très saine et un peu puérile. Les fautes de goût ne l'embarrassent guère, et l'on conçoit fort bien que M. d'Indy, écoutant en Amérique l'opéra-bouffe *l'Amour aux trois oranges*, ait étiqueté « musique de cirque » cette œuvre dont il n'a d'ailleurs point méconnu la puissance musicale. Dans le *Troisième Concerto*, que vient de jouer l'orchestre Koussevitzki, le flot emporte tout : l'auteur était là, assis devant le piano (dont il joue en virtuose), égrenant de ses longues mains les notes rapides que poussait un souffle merveilleusement aisé, et tout l'orchestre suivait en bondissant, et les archets des altos battaient un de ces rythmes catégoriques qui ne vous lâchent plus et vous forcent d'admettre toutes les audaces et jusqu'aux défaillances.

Prokofiev ignore — du moins jusqu'ici — le lyrisme et le sentiment. Son art est nu, strictement et purement musical ; c'est un néo-classique (et, comme tel, les plus jeunes de nos musiciens ne le goûtent guère). Déjà l'on a voulu l'inféoder à Stravinski, et déjà aussi l'on a tenté de rabaisser le second en lui opposant l'autre : double sophisme. Ni par son esprit, ni par sa technique, la musique de Prokofiev ne rap-

pelle celle de son aîné. Elle est naïve, de cette naïveté qui fait le prix de l'inspiration, mais qui n'est pas sans provoquer parfois le sourire. Prokofiev a écrit, pour le piano, des *Sarcasmes* qui veulent exprimer une philosophie et qui dévoilent une belle âme d'enfant. Un Stravinski n'a jamais eu de ces innocences. Stravinski, par nature, est complexe, et volontiers compliqué ; sa musique est lourde d'une culture extrême, qu'il excelle à dissimuler, mais qu'il ne peut renier ; son sourire subtil est ambigu. Tandis qu'il n'est rien de plus simple, de plus franc, de plus loyal que la musique de Prokofiev, ami des couleurs crues. Et surtout la musique de Stravinski est profondément, pleinement, strictement russe ; elle se nourrit de la musique populaire, et l'on saisit sa parenté avec l'art des Cinq, avec l'école nationale russe, avec le folklore. Chez Prokofiev, rien de tel. Sa musique ignore l'Asie ; par sa forme, elle procède des classiques, et n'a même pas subi l'empreinte wagnérienne. L'enchantement oriental lui est étranger. Sans doute se cherche-t-elle encore, car elle est en pleine évolution. Mais dès aujourd'hui elle a son tour propre, qui n'est point sombre et douloureux comme chez Gniessine, ni tourmenté et féminin comme chez Miascovski, mais simple, net et honnêtement viril.

De Vienne, Arnold Schœnberg, qui est chef d'école, tente aussi la conquête de Paris. Il avait essayé déjà, mais vainement, quelque temps avant la guerre. Depuis lors, la vie musicale a évolué ; le bitonal, le polytonal, l'atonal ont été, sinon compris, du moins perçus, et *Pierrot Lunaire*, voilà quelques mois, acquit droit de cité sans encombre. Les *Cinq Pièces pour orchestre*, jouées chez Pasdeloup cette quinzaine, n'ont pas eu la même fortune. On a crié, on a sifflé, on s'est battu. Comme disait à la sortie un jeune compositeur, pourtant fort « avancé » : « Après *Pierrot Lunaire*, on est satisfait, on n'a pas envie d'aller entendre autre chose pour se décrasser l'oreille ; mais après ceci, fuir, aller entendre n'importe quoi, du Puccini ou du Thomas, comme on boit de l'eau tiède sur un verre d'angustura. »

C'est proprement, en effet, de la cacophonie, en ce sens qu'elle est méchante pour l'oreille, mais il ne s'ensuit pas qu'elle se retranche, par là-même, du monde de la musique et qu'elle soit « encore plus bête que méchante », comme l'a écrit étourdiment un critique de grand âge. C'est au contraire parce qu'il n'est pas assez « bête » que Schœnberg ici ne nous a pas autant satisfaits que dans *Pierrot Lunaire*. Il n'y a plus que du cerveau dans ces agrégats, un cerveau trop lucide qui par trop d'ingéniosité tue la vie des sons au lieu de l'aiguillonner. On songe à Tribulat Bonhomet et à son Ève future. Schœnberg a la richesse de l'inventeur, la volonté de l'autodidacte et l'habileté du sémite. Mais il paie la rançon de ses qualités. Il abolit, en esprit, consonance et dissonance, vue qui n'a rien de condamnable et qui contient même très certainement en puissance l'avenir d'une

certaine musique ; mais, comme dit le prince d'Aurec, il y a la manière. Celle de Schœnberg est furieusement cérébrale. On s'en pouvait déjà assurer par les petites pièces pour piano (*op.* 11 et 19) qui ont ouvert chez lui l'ère de l'atonalité, et qui sont d'amers petits comprimés musicaux, à la façon des poèmes télégraphiques de son compatriote Altenberg. Ici l'on découvre l'alchimiste en son officine ; sans souci de la vie interne de sa musique, il dose les sonorités et les timbres ; il les distille au compte-goutte ; il invente, mais ne crée pas encore. C'est le propre des vraiment grands harmonistes — Beethoven, Wagner, Debussy — que de donner une vivacité toute fraîche à des accords épuisés parce qu'ils considèrent la vie des sons et non leurs formes extérieures : loi de création musicale qui se conjugue avec celle de la littérature, où les vraiment grands écrivains sont créateurs avec les formes les plus simples, quand des Boursault, des Lamotte ou des La Chaussée, inventeurs de formes neuves, ne se tirent pas hors du médiocre.

Schœnberg est de ceux que l'on peut comprendre, sans qu'il soit besoin de les aimer. Le nombre des musiciens, envers qui l'on peut être ainsi disposé, augmente aujourd'hui. Il n'y a plus guère de musiciens « agréables », car cet état est désormais malaisé à tenir ; l'étoffe dont on fait ce genre de compositeurs a presque complètement disparu. On peut le déplorer, mais, pour consolation, ouvrons le *Roman de la rose* à la page où sont ces jeunes vieux vers :

Mainte chose deplest novele
Qui par accoutumance est bele.

André Cœuroy.

Le Salon des Artistes français.

Un petit fait, qui, sans être passé inaperçu, n'a peut-être pas été l'objet d'une attention suffisante, éclaire singulièrement l'état d'esprit qui règne dans toutes les sociétés organisatrices de salons annuels. Pour la première fois, je crois, on a relégué dans les galeries de pourtour des tableaux dus à des peintres « hors concours ». D'autre part, et tout en sauvegardant le principe des centres de panneaux attribués aux dignitaires de la société, on a renoncé à accrocher systématiquement les ouvrages honorables hors du rayon visuel des visiteurs. Il est hors de conteste que les Artistes français eux aussi veulent se rajeunir. Je ne crois pas que les meilleurs moyens aient été envisagés quant à présent. La seule force sur laquelle pourrait s'appuyer une tentative de rénovation du Salon dit officiel est précisément celle qu'on oublie d'invoquer, ou qu'on n'invoque que du bout des lèvres. Les Artistes français représentent une tradition et un principe :

c'est beaucoup et ce n'est rien. Actuellement, on peut dire des dirigeants de cette Société ce qu'on a dit de certains conservateurs en politique, à savoir qu'ils faisaient tout pour discréditer les idées qu'ils étaient censés défendre.

Sous prétexte de laisser le public se faire une opinion, apprécier par lui-même, on a renoncé à guider son choix. On se contente de ratifier, avec plus ou moins d'empressement, selon qu'ils lèsent plus ou moins certains intérêts particuliers, les engouements de la mode.

L'institution du jury, qui est en soi fort défendable et qui peut être bienfaisante, est devenue peu à peu cette machine à décourager le talent dont les fondateurs du Salon des Indépendants ont affirmé avec éclat qu'ils voulaient se passer. Leur attitude se conçoit parfaitement, mais que dire de ceux qui gardent la machine et la laissent saboter?

L'idée d'un Salon unique est dans l'air. On prêtait même, voici quelques mois, au plus célèbre de nos sculpteurs vivants, l'intention de prendre une initiative à ce sujet ; j'ignore où en est l'affaire, mais je crois bien qu'il s'agissait *d'écrémer* les salons actuels, un peu comme font les organisateurs de la Triennale. Cette manière de faire est bonne pour les expositions qui prétendent offrir un tableau résumé du mouvement artistique pendant une période assez longue, de plusieurs années au moins. Autrement, on aboutit très vite au principe du Salon d'Automne, où, fort heureusement, quelques artistes d'esprit libre et dégagé des questions de boutique maintiennent une espèce de contrôle. Mais rien n'est plus précaire et, en quelques années, le Salon d'Automne peut ressembler à la Nationale.

La vérité, qu'il ne faut pas craindre de répéter, c'est que les Indépendants d'une part, le Salon officiel de l'autre, sont les seuls qui reposent sur la base solide d'un principe, la liberté ou l'ordre. Mais il se trouve qu'à l'heure prescrite, l'ordre a cessé de régner aux Artistes français et que la liberté est, aux Indépendants, de moins en moins réelle.

Ceci dit, il faut reconnaître au vieux Salon un mérite que du reste on ne lui conteste guère. La sculpture y est, dans l'ensemble, de meilleure qualité, et elle est admirablement mise en lumière. Si l'esprit de certaines œuvres paraît pauvre, la facture témoigne souvent de mérites solides et d'un savoir réel. Mais il est navrant de voir des dons gaspillés en pure perte, faute d'une culture générale suffisante et d'un enseignement sérieusement compris.

L'art japonais à la Nationale. — Ce qui se passe avant tout dans cette exposition, fort instructive au surplus, est la supériorité des peintres japonais, demeurés attachés aux traditions de leur art national, sur ceux qui ont suivi des leçons des maîtres européens. Il est juste de dire que ces derniers n'étaient pas toujours très qualifiés pour représenter l'art de l'Occident. A cet égard, il est amusant de voir

à quel point des artistes par ailleurs intelligents et sensibles peuvent se tromper. Un peintre japonais notoire rendait tout dernièrement un hommage public aux leçons et à l'exemple de Raphaël Collin. Pour les personnes à qui ce nom ne rappelle aucun souvenir précis, je dirai que M. Raphaël Collin, de l'Institut, est l'un des auteurs responsables de la décoration du foyer de notre Opéra-Comique, scandale permanent, dont s'affligent tous les gens de goût et dont on a honte devant les étrangers. On ne voit pas bien ce qu'un tel maître pourrait apprendre à des Japonais, alors que son enseignement n'a produit, en France même, que des résultats négatifs.

D'autres artistes nippons suivent les impressionnistes, ce qui est assez piquant, mais il ne paraît pas qu'ils aient tiré grand bénéfice de cette initiation, et je n'ai rien vu, pour ma part, dans cette exposition, qui fût supérieur à ce que nous a fait voir M. Foujita, dont l'œuvre nous est familière et qui s'est inspiré surtout du douanier Rousseau. A ne juger que le résultat, ce dernier n'est pas d'un plus mauvais exemple que M. Raphaël Collin.

ROGER ALLARD.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE GÊNES. — *Quinze jours de discours sans aboutir à autre chose qu'à faire la preuve de ceci : Allemands et Russes exploitent la complaisance de M. Lloyd George et préparent la guerre.*

Les Alliés ayant à peine relevé l'insolence de Litvinof qui, à la séance du 15 avril, réclamait cinquante milliards de roubles-or pour dommages de guerre, les bolcheviks en concluent qu'ils peuvent tout se permettre.

Le 17 avril, la délégation allemande annonce officiellement la signature d'un traité germano-russe à Rapallo.

L'émotion est vive parmi la délégation française. Mais l'attitude de M. Lloyd George est équivoque. Après avoir feint l'impatience, il propose et fait adopter une sanction bénigne : tous les Alliés, y compris la Pologne et la Petite-Entente, adressent un « blâme » au chancelier Wirth et décident que l'Allemagne sera exclue de la commission politique (18 *avril*).

Le gouvernement français soumettra la question à la Commission des réparations et au Conseil suprême, ce qui suppose une procédure assez longue. En attendant, à Gênes, le 21, après réception de la réponse officielle allemande refusant d'annuler le traité de Rapallo, M. Lloyd George déclare que, puisque l'Allemagne accepte son exclusion, l'incident doit être considéré comme clos.

Le même jour, les Russes font également connaître leur réponse : ils demandent qu'on reconnaisse définitivement les Soviets et qu'on leur avance de l'argent. Après quoi, ils paieront leurs dettes.

Cette réponse est suivie d'une lettre de Tchitchérine, conçue en termes encore plus intransigeants, et qui détermine la délégation française à quitter la commission des experts (22 *avril*).

Le 23, *à la réunion des premiers délégués, on déclare clos pour la seconde fois l'incident soulevé par l'alliance germano-russe, clos également l'incident du mémorandum russe.*

A la commission des affaires russes, de nouvelles difficultés surgissent. Il apparaît, au langage de M. Lloyd George, que le front des Alliés ne s'est pas reformé devant la menace de Rapallo, ainsi que l'espérait peut-être la délégation française.

Le 24, *il faut se rendre à l'évidence : il est impossible de conclure un accord avec les bolcheviks, dont les exigences deviennent telles que la commission des affaires russes prend le parti de s'ajourner* sine die.

Ce jour-là M. Poincaré prononce à Bar-le-Duc un grand discours où il annonce que si, le 31 *mai, l'Allemagne ne s'est pas exécutée, la France agira, avec ou sans ses Alliés.*

A Gênes, la confusion continue. M. Lloyd George remet à M. Barthou son grand projet de pacte européen.

Tchitchérine soulève, à propos de l'adhésion de la Pologne à la note de blâme du 18 *avril, un incident significatif. C'est un* casus belli *mis en réserve* (25 *avril*).

M. Lloyd George demande la convocation du Conseil suprême à Gênes pour examiner la validité du traité de Rapallo et l'attitude à prendre le 31 *mai* (26 *avril*).

M. Lloyd George fait des déclarations à la presse. M. Walther Rathenau l'applaudit (27 *avril*).

Le 28, *le conflit reprend, plus âpre que jamais, entre M. Lloyd George et M. Barthou. Il était question d'adresser aux Russes un nouvel ultimatum, pour mettre fin à la situation sans issue où se trouve engagée la Conférence. Le Premier britannique obtient qu'il ne soit plus question d'ultimatum, mais seulement d'un mémorandum, c'est-à-dire de la possibilité de continuer la discussion avec les Allemands et les Russes.*

Reste à rédiger ce mémorandum. Un comité de rédaction tente de concilier le projet français et le projet anglais. M. Barthou manifeste le désir de venir à Paris conférer avec M. Poincaré (28 *avril*).

Le comité de rédaction ne peut se mettre d'accord que sur le préambule de la réponse. L'arrangement à intervenir est renvoyé à un comité de jurisconsultes (29 *avril*).

FRANCE. — *Le bey de Tunis, sommé par M. Saint, résident général, de mettre fin aux intrigues de son entourage, fait exprimer à notre représentant ses excuses et ses regrets* (18 *avril*).

Cinq communistes tunisiens sont arrêtés pour complot (26 *avril*).

— *Mort de M. Paul Deschanel, ancien président de la République* (28 *avril*).

— *Manifestation à Saint-Ouen organisée par la C. G. T. bolcheviste. A son issue, un anarchiste blesse grièvement deux agents à coups de revolver* (30 *avril*).

Le 1er *mai à Paris se déroule sans incidents sérieux.*

Empire britannique. — *La situation reste troublée en Irlande. Des troubles éclatent à Belfast le* 19 *avril, à Dublin le* 20 *et le* 21.

Le 24, *le général Adamson est tué par les rebelles, à Athlone.*

Allemagne. — *L'agitation devient inquiétante en Haute-Silésie, où les attentats se multiplient, de la part de l'Orgesch.*

Le 18 *avril, le chef du parti polonais est assassiné à Oppeln.*

Le 28, *un wagon contenant des munitions d'artillerie à destination de Gleiwitz est saisi par les autorités françaises.*

— *Kapp, le promoteur du coup d'État de* 1920, *est arrêté* (18 *avril*).

— *On découvre un important dépôt d'armes aux portes de Berlin* (30 *avril*).

— *A Mayence, un officier américain est blessé par des manifestants* (1er *mai*).

Pologne. — *Les autorités polonaises prennent officiellement possession de Wilna* (24 *avril*).

Turquie et Grèce. — *Réponse des Alliés à la note du gouvernement d'Angora. Elle ne croit pas pouvoir accepter l'évacuation immédiate de l'Anatolie, car la Grèce s'y refuserait certainement* (15 *avril*).

En Asie Mineure, les Grecs reprennent l'offensive. Ils s'emparent de la ville de Sokia (24 *avril*).

Le gouvernement de Constantinople répond à la proposition de médiation des Alliés. Il accepte l'ensemble des conditions posées, mais se réserve de discuter certains points, les finances, l'organisation de l'armée et les réparations (30 *avril*).

Chine. — *La situation étant devenue très troublée du fait de la guerre civile, les Etats-Unis envoient un croiseur sur les côtes de Chine et renforcent leur légation à Pékin* (25 *avril*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27824.